





Nº

Vol.

Comp.

61

Tabl.

10.52



Q 6180

Bibliothèque publique  
de Neuchâtel.



247'120

BPU NEUCHATEL



32000 000611667

1,0



N° 15062. 61. 10. 32. Q 6180  
X

# LA SAGNE

RECHERCHES HISTORIQUES

PAR

**FRITZ CHABLOZ**, instituteur

*Je ne sais si je me trompe; mais  
je crois que notre patriotisme ga-  
gnerait beaucoup en pureté et en  
fermeté, si la connaissance de l'his-  
toire et surtout de l'histoire natio-  
nale devenait populaire.*

AUGUSTIN THIERRY.

LOCLE

IMPRIMERIE COURVOISIER

—  
1864



LA SAGNE

B. D.



# LA SAGNE

RECHERCHES HISTORIQUES

PAR

**FRITZ CHABLOZ**, instituteur

*Je ne sais si je me trompe; mais  
je crois que notre patriotisme ga-  
gnerait beaucoup en pureté et en  
fermeté, si la connaissance de l'his-  
toire et surtout de l'histoire natio-  
nale devenait populaire.*

AUGUSTIN THIERRY.

LOCLE

IMPRIMERIE COURVOISIER

—  
1864



Comme je ne vois plus personne en ce pays , qui prenne plaisir à connaître les choses du vieux temps, et que bientôt on n'en saura mot, il m'a semblé convenable de rédiger en ce présent écrit les diverses recherches et observations faites par quelques-uns de nos anciens , intelligents et sages , auxquelles recherches je joins les miennes propres afin que le tout demeure ensemble en un coin , et puisse quelque jour servir à ceux de nos après-venants qui auront la louable curiosité de prendre connaissance de leur patrie et de l'enchaînement des causes qui l'ont amenée en l'état où nous la voyons maintenant; curiosité certes non assez commune chez nous , car c'est chose digne de pitié presque en tous pays , et surtout en celui-ci , de voir tant de gens assez instruits de l'histoire grecque ou romaine et très-ignares au regard de leur nation , singulièrement de la contrée qu'ils habitent.

CHANCELIER DE MONTMOLLIN.





# SOMMAIRE

## **XIV<sup>e</sup> SIÈCLE.**

Aspect du pays. — Premiers habitants. — Premières franchises. — Charte de 1372. — Vie intérieure . . . . . page 1.

## **XV<sup>e</sup> SIÈCLE.**

Nouvelles franchises. — Conditions des habergeants. — Démêlés avec la Bourgogne. — Faits et gestes du seigneur de Valangin. — Les Vuille et la Combe-des-Kignets page 22.

## **XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.**

Les Bourgeois. — Etat de l'agriculture. — Trop faits. — Isabelle de Challant et ses sujets de La Sagne. — L'Eglise et l'Ecole. — La Justice. — L'Administration communale. — Coup d'œil sur cette période. — L'Horlogerie page 37.

## **XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.**

Manuscrit de Théodore Vuille, avec les notes en marge. — Tentatives républicaines au Locle et à la Chaux-de-fonds et l'effet produit à La Sagne . . . . . page 82.

## **XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.**

1831. — 1848. — 1856 . . . . . page 121

DERNIER COUP D'ŒIL - . . . . . page 147.





# LA SAGNE

---

## XIV<sup>e</sup> SIÈCLE.

Aspect du pays. — Premiers habitants. — Premières franchises. — Charte de 1372. — Vie intérieure.

Avant le xiv<sup>e</sup> siècle, La Sagne n'est mentionnée dans aucun acte. Enfermée entre deux chaînes des montagnes noires, des *neiri jours*, comme les appelait le comte Berthold en 1240, en parlant de ses terres et de celles tenues par ses prédécesseurs, elle devait être alors singulièrement à l'écart et isolée, bien oubliée, bien peu connue. De nos jours, on n'y trouve nuls restes des âges celtiques, rien de la période romaine et des invasions barbares; l'époque de la féodalité même et du servage y laissent fort peu de souvenirs; et ce n'est que lorsque les peuples com-



meuvent à respirer, à reconquérir leurs droits, qu'on voit apparaître à La Sagne quelques habitants venus on ne sait d'où.

Les premiers qui en foulèrent le sol ne durent pas en faire une peinture bien riante. En effet, aucun point de vue; les yeux ne rencontrent que les sapins et le ciel. L'aspect du pays est sévère et les teintes monotones; on se sent pris d'un sentiment de tristesse, de regret, en descendant du Jura dans cet enfoncement profond. Le sol non accidenté, peu varié, devait alors, plus que de nos jours, être imprégné d'eau, profondément marécageux. Son nom l'indique d'ailleurs : Sagne, terrain coupé de canaux, terrain saigné (en patois La Seignie).<sup>1</sup> Pendant bien longtemps, des chasseurs entraînés par les plaisirs de la poursuite à l'ours ou aux bêtes fauves, la parcoururent seuls, bravant les inconvénients et les dangers de ces terrains.

Qu'on se représente le premier pionnier arrivant dans la vallée : quel affreux chaos ! Sur les pentes et rejoignant les forêts décrépites des monts, des taillis de sapins, de bouleaux entremêlés d'un fouillis d'arbrisseaux. Ce ne sont point des arbres qui s'élèvent

1) Chose assez remarquable et qui prouve l'identité de langage dans les diverses parties du pays, dans toutes les localités où l'on trouve un marais, un terrain occupé par l'eau, on est à peu près sûr de l'entendre nommer Sagne (de *Stagnum* [étang] peut-être); entre autres à Bevaix, St-Aubin. Vauxmarcus, Rochefort, Locle).



droits et sveltes : les sapins étendent leurs branches à fleur de terre et forment un massif auquel on craint de donner un nom, un vrai fagot d'où sort une pointe hésitante qui porte quelques *pives* ; les rameaux touchant la terre s'y implantent, y pompent la sève, poussent de nouveaux jets et semblent délaisser le tronc nourricier. Dans les bas-fonds, des marécages impraticables, le marais avec ses terrains trompeurs. Ça et là, semés dans les éclaircies, des bouleaux à l'écorce argentée recréeraient l'œil, si une bourre, mélange indescriptible de ronces enchevêtrées, de lianes, suspendues, enroulées aux arbres, de fougères et de végétaux en décomposition, ne couvrait le sol. La bruyère aux hampes roses occupe les *crêts* dépourvus d'arbres, avec les myrtilles<sup>1</sup> qui brillent aussi rouges que les fraises sur la mousse. C'est de ce côté qu'il essaie de diriger ses pas.

Au travers de ces fourrés si épais, le sanglier seul s'est hasardé à se frayer un passage. Le colon, la hache à la main, suit le sentier tracé par ces hôtes farouches des solitudes ; inquiet, il écoute le croassement lugubre du corbeau qui a pris son vol de la Roche-des-Cros, et plane sur la vallée pour y découvrir une proie, un levraut peut-être ou une taupe accomplissant sa silencieuse besogne. L'eau qui l'entoure de tous côtés, non l'eau avec son murmure rieur,

1) Les *embroches*, dit-on à la Sagne.



avec un vert cresson ou des pissenlits sur ses bords, mais une eau stagnante où s'agitent des milliers de grenouilles, une eau morte mêlée aux terrains, l'effraie. La rosée ne brille qu'à demi dans ces ombres froides, le murmure du vent même parmi les feuilles, semble sombre et comme l'écho de l'inquiétude.

Il ne sait s'il doit s'aventurer dans cet effrayant labyrinthe; rien de semblable ne s'est encore offert à ses yeux. Appuyé contre un arbre, il songe... et une vision vient dérouler ses riants tableaux devant lui. Il voit les eaux canalisées, couler au côté de riches prairies, où le sainfoin, le trèfle et l'esparcette élèvent leurs tiges à l'envi; il les voit faisant tourner la roue d'une scierie où disparaîtront ces troncs centenaires. Le bruit des vents ne lui rappelle plus que les ailes de moulins huchés au sommet des collines, qui répèteront leur joyeux tictac aux rochers d'alentours. Les bruyères, les roseaux seront relégués dans les lieux inabordables, et les tuyaux des avoines, des orges et des blés, s'élèveront sur cette terre vierge. Au lieu du cri des bêtes sauvages, retentiront dans les *combes* et sur les pâturages de la joux noire, les mugissements des troupeaux; et le moineau, l'hirondelle ne laisseront pas inhabités les toits du laboureur. L'oiseau chanteur ne craindra plus la serre des oiseaux de proie, et viendra redire cent refrains à ses oreilles.

Plein d'ardeur à ces images de la vie du paysan,



il lève la hache, et ces solitudes étonnées envoient jusque dans leurs plus lointaines profondeurs l'écho de ce bruit inconnu...<sup>1</sup>

Les premiers habitants qui vinrent peupler notre vallée, y arrivèrent poussés par les douceurs d'une vie retirée et tranquille et par l'amour de la liberté. Montmollin rapporte qu'en 1309, une petite colonie vaudoise vint se fixer à La Sagne et y commença de nombreux défrichements; d'autres ont parlé de Genevois et de Savoyards. Les motifs de cette émigration sont inconnus; mais dans ces temps d'agitations, de guerres, les causes ne devaient point manquer. Sans doute qu'ils ne vécurent pas isolés de tout contact, et que plusieurs colons, sujets des seigneurs de Valangin ou de Neuchâtel, imitant l'exemple de Jehan Droz du Locle, y arrivèrent. Les Tissot, les Cosandier, partirent évidemment du Val-de-Ruz.<sup>2</sup> Des familles

1 Des arbustes rampants ou de sombres forêts,  
Aux troncs couverts de mousse, aux feuillages épais,  
Retraite des hiboux et des buses rapaces,  
Régnaient en souverain sur de vastes espaces.  
Ces lieux étaient déserts: seuls de chétifs hameaux  
Se rencontraient parfois auprès de *clairs* ruisseaux,  
Ou bien sur le penchant d'une verte montagne;  
Dans l'un de ces vallons, s'échelonnait La Sagne.

*Poème de Daniel JeanRichard.*

2 En 1400, nous trouvons dans le recensement des familles du Val-de-Ruz un Varnier Cosandier, établi à Fontaines, un Girard Tissot à Fenin. Nous pourrions encore ajouter pour appuyer cette idée, qu'en 1464, les francs-habergeants déclarèrent être aux mêmes us et coutumes que Valangin: *L'ancienne coutume du Locle et de La Sagne* aurait donc été celle du Val-de-Ruz?



allemandes vinrent également se fixer dans nos Montagnes. Les quartiers des Roulets, de Marmoud, ont gardé les noms des premiers *esserteurs*. Une tradition raconte que le premier toit qui parut sur la vallée, fut élevé par des maçons du Val-de-Ruz, employés aux constructions destinées à recevoir les nouveaux-arrivés du Locle; passant très-souvent la montagne, ils résolurent de se bâtir une maisonnette pouvant servir d'abri, à mi-chemin. Si l'on admet, comme nos historiens le racontent, qu'avant 1300 une portion du Locle, le Verger, était occupée par les moines de Fontaine-André qui l'avaient défrichée, ce toit pourrait fort bien avoir été plutôt l'une des haltes des moines dans cette course de longue haleine.<sup>1</sup> — Au reste, il ne tarda pas à arriver dans les Montagnes des familles venant de Bourgogne : les Sandoz ou Sandoul, les Matthey, les Huguenin, les Montandon, qui contribuèrent à peupler rapidement la localité. Ce qui est une preuve de cette prompte agglomération, c'est que Jean II, en 1351, parle déjà de la chapelle de La Sagne, dédiée à Ste-Catherine, et de celle du Locle, comme de choses faites depuis un certain temps, « fondées par mes prédécesseurs dans mes joux. » Quelques années plus tard, La Sagne porte déjà le nom de *ville* et Jean s'engage à y maintenir bonne justice.

1) Chaque année, à l'époque des *fenaisons*, les moines arrivaient pour soigner la récolte et serrer les foins.



Ceux qui venaient s'établir dans la vallée, s'y *habberger*, comme on disait alors, payaient une redevance très-minime aux seigneurs de Valangin, qui eux-mêmes avaient reconnu tout d'abord qu'il était de leur intérêt d'être larges à leur égard, s'ils voulaient avoir des sujets dans cette partie reculée de leurs domaines, et pouvoir lutter avec les comtes de Neuchâtel dont la suzeraineté semble avoir été le perpétuel cauchemar.<sup>1</sup> — Sans quitter notre vallée, nous aurions pu avoir, en 1376 déjà, des preuves de cet antagonisme des deux maisons; car dans un acte de cette époque, Isabelle de Neuchâtel notait ceci au milieu d'autres griefs: « Pendant que Jean d'Arberg était en guerre avec le comte de Montbéliard, et au moment où celui-ci se disposait à envahir sa terre, le seigneur de Valangin vint me supplier de me rendre auprès de son ennemi, pour l'engager à ne pas donner suite à ses projets. Je condescendis à ses vœux et obtins du comte de Montbéliard ce qu'il me demandait. Mais pendant cette négociation, Jean d'Arberg vint avec grande puissance d'hommes en *Martel*<sup>1</sup> de la grande Sagne, dans ma terre, y brisa mes

1) Ce désir profond de peupler les montagnes passe à travers les siècles, et dans tous les actes accordant nouvelles franchises, est insérée cette clause: « A ceux que de présent y sont et que pour le temps avenir y pourraient venir. »

2) *Martel*, mot romand qui signifie marais. — Martel-dernier, derrière le marais. — Petit-Martel, par opposition au grand marais des Ponts. — Ponts-de-Martel, ponts sur le marais



ponts, détruisit mes routes et causa à ma seigneurie un dommage que j'évalue à douze mille lausannoises. » — La portion de la vallée du côté du midi appartenait en effet aux comtes de Neuchâtel, à partir d'une roche marquée d'une croix, entre deux *sagneules*, tendant au haut de Martel et de là aux Portes du Locle. Cette portion fut donnée plus tard par le comte Conrad au seigneur de Gorgier, Jean I, avec la seigneurie de Travers. Montmollin rapporte que la seigneurie de Valangin ne s'étendait pas, avant 1340, au delà du Crêt de La Sagne. Nous voyons d'ailleurs le comte Louis faire acte de propriété, en cédant à Jean d'Arberg la franchise des péages du Locle; celui-ci en fit abandon à ses sujets de La Sagne entre autres, en sorte qu'ils n'y payaient plus de péage pour « les substances de leurs houstels, de pain, de vin, de drap, de fer, d'acier et de toutes denrées qu'ils achèteront en foire, en marché ou autres. »

La plupart des *habergeants* ne payaient que quelques deniers de cens par faux<sup>1</sup> défrichée. Ainsi en 1326, Jean d'Arberg donna à Henriët de Montandon une terre déjà arible à La Corbatière, pour un cens de huit sols, avec toute facilité d'étendre sa posses-

et non chaussée de Charles Martel comme on l'a dit. — Son-Martel, sommet de Martel, par abréviation, comme on a fait gel de gelée, etc.

1) Faux, étendue de terrain qu'un homme pouvait faucher d'un jour, primitivement. Plus tard, c'est 16 pieds de long sur 16 de large; la perche a 16 pieds.



sion dans la forêt, sauf l'acquit d'un cens de quatre deniers pour chaque faux de terrain défrichée. Ce cens qu'ils payaient, était regardé comme rachetant la condition servile.

La charte primitive des habergeants de La Sagne nous est inconnue, mais il est probable que *l'ancienne coutume du Locle et de La Sagne*, rappelée dans l'acte de 1372, n'était que le droit coutumier qu'avaient les serfs dans chaque localité, avant qu'il eût été reconnu par le seigneur souverain. Cependant leur condition était déjà fixée avant 1331, et ils ajoutaient comme un ennoblissement le mot *franc* à leur qualité d'habergeants.

L'idée dominante dans cette nouvelle peuplade était que la terre appartenait au premier occupant, et le seigneur fut plus d'une fois obligé de mettre le holà à l'ardeur de pionnier que montrait le montagnard. Un ancien usage, résultant peut-être de cet état de choses, était que lorsque le seigneur délimitait avec un tenancier quelque parcelle de terrain, il lui payait un certain droit. Cette redevance fut fixée en 1378, après quelques difficultés survenues dans son acquit, à quatre pots de vin<sup>4</sup> pour chaque borne

4 Une chose qui frappe au premier abord, dans les impôts perçus au moyen-âge, c'est qu'ils semblent affectionner particulièrement le paiement en nature : des agneaux, des poules, des œufs, du pain, du blé, du vin, etc. Mais il faut remarquer qu'il était très-difficile aux cultivateurs de faire de l'argent du produit de leurs terres : qui aurait acheté ? Aussitôt que des



plantée *entre nos chemins publics, les communs et les héritages de nos bons hommes*, et à deux pots pour celles destinées à séparer leurs domaines. Pour celles qu'ils avaient plantées de leur chef, ils payèrent dix florins d'or. Le paysan qui entendrait parler de ce droit, pourrait s'étonner; mais il n'y avait rien d'exorbitant là, car les possessions de famille n'étaient pas divisées comme aujourd'hui en une quantité de parcelles qui nuisent au rapport. Chaque nouvel arrivant bâtit sa maison sur la portion par lui défrichée; c'est la cause pour laquelle le village de La Sagne a une forme si singulièrement allongée: long cordon d'habitations rustiques qui ourle la grande route des deux côtés pendant trois quarts de lieue.

Si un étranger venait s'établir dans la localité, la commune était tenue de lui donner des terres à défricher, et il passait dans la condition des francs-habergeants, excepté les sujets du Val-de-Ruz qui devaient conserver leur ancienne condition. Cependant les habitants des Roulets et de Marmoud ne pouvaient être obligés de faire la même cession.

Jusqu'en 1373, la vallée avait été fort isolée, n'ayant réellement aucune voie pour la relier aux

voies de communication eurent relié les campagnes aux grands centres, ces divers cens furent convertis en des équivalents en numéraire, qui continuèrent à porter l'ancien nom. Il aurait été difficile, par exemple, aux habergeants de La Sagne de donner du vin en paiement, et le seigneur de Valangin ne s'en serait soucié qu'à moitié, avec ses *valangines*.



autres localités. Mais Jean II voulant faciliter les communications avec les gens du Val-de-Ruz et du Bas, ordonna la construction d'un chemin meilleur que celui qui avait existé jusqu'alors. Ce chemin, qui devait avoir *trente-deux* pieds de large, devait être tracé « par le plus aisé que faire se pourrait. » Il est bien entendu qu'alors on ne parlait point de tranchées, de contours savamment disposés, d'adoucissemments de pente, de recharges, etc.; tout en profitant des accidents du terrain, on coupait au droit, envisageant la droite partout et toujours comme le plus court chemin, et laissant à l'adresse des charretiers à éviter les grosses pierres, les racines, voire les quartiers de calcaire et les troncs d'arbres qui encombraient la route; si elle avait la largeur (fabuleuse si l'on se souvient de l'époque) de 32 pieds, c'est que la nature des lieux où elle passait l'exigeait. Cette route devait, en partant de Valangin, traverser Boudevilliers, La Jonchère, les Hauts-Geneveys, passer par le pied de Tête-de-Ran<sup>1</sup> et le Mont-Dard<sup>2</sup>, d'où elle se bifurquait pour aller à la « Chault-de-Font » (où il n'y avait que quelques rares habitants) et de l'autre à La Sagne; elle venait frapper sur l'é-

<sup>1</sup> Ran, du celtique béliér; on trouve dans quelques actes: « la tête de Ran. »

<sup>2</sup> Plusieurs localités ont gardé des dénominations qui rappellent l'époque du défrichement, ainsi: la Charbonnière, les Kignets ou Cugnets (de cognée), Cœudres (de coudrier), Martel (de marais), la Sagneule, la Toffière, mont d'Ard.



glise; de là on remontait pour venir par les passages dangereux d'Entre-deux-Monts déboucher sur les Portes-du-Loche<sup>1</sup> et sur le Goudebat.<sup>2</sup>

Les premières franchises sont données à ceux qui habitent « dès le bout des dits lieux du Loche et de La Sagne devers vent, tirant par le haut de la Basse-Côte de La Sagne jusqu'à la Roche de la Corbatière, devers le soleil levant, et dès la dite Roche, tirant par la Combe de Sombaille jusqu'au Doubs devers bise, montant à mont le fil de l'eau du dit Doubs jusqu'au pied du Goudebat devers le soleil couchant, montant à mont aussi le fil de l'eau du dit Bied jusque ès portes du Loche devers vent. » C'était le Clos-de-la-Franchise. Cependant en dehors de ces limites, les habitants pouvaient chasser dans les forêts du comte, comme Conrad le dit plus tard, en se soumettant aux droits accoutumés, et sauf réciprocité « ils pouvaient et devaient chasser, champoyer, bochoyer<sup>3</sup> et tourner par-dessus nos vaines joux de sapins. »

Jean II se montra vraiment soigneux de ses intérêts, en accordant de nouvelles franchises à ses sujets montagnards. L'acte de 1372 a été la pierre d'angle des franchises des francs-habergeants :

Les francs-habergeants pouvaient hériter l'un de

<sup>1</sup> Col-des-Roches (primitivement Cul-des-Roches, Roche-fendue et autrement encore).

<sup>2</sup> Aussi Gouttes-bas.

<sup>3</sup> Se procurer du bois et faire paître leurs troupeaux.



l'autre jusqu'à la sixième jointe ; c'était toujours le plus proche en degré « jusqu'à la sixième ligne et jointe, en descendant toujours au plus preuxme et prochain, selon coutume de pays, demourant ès dicts lieux et non autrement. » Plus loin, le droit de succéder cessait : il passait entre les mains du seigneur. — Ils furent autorisés à donner, échanger, vendre, engager leurs immeubles ; seulement ils devaient faire sceller leurs actes par le seigneur qui percevait un lod de un sur douze.<sup>4</sup> — Ils pouvaient se marier où bon leur semblerait, et s'établir où ils le jugeraient à leur profit, toutefois en laissant un mâle en la maison, car, « si tous les barts s'en vont, tout ce qu'ils laisseront rièrè nous, nous sera acquis et confisqué. » — La jouissance des forêts et des eaux leur appartenait ; mais ils ne pouvaient défricher « nos joux sans notre licence, pour ni champ, ni prel, » ni construire des usines sur les cours d'eau, « rouages sur aigues. » — Le seigneur s'engageait à maintenir l'exercice d'une bonne justice en ses villes du Locle et de La Sagne<sup>2</sup>, se réservant le produit des bans, clames et amendes ; il interdit à ses sujets toutes voies de fait, et à ses officiers d'appréhender qui que ce soit, au corps sans jugement, à moins qu'il n'y eût

4 Ce chiffre a été conservé dans plusieurs parties du pays jusqu'en 1851.

2 Un maire devait donc déjà avoir été placé à La Sagne ; on fixe à l'année 1578 l'établissement du premier.



flagrant délit, « traînant ou portant chose mal prise sur cas de crime. » Pour rassurer ses sujets contre les dénis des tribunaux, il leur permet de recourir, si jamais le cas arrivait, à la justice du suzerain, le comte de Neuchâtel. — Ils pourraient chasser à toutes bêtes, sauf à la bête rousse au mois d'août, et en s'acquittant des droits : D'un ours<sup>1</sup>, la tête, les quatre pattes et la ventraille; d'un cerf ou d'une biche<sup>2</sup>, l'épaule garnie de tout le quartier, *avec la ramure*<sup>3</sup>. — Pour leurs terres, les habitants des Montagnes payeraient par faux quatre deniers de cense d'avoine, « à porter chacun an en nostre chastel de Valengin, le jour de feste de St-Martin en hiver. » Ils payeraient aussi la dîme à raison d'un andin, « comme la faux les abbat », et d'une gerbe d'avoine sur douze. Le tiers<sup>4</sup> de ce produit appartenait aux églises du Locle et de La Sagne « par grâce et par pure donation » ; les deux autres au seigneur, qui s'engageait encore à moudre leurs grains et à maintenir en bon état les moulins, sauf l'acquit d'une émine par muid de mouture<sup>5</sup>. — Les francs-habergeants devraient deux ai-

1 La chasse à l'ours, qui primitivement était permise et même recommandée aux Montagnes, fut contestée avec succès plus tard ; ainsi sous René de Challant les gens du Locle furent condamnés par les Etats à ce sujet.

2 Comme cette époque est loin de nous !...

3 Cette dernière clause n'est demandée que plus tard.

4 Matile dit les deux tiers, mais il doit y avoir erreur ; l'acte dit positivement le contraire.

5 Le muid égalait 192 pots soit 24 émines de 8 pots, le setier était de 16 pots, et le sexteret de 8 pots (pour les liqui-



des au Valangin, la première à son avènement et la seconde quand il marierait la première de ses filles, chaque feu-tenant trois livres. — Ils devraient suivre sa bannière en loyale guerre, un homme par feu ; et lorsque ce serait pour aider à autrui, ils ne s'armeraient qu'à ses frais.<sup>1</sup> — Enfin « pour plaisir et courtoisie que nos dicts bonshommes nous pourraient faire ou dire, nous ne leur devons allouer, ni accoutumer outre le contenu de ces présentes. » Voulait-il faire comprendre, comme on l'a dit, qu'il n'exigerait jamais à l'avenir ce qui lui aurait été offert comme gracieuseté, ou annoncer que ce que ses francs-habergeants lui pourraient donner comme cadeau, n'amènerait aucun changement dans l'interprétation de ces franchises. Tout en ne rejetant pas la première interprétation, cette dernière manière de voir semble être justifiée par cette clause : « nos bonshommes sont tenus suivant le chant et le contenu de ces présentes lettres de grâce et non de plus. »

Telles furent les conditions entièrement favorables

des). Ainsi ils payaient  $1/12$  sur les champs,  $1/24$  au moulin, à la *tornerie*, et la cense de *paneterie*, lorsqu'on allait cuire son pain aux fours du seigneur, comme on y était obligé ; bienheureux encore qu'ils n'eussent pas la *gerberie*, redevance payée pour pouvoir mettre en grange ses récoltes ; la *rase*, autre redevance qu'on payait à la scierie, etc.

<sup>1</sup> En 1480, cette disposition est éliminée ; on trouve simplement : « Ils nous doivent le service pour notre propre guerre, et celles de nos combourgeois et autres, à leurs missions et dépens. »



que Jean d'Arberg fit à ses habergeants des montagnes du Locle et de La Sagne. « Elles eurent pour effet de bannir l'arbitraire, d'assurer le cours de la justice, d'attirer de nouveaux colons et de préparer la prospérité de nos Montagnes », dit Chambrier. Mais n'allons pas croire que ce fut l'effet d'un bon mouvement du seigneur ; non ! non ! Chaque fois qu'il fallait rogner quelque chose au vieil édifice féodal, le cœur saignait à nos hautains barons, et il arriva très-souvent qu'ils tentèrent de restreindre les libertés de leurs habergeants : il entraît difficilement dans l'esprit des grands que leurs sujets pussent devenir libres aussi facilement. Six ans après déjà, les habitants de La Sagne députaient à Valangin, Thiane Touchenet<sup>1</sup>, Perrenoud, Jean Sanvestre et Thiane Maître, pour obtenir que les nouveaux mariés n'eussent pas à payer le setier de vin, ce dernier reste dans nos contrées, du droit barbare du *maritagium* ou de la *marquette*, pour lequel plusieurs des leurs, nouvellement unis, venaient d'être gagés. Ce qui prouve que c'était bien un empiétement du souverain, c'est que les envoyés des francs-habergeants le prient de *les maintenir dans leur bon droit et d'ouïr leurs informations, tant en lettres qu'en bonne coutume, comme en avaient usé et accoutumé ceux qui avaient fondé le lieu*. Jean d'Arberg répondit en les quittant à per-

<sup>1</sup> Touchon, sans doute, ou Tochon.



pétuité de ce setier de vin, pour être consonnant à raison et après avoir entendu leurs informations, dit-il, il ne leur réclame rien, ce qui est fort significatif, car les seigneurs avaient-ils une ombre de droit de leur côté, il fallait aussitôt délier la bourse.

Il est à regretter que Perrol-Sandoz, <sup>1</sup> Besancenet-le-Clerc et autres députés du Locle, (1393) dans l'acte qu'ils demandèrent à Mahaut de Valangin, n'aient pas énuméré quelques-unes des usances qui avaient été confirmées antérieurement aux défricheurs de La Sagne, droits qu'ils réclamaient comme ne les ayant plus, quoique leurs prédécesseurs, fondateurs du Locle, en eussent joui : « nous humblement suppliant que vuillissons octroyer telles et pareilles franchises et libertés, comme ont ceux de notre ville de La Sagne. »

<sup>1</sup> Perret-Sandoz. — Donc déjà alors il y avait à La Sagne des Perrenoud, des Touchon, des Perret, des Vuille et plusieurs familles éteintes. Voici d'après Matile l'origine de quelques noms de la localité : *Bourquin* (Bourcard), *Jaquet* (Jacques), *Jean-richard* (des prénoms Jean et Richard), *Matile* (de Mathilde), *Matthey* (Matthias), *Nicolet* (aussi un prénom), *Péter* (Pierre), comme aussi *Perrenoud* et *Perret*, *Roulet* (prénom), *Vuilleumier* (Guillaume), *Richard* (riche), *Vuille* (adroit), *Grandjean* (grand Jean; *PetitJean* était une famille de La Sagne), *Grospierre* (gros Pierre), *Bille* (tronc d'arbre), *Touchon* (pied d'arbre), *Mairet* (de marais), *Sagne* (marais), *Comtesse* (homme de la comtesse), *Cosandier* (tailleur), *Fabry* (de fabre, homme travaillant sur le fer), *Maire* (maire), *Tissot* (tisserand), *Bressel* (berceau), *Benoît* (benêt, un peu simple). N'oublions pas que primitivement les noms n'étaient pas stables : ainsi en 1400, nous trouvons au Val-de-Ruz, Jean et Pierre Tribollet, fils d'un Nicolet, fils d'un Jeannin Escoffier, franc-habergeant.



La dernière année du 14<sup>e</sup> siècle, Mahaut de Valangin et son fils Guillaume acensèrent le grand pâturage du *Commun*, c'est-à-dire la côte nord avec le plateau qui la domine, ainsi que les charrières qui y conduisent et des abreuvoirs pour leurs bêtes, moyennant la cense annuelle de douze sols lausannois et dix florins d'entrage; « considérant, disent les donateurs, le profit de nous et de nos hoirs, et aussi la grande nécessité, faculté et défaut de tous et un chacun nos habitants<sup>4</sup> de notre ville de La Sagne, *qui de présent y sont ou s'y pourraient venir habiter à futur.* » C'était un moyen d'augmenter les revenus, pratiqué assez généralement à cette époque : les vaines joux étaient les forêts, les montagnes qu'aucune donation ou acensement n'avait accordées à des particuliers, aux communes; c'était là que les nouveaux venus trouvaient

4 Il ne faut pas oublier qu'alors le mot communier n'existait pas; les communes n'étaient pas fermées : chaque nouvel arrivant était de droit jouissant des biens communaux. Cet état de chose n'a cessé qu'en 1525, sous la domination des cantons : ils autorisèrent plusieurs communes à se fermer et à ne recevoir des étrangers qu'après avoir prouvé leur condition, leur bonne fame et avoir payé un droit d'entrage. Le premier acte où La Sagne porte le nom de Communauté, celui qui octroie la seconde foire, ne date que de 1592. Cependant dès longtemps le droit de s'opposer à l'entrée de nouveaux communiers était en pleine vigueur : ainsi, en 1588, Jean Saiset, Blaise et Josué Griffon, s'étant mariés à La Sagne, durent déclarer qu'ils ne prétendaient pas s'arroger le droit de communier. Plus tard l'affaire de Tissot-Vougeux vint montrer combien l'on était devenu pointilleux sur la reconnaissance de communiers.



des terrains vacants. (Il paraît par un acte postérieur que le Commun en entier ne leur fut pas concédé alors.)

La vallée entière était loin d'être peuplée, et ce ne fut qu'un siècle plus tard qu'on se hasarda à se diriger du côté des Ponts. Les Roulets, la Corbatière, Miéville, Marmoud, le Crêt, les Cœudres, Martel existaient. Les maisons de nos jours encore couvertes de bardeaux, datent quelques-unes de cette époque, car l'architecture chez nous, n'a pas beaucoup varié : maisons basses, la façade en pignon tournée au midi, toits peu inclinés, recouverts de solides bardeaux; énormes cheminées cumulant la triple fonction d'éloigner la fumée, de sécher les viandes et de donner du jour dans la cuisine; chambres de famille toujours vastes, les *poiles* où l'on se réunissait près du grand poêle de pierre; rural occupant la maison presque entière; on arrivait à la grange par un exhaussement du sol, le *pont de grange*. Les habitants n'avaient d'occupations que celles relatives à la culture des terres, au défrichement du sol, à l'assainissement des marécages. Les hivers si rigoureux de nos Montagnes devaient, ce nous semble, paraître longs à nos ancêtres. C'est alors qu'ils battaient leurs grains, réparaient les outils d'agriculture; ils s'appliquaient même à en faire de nouveaux, entre autres des faux; il n'en était aucun qui n'eût une légère teinte des professions de charron, de cordonnier, de forgeron,



etc. ; ils s'occupaient aussi de la fabrication d'armes qu'ils allaient vendre , prétend-on , jusqu'aux foires de la lointaine Francfort. Chaque paysan allait couper son bois à la forêt, sans s'inquiéter trop des âges futurs, à peu près comme on va puiser l'eau à la fontaine ; il est vrai qu'alors le commerce de bois n'existait pas : on en prenait pour son feu, ses poêles, ses outils, parfois pour quelques cents échalas qu'on vendait dans le Bas, mais pas davantage. Tout en défrichant et essertant, les montagnards extrayaient la résine des pins du marais ; ils allaient vendre cette poix dans la Bourgogne. Il paraît que ce droit était quelque chose de très-lucratif ; plusieurs seigneurs se le sont longtemps réservé avec un soin particulier ; (le comte Philippe de Hochberg même, en réinféodant les seigneuries de Gorgier et Travers à Claude-le-Vieux, baron de Vauxmarcus, notait comme devant lui rester le *droit de la poix*). Le Commun, qui de juin en octobre nourrit 400 à 500 vaches, venait donc d'être acquis par la Communauté : il paraîtrait d'après les termes de l'acte cité plus haut, que cette acquisition était de toute nécessité. Le fromage, cet article recherché des produits suisses, commença à être expédié dans les pays voisins par le Mont-Dard et les Brunettes-Joux (Brenets). Ainsi rien ne les a effrayés, n'a retardé leur ardeur de conquêtes : la forêt, séculaire manteau du Jura, les roches à pic, les marais glacés, l'âpre vent des montagnes, les bandes d'ours et de loups,



ils ont tout bravé, tout dompté, tout muselé ! Pionniers et bouviers, boquillons et chasseurs (voire des veneurs), c'étaient les seuls visages qu'on pouvait rencontrer dans une excursion jusqu'à La Sagne ; à *l'hotau*, l'escoffier, le chapui, le fabvre, le tavernier, le mazelier s'appliquaient à leur besogne, en sifflant un air qu'ils avaient retenu alors qu'ils marchaient sous la bannière des Valangin ; les femmes filaient la laine, le chanvre et le lin pour habiller la famille : une vie simple, quelque chose de primitif auquel nous ne sommes plus habitués. Quant à leurs habitudes, elles étaient rudes :

Leurs mœurs étaient un peu sauvages,  
Ils ignoraient les arts, les beaux usages  
Et les douceurs de la société...  
Leur bonhomie était rude et grossière,  
Enfin leurs goûts n'étaient point délicats :  
Grands et petits passaient leur vie entière  
Au cabaret, dans de bruyants repas.  
Là, des discours quelle était la matière ?  
L'abri, la vente ou quelques vieux débats  
Qu'on terminait à grands coups d'échalas...  
Ce bon vieux temps ne nous conviendrait guère,  
O mes amis ! ne le regrettons pas !...

M. D'IVERNOS.



## XV<sup>e</sup> SIÈCLE.

**Nouvelles franchises. — Condition des habergeants. — Démêlés avec la Bourgogne. — Faits et gestes du seigneur de Valangin. — Les Vuille et la Combe des Kignets.**

L'histoire de La Sagne ne nous montre aucun de ces faits si abondants chez les peuples d'alentour; point de rébellions ou de guerres, sinon lorsqu'ils sont requis de marcher avec leur seigneur. On n'y trouve aucune trace de ces révolutions dont nous avons des exemples fréquents chez les sujets du Val-de-Ruz, qui vont jusqu'à vouloir tuer leur souverain; c'est une vie coulant aussi tranquille que les flots d'un paisible fleuve. Ils mettent toute leur attention à augmenter leurs privilèges (ce qu'on ne fait qu'en leur demandant somme après somme), à cultiver leurs terres, à déchirer ce sol peu productif; leurs devoirs envers leur seigneur, ils les remplissent on ne peut plus consciencieusement, quoique plusieurs leur soient fort onéreux.

Cette époque s'éloignant toujours plus de nous, il est parfois difficile de nous rendre compte des motifs exacts qui engagent les francs-habergeants à exposer telle ou telle de leurs demandes aux Valangin. Peut-être celle qui suit pourrait-elle être quelque peu expliquée par cette injonction de l'acte : « ils doivent jouir chacun le sien, » qui donnerait à penser que parfois l'on



n'avait pas été très-délicat en fait de respect des propriétés. En règle générale, on devait tenir ses terres ouvertes; peut-être était-ce la seule cause qui les faisait agir, <sup>1</sup> car depuis l'acquisition du Commun, les jachères n'étaient plus comme auparavant le *sine qua non* de l'agriculture; la vaine pâture seule restait: les orges, les avoines et les foins pouvaient occuper en entier les *planches* de terrain défriché.

Un acte de confirmation du mois de mai 1409, nous apprend que les habitants du Locle et de LaSagne furent autorisés à clore leurs terres « attendu, dit l'acte, qu'ils payent les censes à quatre deniers <sup>2</sup> lausannois; mais seulement pendant une partie de l'année, de la St-Georges à la St-Martin. » <sup>3</sup> « De même, dit encore l'acte, doivent être tenus clos et barrés, nos hauts chemins de 32 pieds de large, qui doivent se faire par le lieu le plus sûr, parce que ce lieu est d'hiver. Quant aux autres

1 Les champs de chaque commune étaient divisés en trois parties égales, que l'on nommait *fins* ou *pies*. Chaque année deux des fins étaient ensemencées, la troisième restait en *jachère*. Le troupeau de toute la commune allait brouter l'herbe des jachères. En outre toutes les terres devaient rester ouvertes pour le troupeau commun, depuis la St-Martin à la St-Georges: c'est ce qu'on appelait la vaine pâture. (CHAMBRIER.)

2 Le sol valant cinq centimes, quatre deniers ne feraient pas même deux centimes de notre monnaie; mais n'oublions pas qu'alors l'argent avait une valeur plus grande que de nos jours.

3 Telle était au Val-de-Ruz la force de l'ancienne coutume, qu'en 1428 on exigeait que les closels fussent ouverts et laissés en friche, *désclos et vastes*, chaque troisième année.



chemins tracés pour les commodités des particuliers,<sup>4</sup> ils se feront par sur leurs héritages pour le profit de l'un et de l'autre. Et s'il n'y a pas de chemin, ils doivent faire leurs recueillettes de foin et de vaigne, l'un par sur l'autre *sans point de dangers*, et surtout ils doivent laisser des ouvertures pour aller à la joux, depuis la vallée. » Les bonshommes, qui représentent La Sagne dans cette affaire, sont Perrenod, Othenin Pierre fils, Pierre l'Abbez, le Tochenet et Vuille. La Sagne reçut encore la confirmation de ses chemins, de ses pâturages et de ses abreuvoirs.

En 1412, après le décès de Mahaut de Valangin, sa mère, Guillaume qui avait signé avec elle l'acte de 1409, confirma les franchises de ses bien amés gens du Locle et de La Sagne. De plus il leur en accorda plusieurs nouvelles : « Ainsi ils ne seront plus tenus de garder dans ses joux et ses bois les aires des osels-gentils, » c'est-à-dire les nids des faucons que les nobles seigneurs employaient pour la chasse, la récréation favorite de ces temps-là : les Rochers-Bruns aux Kignets, la Roche-des-Cros étaient les lieux où se

<sup>4</sup> En 1615, le Conseil des Vingt arrêta que « ceux qui doivent les sentiers pour aller à l'église, seront tenus de les faire ouvrir comme du passé. Quant à ceux qui font les dits *passieux* sur leurs terres, seront tenus de faire des draissettes suffisantes et pas trop hautes, faciles à passer tant pour les gens âgés que pour femmes portant petits enfants au prêche, pour être baptisés, comme pour passants et venants, autrement on leur rompra les dits *passieux* et on y mettra des *clayes* pour avoir le chemin plus libre. »



trouvaient surtout ces oiseaux. Mais dans cet acte il y a quelque chose qui surprend, c'est l'affranchissement de la main-morte. En effet, comment accorder cette disposition avec l'acte de franchise de Jean d'Arberg? et pourtant Guillaume est positif. Après avoir rappelé les premières franchises et certifié qu'il n'est « ni déçu, ni contraint, ni baratté, mais saigne et bien avisé, et que c'est même pour *échevir plus grand dommage*, il dit nettement : *Comme nos seigneurs et prédécesseurs de Valangin et nous, eussent accoutumé de prendre et lever sur les habitants du Locle et de La Sagne la morte-main, nous leur confessons avoir donné de présente et pour le temps à venir, de grâce spéciale la dite morte-main.* » Matile, dans son histoire de la seigneurie de Valangin, en parlant de cette cession si importante, dit que « Guillaume *confirma* à ses sujets des Montagnes l'*affranchissement* de la main-morte. » Je ne crois pas qu'on puisse jamais voir dans les mots plus hauts une confirmation. Dans l'interprétation de l'acte de 1372, il les appelle des *hommes libres*, mais nulle part je n'ai trouvé cette désignation. Guillaume les appelle « ses bien-aimés bons hommes, francs-habergeants, d'ancienne coutume du Locle et de La Sagne. » En 1393, il commence à les désigner sous le nom de preud'hommes, ce qui serait un vrai pas de fait, au dire de quelques historiens. Pour moi, les premiers habitants sont des serfs, mais des serfs auxquels le seigneur accorde de tels privilèges, qu'ils se



rapprochent beaucoup de la condition de l'homme libre : ils deviennent *des censitaires libres de leur personne*. Le serf ne pouvait faire aucun contrat, ni se marier, ni s'amasser un pécule sans le consentement de son maître.<sup>1</sup> Or, l'un des premiers actes (3 mai 1398) des seigneurs de Valangin en faveur des habergeants des Montagnes, est une permission de vendre leurs terres et de bâtir des maisons où il leur plairait. La charte doit lever plus d'un doute, ce me semble. En leur permettant de s'hériter jusqu'à la 6<sup>e</sup> jointe, il renonce au droit d'*échute*;<sup>2</sup> en leur permettant de quitter la seigneurie, il renonce au droit de *suite*. Il leur octroie celui de se marier sans contribution, et l'on sait quels droits infâmes le seigneur percevait; plus tard il les libère de l'obligation de garder ses oiseaux de chasse, du rude-bâton, tout autant de choses qui prouvent que l'habergeant était serf. D'ailleurs on comprendrait difficilement que des hommes libres eussent consenti à venir peupler nos âpres montagnes. Au reste l'acte de Guillaume semble encore en contradiction avec les anciennes franchises citées plus loin, lorsqu'il parle de la faculté d'hé-

<sup>1</sup> Daguet.

<sup>2</sup> Ils pouvaient également léguer leurs biens; au moins voici un cas qui le donnerait à supposer : Le 5 janvier 1417, Perrod du Crêt de La Sagne et Clémence sa femme, donnèrent à l'abbaye de Fontaine-André 10 livres lausannoises en une fois, à condition que les moines célébrassent quatre messes basses, deux au Carême, les deux autres vers la St-Martin, pour le repos de leurs âmes.



riter « jusqu'à la 5<sup>e</sup> jointe, » dit-il, tandis que Jean d'Arberg parle déjà de la 6<sup>e</sup> trente ans auparavant; il est probable que le point de départ avait changé depuis 1372, ce qui se voyait assez souvent.

Cet acte est le premier qui soit envoyé en deux expéditions; l'une au Locle, l'autre à La Sagne. Tout ce qui venait d'être accordé, n'était pas largesse, car quoique Guillaume dise en commençant « c'est d'abord pour accroître nos terres et pays, » il fallut payer « 304 bons écus d'or, au coing du Roy de France, bien comptés et bien nombrés. » Cette somme fut « tournée et employée, comme le dit l'acte, à son bon et évident profit et utilité, pour rembre et racheter certain froment qui était engagé du temps passé. » Cette dernière portion de phrase se retrouve dans la confirmation des franchises des francs-habergeants geneveysans. Chacun connaît la position difficile de ce seigneur et ses grandes dettes; c'était sans aucun doute la cause principale de cet élargissement de leurs libertés. Ses successeurs s'engagèrent hardiment dans cette voie où il n'avait posé qu'un pied: c'était un filon qu'ils allaient savoir rendre productif.

En 1449, les habitants de La Sagne, joints à ceux du Locle, trouvant trop pénible de se rendre à Valangin pour s'y livrer aux diverses réparations du château, demandèrent à Jean III d'être libérés des fausses-brayes. Jean accéda à leur demande, en réclamant 60 florins d'or d'Allemagne. Cependant si les



fausses-brayes <sup>4</sup> étaient « abattues ou dérochiées en temps de guerre, ou par vétusté, » ils devraient contribuer à leur reconstruction, comme les autres sujets, mais seulement dans ces cas-là. Les Montagnards stipulèrent en même temps qu'ils seraient reçus dans le château de Valangin, si la guerre les forçait à y chercher un refuge.

Cette dernière condition est sans doute insérée là à cause des démêlés qui existaient déjà alors avec les habitants de la Franche-Comté, démêlés qui une année plus tard reçoivent une nouvelle impulsion par le renvoi des Brenets de tous les colons venus de La Sagne et du Locle. Déjà plus d'une fois des rixes avaient éclaté, des violences graves avaient été commises sur eux par les habitants d'outre-Doubs et des Brenets. Un acte en parlant de cette expulsion disait : « qu'ils en auraient banni le seigneur lui-même, n'eût été le voyage de Jérusalem, là où il est allé. » Les habitants d'origine francomtoise, excités par le prieur de Morteau, se révoltèrent, car Jean III s'était montré plus d'une fois rude à leur égard, et s'adressèrent au Parlement de Dôle qui prit fait et cause pour eux, les déclara sujets du comté de Bourgogne et incorporés à la seigneurie de Morteau, malgré toutes les réclamations de Jean III contre cette annexion. Des bornes, depuis, furent plantées sur le haut de

<sup>4</sup> Fossés autour du bourg, qui servaient à le défendre et à écouler les eaux des maisons et celles des pluies.



Pouillerel et de Vieillemorte, et ce ne fut qu'après les guerres de Bourgogne que les Brenets rentrèrent sous la domination des seigneurs de Valangin.

A l'entrée de ces guerres, craignant de souffrir à cause du voisinage des frontières, d'autant plus que les différends au sujet des Brenets duraient encore, les habitants de La Sagne prirent le parti, suivant le conseil de leur seigneur, de s'adresser à Berne et de se placer sous sa protection, car l'année précédente, des bandes étaient venues faire des incursions tout près des frontières. Cette république condescendit à leurs vœux; elle déclare qu'elle les prend sous sa sauvegarde, et qu'elle ne souffrira *plus* principalement que des personnes sujettes ou unies à ses confédérés et alliés « affligent les honorables hommes, en leur faisant tous les jours des dommages comme ils l'ont fait déjà. » Puis elle déclare « que ceux qui leur feront nuisance par incendie ou par pillage, ne seraient point laissés impunis, car cela nous toucherait entièrement. » (31 janvier 1476.)

Il ne paraît pas qu'on ait enfreint les défenses insérées dans cet acte de combourgeoisie; cette alliance eut son plein effet. Ce fut la même année, au mois d'octobre, que les garnisons de quelques villes de Bourgogne, « affamées de vergogne, » vinrent essayer une razzia au Locle. Plusieurs Sagnards (trente-voeu boeûbes de la Seigne, que potchâve âffre, venièra se djoindre à lieu, et noûtre avoué Adam Mathile, leu



maire; i s'étan armâ avoué dé zêrmé qu'il avan prè su lè Borgognon, à Granson) se trouvaient avec ceux qui allèrent les attendre au Doubs, et leur donnèrent cette frottée soignée « ce beau faict d'armes de nos Montaignons, lequel vault illec à rementevoir aussi bien que les autres; »<sup>1</sup> qui dernièrement a été le sujet d'un intéressant fabliau.

L'an 1464, les francs-habergeants de La Sagne comme ceux du Locle, ayant semble-t-il par la teneur de l'acte, outrepassé leurs franchises dans la manière de s'unir entre eux, durent s'adresser à leur seigneur pour qu'il voulût bien leur pardonner. Et comme les habitants de la vallée, « le requérant plus avant, » lui demandèrent de leur octroyer ces usages, Jean III leur permit de se marier où ils voudraient et de doter leurs enfants comme il leur semblerait bon : « Si aucuns marient leurs enfants dans notre terre, ils doivent être tenus de faire comme les autres francs-habergeants; s'ils s'unissent à des bourgeois, ils seront mis au rang des bourgeois externes, et ils pourront vendre, engager, donner et accuser ainsi qu'ils ont fait déjà au temps passé (mais en ayant outrepassé leurs droits, disait le seigneur, quoique dans la charte

<sup>1</sup> « Par le St-Graal! s'écria le bon messire (Rodolphe de Hochberg), ce sont hautes prouesses, oncques ne vit plus beau fait.... mais j'aurais voulu voir donner mes Sagnards! » Il dit et leur envoie en souvenir d'aussi vaillants exploits « un fût d'Evole. »



de 1372 cette permission soit déjà accordée). Mais si le franc-habergeant, homme ou femme, s'en va hors de la localité, les biens qu'il laissera ou qu'il pourra avoir vendus, en vue de son départ, seront acquis au seigneur, qui entrera sus. »<sup>1</sup> Il en sera de même si les censes ne sont point acquittées. Jean III leur fait encore une cession très-importante, celle du droit de fournage; il permet d'établir un four dans chaque maison, dans le territoire des deux mairies, et sur divers Prises, entre autres sur celle de Bourquin de La Sagne et de celle de Jean Collier, gisant au Rude-Cernil, en payant pour tout membre de la famille âgé de plus de quatorze ans, un trentenier à l'Eglise, et un quart d'émine d'avoine qu'ils doivent venir payer au château de Valangin, le jour de St-Martin. Ces nouvelles franchises furent concédées pour la somme de quatre cents florins d'or.

Plus tard, Jean III, moyennant une somme de 300 florins, confirme les franchises du Locle et de La Sagne (1480). Celles de cette dernière localité l'avaient déjà été par le même seigneur, en 1440. Ces confirmations et reconfirmations étaient dans l'usage du temps, et Jean d'Arberg reprocha même à ses taillables du Val-de-Ruz, de ne point avoir fait confirmer les

<sup>1</sup> Matile cite un cas où ce droit fut invoqué par Jean d'Arberg, contre une femme de La Sagne, nommée Perronnette, parce qu'elle avait déserté sa terre et était morte à l'étranger. Il réclama devant la justice de la localité sa *succession*, 20 florins d'or.



leurs. C'était une espèce de droit, d'impôt qu'on payait à chaque nouveau souverain, lequel assez souvent était disposé à contester avec ses sujets sur leurs libertés. Dans cet acte, les francs-habergeants firent insérer qu'ils avaient toujours été aux coutumes et aux us de la justice de Valangin ; mais les lettres qu'ils en avaient eues de ses prédécesseurs avaient été détruites par orvalles de feu « arsées, perdues et abolies. »<sup>4</sup> La dîme se trouve élevée, car « nous devons prendre de onze gerbes une et de onze andins un, » tandis qu'auparant c'était un sur douze. Il est singulier que les Sagnards aient laissé passer cet empiétement sans protestation.

Il paraît que Jean III n'avait pu oublier ses idées de chicane, en concédant l'acte de 1480, puisque son fils Claude déclare en les ratifiant « qu'il y trouve à dire pour ce et vu que icelles lettres ne se sont pas trouvées signées ni chiffrées de main de notaire. » Et il fallut des *raisons sonnantes*, qu'ils lui payassent deux cents livres faibles à lui et vingt livres données à sa femme pour ses épingles, (et en même temps il leur tenait compte « d'aucuns bons et agréables services à lui faits par iceux francs-habergeants ») pour que Claude daignât les tenir pour bonnes et valides, comme si elles étaient revêtues du signet et du chiffre du notaire. Cependant les francs-habergeants

<sup>4</sup> Ils avaient également égaré la charte de 1572, comme Marie de Bourbon le note dans la reconfirmation qu'elle en fait (1585).



auraient dû être sur leurs gardes ; au moins en 1449 ils avaient fait insérer dans l'acte qui les quittait de l'entretien des fausses-brayes que « toutes les choses dessus dictes, escriptes et dévisées ne doivent porter dommage et préjudice à leurs franchises et libertés, » et en 1464, ils faisaient une restriction du même genre. Ils savaient fort bien que les gens de plume n'ont pas leurs pareils pour embrouiller les affaires.

En voyant ainsi continuellement sortir de leurs bourses des sommes aussi fortes (car on ne doit pas oublier qu'une aide se payait à l'avènement des comtes et au mariage de l'aînée de leurs filles), on ne peut s'empêcher de songer aux *saillies d'imagination de Jacques Bonhomme*, lequel se persuadait qu'il avait besoin de fatigue pour ne pas crever de santé, et que sa bourse, semblable en cela aux arbres, grandissait quand on l'émondait.

C'était non-seulement aux communautés qu'il faisait des acensements, mais aussi à de simples particuliers. On pourrait faire remonter l'établissement du *Fonds-des-Vuille* à cette époque. En 1474, Jean III acense à Jeannin Vuille « un morcel de pré gisant en la Combe des Cugnets, pour telle cense que peut devoir le dit pré et pour trente florins d'or d'entrage. » Il lui concède encore un chemin<sup>1</sup> « depuis son hostel

<sup>1</sup> Cette charrière aujourd'hui encore est entretenue par le Fonds-des-Vuille.



de la ville de La Sagne dessous l'église<sup>1</sup>, en la dite Combe des Cugnets; » il lui permet « d'abreuver ses bêtes à toutes les aigues qui chéent et pendent en la dite Combe, et d'avoir la vaine-pâture après la Madeleine dès le chemin du Mont-Dard à celui des Charbonniers, ès us et coutumes de La Sagne. »

Ce fut une acquisition superbe que fit là Jeannin Vuille. Ce vallon des Cugnets est une profonde entaille dans la montagne.<sup>2</sup> Rien de plus intéressant qu'une course dans cet endroit retiré. La montagne semble s'être partagée longitudinalement. La portion du côté de La Sagne s'est écroulée laissant derrière elle une pente des plus raides, surmontée d'une paroi de roches abruptes, les Rochers-Bruns, tandis que le versant du Val-de-Ruz est en pente douce et couvert de gazon.<sup>3</sup> Quatre à cinq torrents, des *Chenaillons*, se sont creusé des lits sur ces pentes rapides, et ont entraîné dans leur course d'énormes quartiers de roc et des troncs d'arbres qui, arrêtés par les obstacles, forment des barrières où l'eau rejaillit avec violence. Des sapins, contemporains peut-être de Jeannin Vuil-

1 La maison à gauche en montant à l'église, où l'armoirie des Vuille est placée. (Armoiries : un arbre, sans doute un hêtre ; car sa forme n'est point celle des trois sapins qui figurent dans celles de La Sagne.)

2 Quelques actes l'appellent la Fente des Cugnets.

3 C'est une remarque qu'a faite entre autres M. Desor, que les montagnes du Jura qui ont des dépressions dans leur calcaire, les ont toutes tournées du côté du nord : les Côtes-de-Moron, le Creux-du-Van, etc.



le, y ont pourri tout debout, et l'on n'aperçoit plus qu'un haut moignon de ce bois qui luit la nuit; ils se dessinent, comme de blanches silhouettes, sur la pente sombre. Mais tout n'est pas inculte et sauvage; ce ne sont que quelques pentes peu accessibles. Des prés où l'herbe pousse vigoureuse, occupent les combes et les penchants des collines qui se suivent dans cette enceinte. Quantité de maisonnettes aux murailles et aux toits gris (des *loges*, dit-on à La Sagne) y sont parsemées pour abriter les troupeaux. Les eaux y ruissellent limpides; plusieurs filets, en tombant dans des troncs d'arbres creusés, se transforment en rustiques fontaines qui gazouillent tout l'été; anciennement il y en avait assez pour faire mouvoir deux scieries et deux moulins, élevés par les descendants de Jeannin Vuille qui, bien réellement, prirent à cœur d'imiter leur ancêtre dans ses idées d'industrie et d'avancement; mais plusieurs sources se sont perdues.

Aussi cette acquisition ne pouvait avoir lieu sans exciter la jalousie des communes du Val-de-Ruz, qui avaient leurs communs limitrophes. Déjà en 1489, Jeannin Vuille faisait insérer dans la reconfirmation de Claude, « qu'il ne soit loisible à ses hommes du Val-de-Ruz, de venir gager ses bêtes au dit pré<sup>1</sup>, en

<sup>1</sup> Serment des gardes-champêtres aux Cugnets: « Puisque vous devez estre brevard de la possession dont la famille des Vuille de La Sagne a le droit de pâturage après la Madeleine, vous jurez et promettez de rendre votre devoir, tant que faire se pourra, et avoir le soin de gager bien et fidèlement toutes



quelque saison que ce soit, comme il est fort souvenant que cela est arrivé. » Depuis lors, pas une génération ne passe sans que les Vuille aient quelque procès à soutenir. Leur unique ambition était d'avoir l'entière possession de ce charmant petit vallon, « comme les eaux chéent; » c'était en petit la tendance aux *limites naturelles* (car il n'y a rien de nouveau sous le ciel); ils y exerçaient leurs droits avec une attention toute particulière. La commune des Geneveys, celle de Boudevilliers, eurent souvent maille à partir avec les Vuille; plusieurs particuliers de La Sagne eurent également des démêlés avec eux à ce sujet et jusque dans ce siècle, cette question des Cugnets a usé bien des plumes aux gens de loi.

Divers arrangements et les contributions qu'ils prélevèrent sur ceux auxquels ils avaient cédé leur droit de vaine pâture, permirent de former, en 1716, un fonds de famille; à cette époque les descendants de Jeannin Vuille n'étaient encore qu'au nombre de onze, mais tous chefs de maison. Cette fondation et la propriété des Cugnets, les ont obligés de conserver leurs noms dans un registre où chacun peut aller re-

les bêtes que vous trouverez sur la dite possession, sans support de personnes; vous rapporterez les refus et recousses et toutes mauvaises paroles qui seront dites contre les dits Vuille et votre honneur, en faisant votre charge et devoir, à l'officier, afin de les faire chastier; vous vous ferez payer pour chaque bête que vous gagerez, un batz le jour, et deux batz la nuit; bien entendu que les bêtes égarées par les prés ne sont pas dans le même cas.»



trouver ses aïeux d'il y a 400 ans. Du reste, dans plusieurs familles, le père a soin d'apprendre à ses fils le nom de ses ascendants. L'on éprouve une singulière impression en entendant réciter ces généalogies; il arrive au cœur une réminiscence de ces chapitres de nos saints livres, où un père fait passer à ses enfants le nom de ses ancêtres jusqu'à Abraham, Noé ou Adam. Ici on est parti d'un point de vue tout matériel; l'énumération s'arrête à Jeannin Vuille, mais une corde n'en a pas moins vibré: en écoutant cette longue suite de fils de —, fils de —, les récits dont on a bercé notre enfance reviennent avec toute leur fraîcheur.

## XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.

Les Bourgeois. — Etat de l'agriculture; trop-faits. — Isabelle de Challant et ses sujets de La Sagne. — L'église et l'école. — La Justice. — Administration communale. — Coup d'œil sur cette période. — L'horlogerie.

Avec le seizième siècle, nous voyons une nouvelle ambition se produire parmi les francs-habergeants des Montagnes, celle de faire partie de la corporation des bourgeois de Valangin. En octobre 1502, Claude admet au nombre des bourgeois trente-sept chefs de famille du Locle et de La Sagne, parmi lesquels nous trouvons de cette dernière localité, un Jacob Grand-



Jean, un Pierre JeanRichard, un Claude JeanRichard, un Guillaume Tissot, établi à la Bénéciarde, un Jean Bourquin, un PetitJean, famille maintenant éteinte à La Sagne, et d'autres encore. — Le comte leur accordait les mêmes franchises qu'aux bourgeois du bourg (il les libérait du rude-bâton, de l'agnel<sup>1</sup> et de la poulaille<sup>2</sup>, de ramener la dîme, car les sujets étaient tenus de la conduire au château de Valangin, une fois *écousse*), et il leur en confirmait plusieurs qu'ils n'avaient pas ; ainsi ils sont exemptés du fournage et du sexteret de vin dû par les nouveaux mariés, et de toutes charges et trahus dont les bourgeois du bourg peuvent être chargés entre eux. Il réserve les moulins du Locle et de La Sagne<sup>3</sup>, dont ils useront com-

1 *Agnel*, redevance d'un agneau ; on appelait aussi ce droit châtronnage des agneaux. La somme fixée comme équivalente à l'animal, était 10 sols. En 1654, les habergeants se plaignaient disant qu'on les dégoûtait de garder des brebis, car on leur prenait l'agneau au lieu de l'*abbriser* (le coter à une certaine somme), ce qui leur cause grand dommage, n'ayant le plus souvent, disent-ils, le moyen que de garder deux ou trois brebis, et ne pouvant pas faire assez de milaine pour leur habillement.

2 *Poulaille*, droit payé comme pour l'entretien de la basse-cour du seigneur. C'était le pendant du droit de chaponnerie.

3 C'était un devoir aux sujets de moudre leurs grains dans les moulins de la seigneurie, ou un droit. Dans la seigneurie de Gorgier, on l'envisageait de cette dernière manière. Il n'y a pas longtemps qu'un moulin existait à Miéville ; les eaux des Sagnes étaient soigneusement recueillies pour le faire mouvoir. Quand le manque d'eau empêchait de s'en servir, les paysans allaient à Serrières, à Valangin ou à Torrent, terres de l'évêque ; dans ce cas on ne payait rien au seigneur. Dans l'acte de 1480, Jean III s'engageait à maintenir dans ces moulins, « tout



me du passé, et les aides et services, entre autres celui de la lance que doivent tous les bourgeois, les censes, etc. Il réserva aussi sur ces bourgeois et leurs biens toute souveraineté; et en cela il empiétait sur les droits de la bourgeoisie. Était-ce à bon escient? Il est permis d'en douter; car on le sait, il ne prenait aucun ombrage de la force toujours croissante de ce corps, dans son comté. Six ans après, un arrêt émanant du maître-bourgeois de Valangin, Girard Brandt; de celui du Val-de-Ruz, Guillaume Clerc; du Conseil appelé *Les Six*, et confirmé par toute la communauté, permettait à « leurs bons frères résidant aux Montagnes, d'avoir un maître-bourgeois et un sautier, pour les congréger, gager et officier, ainsi qu'à maître-bourgeois et sautier de bourgeoisie il appartient, et d'avoir par devers eux une clef des coffres où sont renfermés les actes de franchises du corps de bourgeoisie, » coffres placés dans la maison de ville de Valangin, donnée par Claude<sup>1</sup>. Ils réservent cependant que, quand le sautier de Valangin ira aux Montagnes « pour adjourner, gager ou faire autre office raisonnable, l'ajourné devrait payer trois gros de Savoie; » ils notent également que le maître-bourgeois des Montagnes, sortant de charge, devra faire partie du Conseil des Six.

ce qui tourne et vire en moulins seulement; » et eux, « tout le surplus et résidu nécessaire aux dits moulins. »

<sup>1</sup> Cette maison joûtait devers bise celle de Messire Claude Carrel, curé de La Sagne.



Il existait une notable différence dans la manière d'agir du comte envers les bourgeois ou envers ses simples francs-habergeants. Ainsi, lorsqu'il succéda à son père, Claude prêta le serment aux bourgeois de les maintenir fidèlement dans leurs franchises écrites et non écrites; et eux, *après lui*, jurèrent d'être des sujets loyaux, comme ils le devaient à leur droiturier et souverain seigneur, tandis que les francs-habergeants durent s'engager les premiers, quoique le même jour; et le comte, au lieu de prêter serment à haute voix, leva simplement la main.

Pendant ces deux siècles que nous venons de traverser, la population des Montagnes n'avait cessé d'augmenter. Dans l'état dressé en 1531, La Sagne est notée comme comptant 425 feux, qui, à cinq personnes le feu, donnent une population de 2125 âmes pour la vallée entière. Mais les Ponts-de-Martel n'étaient encore que des habitations éparses dans les bonnes expositions. Ceux qui tentaient d'y porter la pioche avaient des difficultés sans nombre à surmonter; car non-seulement on y trouvait quantité de bois, de broussailles et de bourres grossières à extirper, à *essarter*, mais les terrains devaient encore être assainis, et l'eau conduite au loin au moyen de grands canaux. Les colons qui s'y rendaient pouvaient s'établir à des conditions très-favorables; ainsi, Jean et Pierre Othenin de La Sagne, deux frères qui y arri-



vèrent au printemps de 1528, ne devaient payer pour leurs dîmes que deux émines d'avoine pour chaque pose qu'ils sèmeraient en blé, orge, avoine ou légumes. L'agriculture avait fait des progrès toujours plus marqués. Pendant les années de 1384 à 1446, la récolte, en moyenne, montait à deux cents muids d'avoine; en 1495, le produit était de mille muids, et en 1531, la dîme seule donnait deux cent dix-sept muids, donc un rendement de deux mille quatre cents muids à peu près. Les pâturages qu'on avait d'abord regardés comme peu de chose, avaient pris une valeur qui s'explique par les données plus haut. Aux Audiences tenues à Valangin, en 1456, il fut prononcé sur la requête de la commune de La Sagne, contre deux siens comuniers, habitant aux Geneveys-sur-Fontaine, Perrenoud fils et Pierre Touchenet, qu'il fallait demeurer sur les lieux pour pouvoir en profiter, et que celui qui allait habiter hors de sa communauté en était exclus. (Cela nous montre aussi qu'il était assez rare qu'un comunier quittât son lieu d'origine, et que l'on commence à regarder comme quelque chose d'important les droits des Communiers.<sup>1</sup>)

1 Cette lettre de Guillaume, fils de feu Blaise JeanRichard, en pourrait encore être une preuve. Elle est adressée à MM. les gouverneurs de La Sagne, aux chefs et maîtres de maisons, parents, amis et voisins, qu'il supplie en toute humilité et auxquels il se recommande, après les avoir humblement salués, « de ne prendre de mauvaïse part, attendu que par le voulloir



Ces faits nous expliquent les empiétements assez considérables des habitants de La Sagne et des Montagnes, sur les terrains que le seigneur n'avait point encore acensés, terrains à la lisière des bois ou plus marécageux, les terrains les moins productifs ou les plus difficiles à défricher. En 1505, Claude d'Arberg fit poursuivre les auteurs de ces acquisitions par trop simples, alors désignées sous le nom de *trop-faits* ou *torts-faits*; ses prédécesseurs avaient déjà usé de moyens de rigueur au sujet d'émancipations pareilles dans leurs joux. Les francs-bourgeois et les francs-habergeants offrirent à Claude un arrangement: 200 florins d'or à titre d'indemnité et comme devant payer cette *annexion* des terrains défrichés secrètement. Claude accepta, et il fit la promesse de faire perchoyer leurs terres à ses frais (ce qu'il ne fit qu'après avoir

de Dieu le createur auroit trouves son bon party au saint estat de mariage au lieu de Villard au Vauld de Rus, parquoy esperant au plaisir de Dieu illect faire sa residance apres cause il vous supplie de n'avoir de mauvaïse part s'il ne peult faire ses espousailles au lieu de la dicte Saigne, pour ne debvoir estre forclos pour sa part de la dicte communauté, vous priant luy volloir permettre de faire ses dictes espousailles au dit Vauld de Rus sans son prejudice et des siens à l'advenir, et offrant de tout son pouvoir le recognoistre en tous les advys que faire se porra soit generalement envers tous et particulièrement envers ung chacung de vous la ou il vous aggreera luy qmander en toutes choses a luy faciles et possibles. Et en ce fesant sera obligez tous les jours de sa vie a vous rendre toute prompte obeyssance. Au reste il prie Dieu le createur et sy vous maintienne en bonne santé, heureuse et longue vie.

*De Villard, le 1<sup>er</sup> de Novembre 1578. »*



longuement tergiversé). Les habitants promirent de leur côté, de reconnaître comme bon ce qui serait fait, et qu'ils payeraient quatre deniers par faux ajoutée à leurs terres anciennement mesurées; cependant ils réservèrent qu'ils ne donneraient rien pour les sceaux (autre méthode honnête employée pour tirer les sous des sujets). Il paraît que les sommes fournies par La Sagne et le Locle pour racheter leurs trop-faits, servirent à couvrir les frais occasionnés par la construction de nouveaux bâtiments à Valangin.

Trois ans plus tard, pour une somme de 440 livres petite monnaie<sup>1</sup>, Claude affranchit les francs-habergeants de La Sagne du rude-bâton (ou rupt de bâton). Ce droit permettait au seigneur de se saisir du bétail de ses sujets, pour une somme par lui déterminée ou qui pouvait lui être due; un de ses officiers allait les toucher du bout de son bâton, et la formalité était remplie. Bon gré, mal gré, il fallait se soumettre<sup>2</sup>. Cela arrivait assez souvent même quand l'habergeant était à la charrue; parfois aussi c'était aux foires où ce droit était particulièrement vexant: les francs-habergeants en étaient venus à ne les presque plus fré-

1 « Et vingt livres qu'iceux ont donnés à notre bien-aimée femme pour ses épingles. »

2 En 1476, dans la sentence rendue par Berne dans les différends du comte et des bourgeois, ce droit a un correctif; c'est que le bétail devait être taxé par deux jurés nommés l'un par le seigneur, l'autre par le paysan.



quenter. Aussi dut-il déclarer qu'à l'avenir ils pourraient faire de leurs bêtes en foire et en marché, à leur bon plaisir, sans que lui ou ses officiers puissent s'y opposer. Ce droit du rude-bâton s'exerçait également pour le paiement de redevances, avant l'époque de la perception, comme l'acte le dit d'ailleurs, « assavoir prendre bêtes pour notre argent à payer à la St-Martin. » Les sujets du Val-de-Ruz se plaignaient, quant à ce droit, qu'il faisait prendre dans leurs maisons des bœufs, des vaches, etc., leur payait une indemnité chétive et arbitraire, et qu'il revendait ensuite le bétail enlevé. (Après la perte volontaire, la vente de ce droit, les seigneurs inventèrent pour s'assurer du paiement de la dîme ou de telle autre contribution, celui de pouvoir mettre le bétail en dépense de taverne, sur le retard des rentrées<sup>1</sup>.) Il a soin de se réserver la poulaille et l'agneau; cependant il rabat quatre sols par agneau.

En 1543, Claude se trouvait de nouveau en procès avec ses francs-habergeants et bourgeois, manans<sup>2</sup>, et résidant en sa ville de La Sagne, au sujet du Commun, prétendant qu'ils avaient outrepassé leurs droits,

<sup>1</sup> Ce droit de taverne fut aboli, en 1648, par le prince Henri II de Longueville (dans le voyage qu'il fit dans le comté, il était venu coucher à la Maison de ville de La Sagne.)

<sup>2</sup> *Manant*, ce mot n'avait dans l'origine aucune acception blessante; il désignait l'habitant, l'occupant d'une *manse*, une certaine étendue de terrain accordée à un colon, ce qu'il pouvait cultiver avec deux bœufs dans le courant d'une année.



en jouissant d'une plus grande étendue de pâturage qu'il ne leur en avait été acensé. Les Sagnards ayant eu un débat avec Claudy Amiet des Geneveys sur Fontaines, furent obligés de se dessaisir de leurs lettres d'octroi. Après les avoir examinées, Claude leur dit : « Parce que es dites lettres sont contenues ces limites depuis la Reprise de la ville de La Sagne par le Plan dessus le dit Commung, jusques au dépendant d'Entre-deux-Monts, pourquoi disons-nous, le dit comte, que tout ce qui dépend depuis le dit Plan devers le joran et le vent, nous appartient. » Un procès fut entamé : « Nous et les francs-habergeants et bourgeois, en avons plaidoyé à notre justice de Valangin, tellement qu'appel en a été fait par devant nous, à nos Trois-Etats. Et, devant le dit appel estre tenu, aucuns de nos dits hommes de La Sagne ayant puissance de tous les autres sont venus par devant nous, nous priant très-humblement que de cette matière ils ne vouloyent plus plaidoyer contre nous, mais nous pryoiert que notre plaisir fût de regarder sur la raison, et ils vouloyent faire ensorte que nous aurions cause de nous contenter. » — Avaient-ils songé aux démêlés du pot de fer et du pot de terre, ou reconnu qu'ils avaient tort ? Claude accéda à leurs désirs et leur confirma, moyennant la somme de 300 liv., l'acensement du Commun comme ils en avaient joui ; et « touchant la coste de l'envers de la dite Sagne, laquelle nous avons fait à défendre par nos officiers à



tous les habitants de la dite Sagne, nous la leur avons laissée pour jouir ainsy comme ils ont du temps passé jusqu'à ce qu'on l'ait reprise de nous.»<sup>1</sup> Peu après, des règlements sévères vinrent mettre un frein aux déprédations continuelles dans les bois du Commun.

René de Challant se trouvant dans une position plus difficile que pas un de ses prédécesseurs, fit des efforts très-grands pour en sortir. Ne pouvant plus emprunter, parce qu'il ne payait pas les intérêts des sommes énormes qu'il devait partout, il se mit à affranchir et à acenser à bride abattue, pourrait-on presque dire, sans qu'il oubliât pour cela les aides, réclamées en deux occasions.<sup>2</sup> Ce fut une époque des plus propice pour les sujets que le long règne de René de Challant. Les taillables<sup>3</sup> sont affranchis; beaucoup d'autres passent dans des conditions plus relevées; les communes s'agrandissent des dernières bribes du domaine public, déjà fort entamé du passé. Le Locle, Dombresson, Fontaines, Chézard, etc., participèrent à cette curée. La Sagne, en 1525, pour 48 écus d'or d'entrage et un cens de douze deniers par faux, fit une acquisition de soixante faux; plusieurs particuliers furent également compris dans ces acensements.

1 Ce fut sous René de Challant et ses filles que la Basse-côte, possédée en entier par des particuliers aujourd'hui, fut aliénée.

2 Il avait été fait prisonnier deux fois

3 La classe des taillables n'a jamais existé à La Sagne; au moins aucun acte ne nous montre la taille levée sur les habergeants.



A la mort de René, ses deux filles Philiberte et Isabelle se disputèrent sa succession à cor et à cris. Isabelle, épouse de Frédéric de Madruz, comte d'Avy, fut investie par les Trois-Etats de Valangin; et onze jours après le Val-de-Ruz, La Sagne avec le Locle prêtaient le serment de fidélité au nouveau seigneur, soutenu qu'il était par les Bernois (1573). Quelque temps après, il leur expédiait une lettre, demandant une aide, « maintenant que se présente un parti honorable pour notre fille aînée, » et attendu, dit-il, que sa femme et lui ont entièrement changé d'opinion au sujet de la vente du comté projetée, pour l'amitié qu'ils leur avaient toujours portée. — Mais Philiberte et le comte de Torniel, son mari, n'avaient pas tardé à réclamer l'héritage de René; les Etats de Neuchâtel prononcèrent en leur faveur, et ils vinrent occuper le château de Valangin, dont Isabelle avait déjà pris possession.

Le comte d'Avy, appuyé par le peuple, refusa de reconnaître cette sentence; le tribunal de Neuchâtel étant, selon eux, incompétent dans cette affaire. Isabelle avait su s'attirer le cœur de ses sujets, qui allèrent jusqu'à la cautionner à diverses reprises. A La Sagne, on avait été particulièrement satisfait des franchises, concernant la chasse, qui venaient d'être fort amplifiées : « Chasse à toute espèce de gibier, avec le chien, l'oiseau et l'arquebuse, au lièvre, à la bête rousse, à la caille, à la perdrix » ; ces deux derniers



articles avec quelques restrictions: c'était plus que suffisant pour flatter une population dont la chasse est une maladie héréditaire.<sup>4</sup> De plus, après avoir prêté le serment de fidélité, ils s'envisageaient comme liés et se refusaient à en prêter un nouveau, avant d'être déliés du premier. En 1567, La Sagne cautionna le comte d'Avy pour une somme de six cents écus d'or empruntés de Jean de Watteville, habitant de Berne, dont une partie servit à payer une dette de René de Challant, à des marchands de Chambéry. (Pour la sûreté de ce prêt, il leur engagea la Mayorie de La Sagne, avec dîmes, censes et tenues d'icelles.) Dix ans après encore, le comte d'Avy leur écrivait qu'il avait reçu leur consentement pour un nouvel emprunt de quatre cents écus, et il leur en témoignait tout son contentement. Isabelle, de son côté, était très-active; elle était souvent au Locle où ses adhérents étaient le plus nombreux et venaient faire des tournées à La Sagne, ranimer le zèle de ceux qui auraient pu s'attédir. Elle passait aussi une bonne partie de son temps chez son parent, le prieur de Morteau, d'où elle fomentait les agitations, ayant même soudoyé une colonne qui devait venir s'emparer de Valangin, renforcée des hommes dévoués du Locle et de La Sagne. Les menaces des Bernois arrêtaient l'expédition et

<sup>4</sup> La localité, à cette époque, était très-giboyeuse; il n'y a pas plus de 50 ans, qu'un chasseur, un Perrenoud de La Sagne, abattait une biche dans les pâturages de la Basse-côte.



l'affaire traîna en longueur. J'ai cru qu'il serait intéressant de faire figurer ici une lettre, dont je conserve l'orthographe, qu'Isabelle envoyait à La Sagne quelque temps avant sa condamnation par les députés des cantons appelés à juger ce différend : on pourra un peu juger le style des seigneurs de l'époque.

« Tres chers et feaulx soujets. Le contentement que jay reçu du bon rapport que ma faict claudon Bugnot de vostre bon portement et bonne volonte qu'avez toujours en mon endroict est tel que chouse ne me pouroit estre appourtee plus agreable sachant laffection que me pourtez de laquelle je nay jamais double laiant cognue aux effaict de tout loyale et sincere dont vous vous pouvez assurer que jamais ne la obliray ne vous abandonnerey ce pendant que je aurey vie Et si naurey icelle mesmoyre en temps et lieu que vostre fidelite et merite requierent. Esperant de bien toust vous revoir en melleure joye et contentement que ma partie adverse ne desire et ne peult a present la chouse aller plus longuement ni ma dicte partie chercher subterfuge puy que ses enquestes sont faicles, produictes aux juges pour les ouir et publier en nostre droict jattend ceste deffinitive que ma entretenue insi jusques a present et depuys vous aurez de mes nouvelles ce pendant je vous recomande vostre honeur de ne me varier le serment pour le prester a neufchastel ne vous laisser seduyre a vostre bourgeoisie perpetuelle a berne car cela seroit vostre



grand deshonneur et ruyne et me recomandant à tous en general je prie le createur vous demeuretres chers et feaulx soujets en tres bonne sante et vie longue de Turin ce 10 aoust 1579. — Vostre bonne dame et amye  
YSABEL DE CHALLANT. <sup>1</sup>

Marie de Bourbon, qui tenait alors les rênes du gouvernement à Neuchâtel, ayant offert aux Bernois de rembourser les sommes qu'ils avaient prêtées aux seigneurs de Valangin, contre la cession de leurs droits, ceux-ci y consentirent, et dès lors ils employèrent toute leur influence à amener les habitants à prêter serment à la princesse. A réitérées fois ils s'adressèrent à leurs bourgeois de La Sagne pour les engager à le faire. Enfin, le 20 mai 1584, ils leur expédièrent une missive « pour les émouvoir et induire à une prompte soubmission au serment de fidélité à madame la duchesse de Longueville, sinon on saurait bien les y forcer. » <sup>2</sup> « Nous avons appris, disent-ils, qu'une partie d'entre vous (à notre grand regret) sont si peu à émouvoir, qu'ils ne pensent ni ne veulent donner lieu à suivre nos avis que vous avons fait proposer tant par la bouche de délégués par devers vous, que par écrits donnés à vos commis et députés; ne vous laissez pas épouvanter par les mena-

<sup>1</sup> Toutes ces pièces sont aux archives de La Sagne.

<sup>2</sup> En 1584, Petremand, fils de Guillaume Perret, est condamné à avoir la tête tranchée, pour avoir eu connaissance d'une conspiration ayant pour but de s'emparer du château de Valangin, sans l'avoir révélée, et d'avoir été en correspondance avec la comtesse d'Avy.



ces de M. le *comtin* René de Madruz, et autres. » Quant à Isabelle, Berne lui écrivait dans le même sens : « sommes résolus que les dits sujets prêtent ce serment par amitié sinon par force. »

La pauvre Isabelle se vit bien forcée d'exécuter leurs ordres : elle délia donc ses sujets de leurs serments. En prenant congé d'eux, elle se recommande à leur bon souvenir et leur dit qu'elle espère un jour redevenir leur dame, en remboursant Marie de Bourbon. Mais l'argent était rare dans cette maison, et quelques années après, elle vendit ses droits (comme le comte de Torniel) aux Montbéliard, ce qui faillit amener des démêlés. Par le paiement d'une nouvelle somme, Valangin fut enfin réuni à la directe (1592). Le souvenir d'Isabelle est resté populaire et nul doute que bien des regrets la suivirent des Montagnes, à son départ.

Ce fut en 1498, dit Boyve, que les habitants de la vallée de La Sagne, qui depuis toute ancienneté allaient au Locle y faire leurs dévotions, mirent la première main au projet d'élever une chapelle dans leur localité ; la population des Montagnes s'accroissait tellement que l'église du Locle était de beaucoup trop petite lorsque ceux de La Sagne venaient y entendre la messe. Mais Boyve est dans l'erreur, car la chapelle de La Sagne était déjà construite en 1354. Et ici, il s'agit sans aucun doute de l'église, quoique



Boyve mette son érection en 1526 ; mais à cette époque ce ne pouvait être que des réparations. En 1453, lorsque les commissaires de l'évêque de Lausanne firent la visite des églises du pays , ils arrivèrent le 31 juillet chez nous et notèrent à l'article *Sagne* : « Dédiee à Sainte-Catherine. La lampe brûlera continuellement ; on fera un viatique , un encensoir et une cuiller. Le chancel sera dallé. On fera un calendrier qui sera joint au missel. On réparera le nef et l'on fera un nouveau tableau du Père. Le clocher sera couvert partout où il ne l'est pas. On referra le toit du porche de la chapelle ; la fenêtre du chancel sera élargie et élevée d'un bon pied , afin que l'autel soit bien éclairé. Les limites du cimetière seront reculées. On ajoutera quatre bornes à celles qui le démarquent maintenant. Des croix de pierre de 9 pieds de hauteur seront placées aux angles du cimetière. »

Toutes ces réparations engagèrent sans doute les paroissiens à construire un nouveau temple. Au bout de onze ans il fut achevé ; on avait fait face aux débours au moyen de collectes successives ; tout n'était cependant pas terminé , les grandes réparations exécutées trente ans plus tard en font foi ; mais l'argent manquait , et on voulait attendre un moment plus propice. Les cloches ne furent pas achetées ensemble non plus ; la petite n'arriva qu'en 1655.<sup>1</sup> L'emplace-

<sup>1</sup> Elle coûtait 1624 livres de 4 batz ; son poids est de 1179 livres.



ment avait d'abord été choisi sur les *Chéseaux* où se trouvait l'ancienne chapelle, mais le propriétaire des terrains ayant refusé de les céder quoiqu'on lui en eût offert un prix très-élevé, ( on lui aurait couvert son pré de batz, disent les traditions ) on fut obligé d'élever la nouvelle église à vingt-cinq minutes du Crêt, sur une pièce de terre donnée par le propriétaire. La pierre qui servit à la construire fut du tuf, extrait d'une carrière dans la colline qui domine le temple.<sup>1</sup> Les voûtes du chœur portent l'écu de Philippe de Hochberg et celui de Claude d'Arberg, seigneur de Valangin, dont les armes sont écartelées de Neuchâtel avec Boffremont et Vergy; les autres en ont de plus petits où figurent des chevrons, des lions, des étoiles, etc. Avant que l'église eût été restaurée, les fenêtres étaient ornées de magnifiques vitraux, portant des inscriptions. A la voûte du transept méridional est gravée celle-ci : *Christi sancta mater miserere*. On lit également au point de jonction de la nef avec la croisée, le nom de *Chopard Redard*, qui probablement fut l'architecte, ou comme on disait alors le *maçon* de l'église. Quoiqu'il en soit, ce n'était point un ignorant; un simple coup d'œil suffit pour le croire. Le regard qui, en examinant la toiture et l'extérieur, avait pensé rencontrer quelque chose de rustique, est charmé en suivant les courbes

<sup>1</sup> Les creux encore appelés Creux du temple.



gracieuses des voûtes. Cette architecture rappelle celle de la Collégiale, et quoique ce soit dans des proportions bien inférieures, la réminiscence n'en existe pas moins. Un orgue excellent, dû à la générosité du *Fonds des Vuille*, ajoute encore à l'impression que l'on a éprouvée en entrant dans cette enceinte après avoir foulé le sol du cimetière où dorment nos ancêtres.<sup>1</sup>

Par un acte du 18 novembre 1499, Claude d'Arberg permit au curé de La Sagne, « vénérable et discrète personne, messire Emer du Crest » de faire un accord pour sa pension avec Jean Othenin, maire de La Sagne. Cet acte disait : « Claude d'Arberg ordonne que dorénavant l'église de La Sagne soit démembrée de celle du Locle, mais qu'elle demeure aux bons us et coutumes des paroissiens du Locle, écrits comme non écrits. Le curé de La Sagne fera les mêmes fonctions dans sa nouvelle église que celui du Locle dans la sienne. Les paroissiens de La Sagne pourront se marier au Locle, en ayant soin de demander à leur curé une lettre pour celui du Locle, sans qu'on puisse exiger de paiements d'eux, attendu qu'on ne leur demandait rien auparavant. Les habitants du Locle pourront aussi venir se marier à La Sagne, et ils demeureront francs et quittes de frais. »

<sup>1</sup> Ce cimetière a été agrandi de diverses parcelles ; en 1614 et 1624, Antoine Vuille en céda deux, et à plusieurs reprises on a été obligé d'y ajouter encore. — Une partie, qu'une peste a remplie en fort peu de temps, n'a jamais été rouverte.



Il paraîtrait donc qu'avant cela le curé de La Sagne dépendait de celui du Locle, ou même qu'il était nommé par lui, n'étant que son vicaire: « Or est que par cydevant le benefice du Locle et La Sagnie, n'es-loyent que ung benefice, et le dict de La Sagnie estoit filliole et membre du Locle; depuis peu de temps a esté separé le dict membre de La Sagnie de la cure du Locle, coment chescung scet.<sup>1</sup> » Ce dont on peut être assuré, c'est qu'Emer du Crest n'était pas le premier curé de La Sagne, car dans un acte il parle « tant en son nom qu'en celui de ses *prédécesseurs*. »

Les règles *écrites* auxquelles les habitants de La Sagne devaient s'astreindre comme ceux du Locle,<sup>2</sup> envers leur curé, étaient:

1<sup>o</sup> Chaque année ils devaient lui donner une émine du meilleur blé qui croissait dans leurs champs.

2<sup>o</sup> Chaque paroissien possédant une charrue, devait lui *arrer* une pose de champ; et si le curé n'en avait pas, chacun lui donnerait annuellement deux sols et demi bons lausannois.

3<sup>o</sup> Lorsqu'un paroissien mourait, le curé devait l'enterrer, sans appeler personne pour l'aider, sinon son clerc, et pour cela il recevait trois préverels.<sup>3</sup>

1 Requête d'Etienne Besancenet « le pource vieulx curé du Locle » après la Réforme.

2 Les Loclars, dit un acte.

3 C'était une somme variant suivant les lieux et à laquelle avait droit le prêtre ou *prévoire*. De là aussi *préverées*.



4° Les héritiers devront encore pour l'aumône, cinq sols bâlois; pour la messe, quinze deniers bons lausannois; pour les *préverées* quand il part de table et pour les ressats, douze sols bâlois.

5° Le curé ne pouvait rien exiger pour la confession; ils donnaient à volonté.

6° Chaque époux sortant de la paroisse devait livrer douze sols petite monnaie.

Quelques-uns de ces articles furent révisés ou par la Réforme ou par les seigneurs de Valangin. En 1568, les habitants s'adressèrent à Isabelle de Challant et à son mari, pour les prier de les décharger des astrictions du N° 2: « quatre sols pour charrue entière et deux sols pour demi charrue,<sup>1</sup> » disant que le ministre n'en avait aucun document, ni titre quelconque, et que c'était une *accoutumance* à eux imposée par les prédécesseurs, ne sachant la raison, ni pourquoi, ni comment; ceux du Locle qui sont leurs voisins n'en payent point, quoique étant de même condition et franchise. Aussi avaient-ils, plus d'une fois, refusé de payer. Le seigneur de Valangin accorda leur demande, moyennant la somme de *huit vingts* livres, dont le revenu serait employé à payer leur ministre, « ayant toujours eu d'ailleurs bons rapports de la dite Saigne. » Une autre de leurs *accou-*

<sup>1</sup> C'est-à-dire 4 sols pour ceux ayant l'attelage et 2 sols pour ceux qui n'avaient qu'une pièce de bétail.



*tumances* était l'obligation de maintenir à leurs frais la maison de cure. Mais encore ici ils s'acquittaient fort mal de ce devoir. En 1552, François de Martines, maître d'hôtel de René de Challant, fut obligé « de les solliciter et admonester de refaire et réédifier » la maison de cure, laquelle allait tomber en ruines. Etant venu voir comment ils avaient obéi à ses ordres, il fut content, l'ayant trouvée « bien réparée et refaite. » Et le même jour, il leur accorda de n'avoir plus à s'occuper des avaries qui pourraient y survenir, et il en chargea « honorable, docte et savant ministre Guillaume Philippin, afin que les dits preud'hommes et paroissiens ne fussent chargés outre raison. » Mais cet arrêt ne paraît pas avoir été plus suivi par le pasteur que précédemment par ses ouailles ; car en 1599 elle tombait de vétusté (elle était située sur les *chéseaux*). Le maire, au nom de la seigneurie, acheta de Guillaume Vuilleumier, pour 2000 livres, celle où le pasteur réside de nos jours. Toute contestation n'était pas terminée. — En 1727, La Sagne réclamait contre la non-observation des règlements par le ministre, concernant les réparations de la maison de cure.

Le comte Jean d'Arberg avait affecté à l'entretien de l'église le tiers du produit de la dîme, fixée à raison d'un andain de foin et d'une gerbe d'avoine ou d'orge sur onze. Jean III, en affranchissant du fournage, indique comme devant être payé à l'église, un



trentenier. En 1517, Claude légua quinze gros de rente annuelle à l'église de La Sagne (comme à toutes celles de la seigneurie). Après avoir établi le chapitre des chanoines de Valangin, Claude, en 1500, leur donna la collature de l'église de La Sagne. L'un des articles des statuts qui devaient régir l'église collégiale de Valangin, porte que : lorsque les curés du Locle et de La Sagne viendront à manquer, on donnera ces offices aux chanoines de Valangin, en commençant par les plus âgés, si du reste ils sont idoines; ils payeront au chapitre les pensions convenues et ne pourront résigner en faveur d'un tiers qu'avec l'assentiment du chapitre. C'est en vertu de ces dispositions que nous trouvons « vénérable et discrète personne Claude Carrel, curé de La Sagne en 1508, » car il était chanoine de la collégiale de St-Pierre à Valangin. Antoine Carrel, membre du chapitre, pourrait fort bien avoir été son frère ou son parent. Originellement les curés étaient assimilés aux mainmortables et le seigneur héritait de leurs biens; cette mesure avait été établie pour empêcher les abus, en fait de donations au lit de mort, des prêtres avides n'ayant pas craint d'user de leur caractère sacré pour influencer les moribonds en leur faveur.

La réforme arriva. Boyve dit qu'en 1532 presque tous les habitants des Montagnes quittèrent la religion romaine. Le premier pasteur établi à La Sagne fut maître Simon. Plusieurs dans notre vallée furent



longtemps sans doute avant d'avoir complètement oublié les traditions de leurs pères, et déjà alors montrèrent ce caractère ennemi des innovations qu'on leur connaît. Au moins, en 1538, était-on obligé d'établir la Chambre consistoriale de Valangin « à cause du grand nombre de rebelles et de contredisants, » à laquelle les pasteurs renvoyaient ceux qu'ils ne pouvaient pas ranger à leur devoir « par leurs exhortations, menaces, censures et interdictions de la sainte Cène. »

Il m'a paru curieux de faire figurer ici les noms des pasteurs de La Sagne. Le premier établi fut *Maître Simon*. — 2<sup>o</sup> *Pierre Besson* fut établi en 1550; (le 20 juin même année, il était nommé au Locle.) — 3<sup>o</sup> *Guillaume Philippin* arriva en 1550. — Quatre ans après il alla à St-Blaise; depuis il fut à plusieurs cures jusqu'en 1592, époque où il fut de nouveau nommé à La Sagne. N'y ayant pas voulu revenir, pour cette cause, il fut sans église. — 4<sup>o</sup> *Claude Berthoud*, établi en 1554, le 10 juin. — 5<sup>o</sup> *Nicolas Beauvais*, appelé à Vienne en Dauphiné.<sup>1</sup> — 6<sup>o</sup> *Simon*

1 Les Dragonnades chassèrent des proscrits français jusque dans notre vallée reculée. Le père de Théodore Vuille et son grand-père, dans le journal où ils notaient leurs aumônes, en nomment plusieurs: Jean Ponce, Pierre et Jean Rigaud, Jacob Anosta, Marie Barret, du *doffinet*, Pierre Blanc, Isabeau Pinsard, Marguerite Boisset, Jaqueline Remont, du Languedoc, et quantité d'autres. Mais ils ne firent que passer, car on ne retrouve pas leurs descendants aujourd'hui à La Sagne. En 1699, le lieutenant Perret portait à Neuchâtel 200 livres, produit d'u



*Clerc*, le 18 juillet 1562. — 7° *François Charpont*, 5 juillet 1579. — 8° *Abram Philippin*, 1583. — 9° *Daniel Berthoud*, 17 avril 1589. — 10° *Jacques De-Bély*, 1592. — 11° *Jacques Sandoz*\*, 7 mars 1611. — 12° *Isaac Boyve*, juillet 1625. — 13° *Isaac Girard*, 27 juin 1632. — 14° *Isaac Sandoz*\*, novembre 1634. — 15° *Jacob Petitpierre*, 18 juin 1668. — 16° *Daniel Perrot*\*, octobre 1674. — 17° *Jean-Jacques Chaillet*\*, 9 juin 1682. — 18° *Samuel LeGoux*\*, mars 1708. — 19° *Pierre Huguenaux*, mars 1709. — 20° *Jean-Frédéric Perrot*\*, septembre 1711. — 21° *Jean-Pierre Cartier*, septembre 1727. — 22° *Charles-Daniel Prince*\*, février 1739. — 23° *Jean-Rodolf Petitpierre*\*, 13 juin 1762. — 24° *Henri-Louis Sandoz*\*, 9 novembre 1783. — 25° *Charles-Henri Favre*, 12 novembre 1793. — 26° *Théophile Gibolet*, 1 janvier 1799. — 27° *Jean Maron*, 13 janvier 1811. — 28° *Henri Fabry*\*,<sup>1</sup> 5 mai 1816. — 29° *François-Maximilien Redard*, 7 janvier 1844.

ne collecte en faveur des réfugiés des vallées vaudoises du Piémont.

\* Mort à la Sagne.

1 Un article de nécrologie de 1845 témoigne des regrets laissés à La Sagne par M. Fabry et de ses rares qualités. « Il avait un esprit d'une finesse, d'une vivacité et d'une portée peu communes, et aussi d'une grande originalité. Sans le secours d'aucune leçon et par lui-même, il avait poussé très-loin l'étude des mathématiques, et découvert des méthodes de calcul qui le conduisaient au résultat par des chemins très-abrégés. Par lui-même encore, il était parvenu à une connaissance assez approfondie de la musique qui, avec la belle et haute littérature, faisait ses plus chers délassements. »



— 30° Aug.-Jacq.-Alexis Bonhôte, 1849. — 31° Chs-Eug.-Aug. Humbert-Prince, 1855. — 32° Paul-François Matthieu, 20 octobre 1861.

Les habitants des Ponts-de-Martel venaient faire leurs dévotions à l'église de La Sagne. En 1614, la régente-tutrice de Henri II de Longueville leur permit de construire une chapelle : jusqu'en 1653, le pasteur de La Sagne dut y aller faire le service. Ce petit temple fut bâti sur un terrain donné par Benoît Chambrier, receveur de Valangin, qui y possédait des terres ; mais il fut si mal situé que peu de personnes allaient au prêche. N'étant pas assez nombreux pour faire un salaire suffisant au pasteur, ils s'adressèrent au prince qui leur accorda 3 muids d'avoine de rente (1652). La Classe leur envoya pour premier pasteur Isaac Hory. Ce fut en 1685, qu'eut lieu le compromis fixant les charges des habitants de Brot-Dessus, incorporés à la paroisse des Ponts, mais qui primitivement dépendaient du ministre de Bôle, auquel ils payaient 4  $\frac{1}{2}$  émine de moisson. Elle passa au pasteur des Ponts qui, pour dédommager celui de Bôle, devait lui livrer annuellement un muid d'orge.

Il existe un acte de 1705 (21 juin) qui parle de l'école. « Les chefs de famille s'étant assemblés, il a été arrêté par un *plus*, fait dans les formes, en demandant les suffrages sur les portes du temple, qu'on augmentait dès aujourd'hui le gage de maître Jacques



Sagne, régent d'eschole, de soixante livres par an, en considération de ce qu'il chante aux prières qui se font les veilles de dimanche de Ste-Cène, de ce qu'il lit en chaire en temps d'hiver, et enfin pour le batz que chaque enfant qui va à l'école était obligé de lui donner par mois; les enfants des communiers de La Sagne qui iront à l'eschole en sont déchargés. Son gage consiste en *tout* aujourd'hui, à 337 livres 6 gros, monnaie de ce pays, que les gouverneurs lui payeront annuellement, en conformité de la convention faite avec lui.» Il était soumis à une renomination tous les trois ans. — (L'année suivante, Messieurs de la Chaux-de-fonds demandaient un subside pour l'entretien de leur régent. Après avoir délibéré, on leur accorda vingt écus blancs qu'on leur paya comptant.)

Jusqu'en 1828, La Sagne avait cheminé avec une seule classe, logée on ne peut plus mal à la Maison de ville; le besoin d'un nouveau bâtiment se faisait vivement sentir: plus d'un père en passant devant cette habitation insalubre, avait soupiré après un local plus convenable, mais cela coûterait si cher! on ne pouvait y penser. Quatorze ans auparavant, l'un des communiers, David Perret, membre du Grand-Conseil de la ville de Neuchâtel, avait fait un don de 300 louis, devant servir à l'érection d'un collège; un peu plus tard, deux autres de ses ressortissants, D.-P. Bourquin de la Chaux-de-fonds, et M. Nicolet pasteur à Fontaines, imitant cet exemple généreux, donnaient,



l'un 150 louis et l'autre 100. Quantité de personnes voulurent participer à une œuvre de si grande utilité publique, et en 1828, les dons et leurs intérêts formaient le beau chiffre de 1100 louis. Mais la somme se trouvait encore trop faible. Une commission nommée pour arriver à une solution, proposa une souscription de quatre ans, payable par quart chaque année. Il y eut vraiment un beau mouvement dans la localité : à La Sagne elle produisit sur-le-champ 160 louis ; les comuniers domiciliés ailleurs dans le canton, souscrivirent pour 270 ; la commune pour 100, sans compter le bois, la chaux, la pierre, etc. Puis les divers *fonds* de la localité voulurent également donner un coup d'épaule, comme ils disaient ; leurs membres retiraient tous les ans un certain revenu ; ils furent unanimes pour le céder durant cinq ans à l'établissement : joli cadeau qu'une somme de 410 louis ! Et de plus, le *fonds des Vuille* accordait 100 louis et faisait fondre à ses frais, à Morteau, la cloche qui devait avertir de l'entrée des classes.<sup>1</sup> — « Difficilement trouverait-on ailleurs, disait le *Messager boiteux* à sa tournée dans les campagnes, un si noble concours de volontés et d'offres pour amener à bien un projet utile. Les bons esprits que La Sagne compte parmi ses comuniers, désiraient vivement

<sup>1</sup> Elle porte cette inscription : « Jeunesse que ma voix appelle en ce lieu, viens avec docilité apprendre à craindre Dieu. »



cette création, tout comme aussi la majorité de la commune, pénétrée de cette vérité, que d'une meilleure éducation naîtraient de grands avantages pour les mœurs, pour l'industrie, pour la diminution du nombre des pauvres. Ce n'a pas été sans rencontrer quelque opposition, on le comprend, qu'on est parvenu au but, mais l'opposition a été si faible, qu'elle n'a servi qu'à faire d'autant mieux ressortir la véritable opinion et le vœu général.» — Ce bâtiment renferme maintenant cinq classes peuplées de cette jeunesse vigoureuse et intelligente qu'on aime à retrouver dans nos Montagnes; de plus des écoles de quartiers ont été créées à la Corbatière, aux Roulets, aux Trembles et Entre-deux-monts, et peut-être que bientôt l'on sera dans l'obligation de former une nouvelle classe, la jeune population s'accroissant de plus en plus.<sup>4</sup>

<sup>4</sup> Après les noms de ces généreux donateurs, celui de Henri-François Perrenoud arrive naturellement à la pensée. Cet octogénaire (mort à 82 ans) n'a cessé de faire du bien à sa commune originaire, et son nom est prononcé à la Sagne comme le sont à Neuchâtel ceux des Pury et des Pourtalès. Membre du Corps législatif, de la cour de justice de La Sagne, du Tribunal souverain de Valangin, il avait souvent songé à alléger le fardeau de la commune au sujet des pauvres; mais il s'était à réitérées fois montré adversaire du projet d'un hospice devant recevoir les vieillards et les pauvres malades. Aussi quel ne fut pas l'étonnement général, lorsqu'en ouvrant son testament, on y vit un legs de cent mille francs pour la fondation d'un établissement de ce genre. Il donnait huit ans pour que tout fût prêt. Le concours des habitants fut acquis aussitôt à ce projet, et une fois de plus on put remarquer un bel élan dans la population. Mais M. Perrenoud n'avait pas borné là sa générosité, 44,500 fr.



La justice se rendait à La Sagne avec appel à Valangin, et de cette justice aux Audiences. C'était l'habitude qu'elle s'administrait le dimanche, après le service du matin, «à la sortie du prêche,» disent les actes. Ce fut en 1378, qu'un maire fut installé à La Sagne. Déjà en 1372, nous avons vu Jean d'Arberg déclarer à ses francs-habergeants des Montagnes qu'il devait leur maintenir bonne justice, en se réservant les amendes. Il prévoit même le cas où il pourrait avoir des débats avec eux ; il devra ne les appeler que par droit et justice et ne point mettre la main sur leurs corps que lorsque le droit les lui aura livrés ou qu'il les trouvera sur cas de crime. Le comte de Neuchâtel est même nommé comme une espèce d'appel des sentences du seigneur de Valangin, qu'ils croiraient contraires à leurs franchises. Il est vrai qu'aucun cas où l'on ait fait usage de cette clause ne nous est parvenu, et sans doute les Audiences le remplacèrent. Il est même fort étonnant que les seigneurs de Valangin introduisent ainsi un Neuchâtel

ont été légués à d'autres administrations de La Sagne. Et qui nous redira tous les bienfaits de sa longue carrière ? L'hospice s'élève maintenant à l'extrémité du Crêt ; c'est le plus beau bâtiment de la localité : une élégance sobre a présidé à la construction de cet édifice, et nos petits-neveux, en s'arrêtant pour examiner les trois sapins sculptés sur la porte (Armoiries de La Sagne) pourront répéter avec respect et reconnaissance le nom de Henri-François Perrenoud. — M. Théodore Perrenoud a fait aussi des donations importantes à la Chambre de charité, en biens-fonds situés dans le ressort du Locle.



comme rouage judiciaire aux Montagnes, eux qui n'avaient que cette idée fixe en tête : sortir de la vassalité des comtes de Neuchâtel. Je me suis expliqué cette disposition par le grand désir qu'avait Jean II de voir peupler rapidement les Montagnes et de rassurer complètement les habergeants. Dans les reconfirmations qui suivirent, le comte eut soin d'éliminer cette disposition ; les sujets n'ayant pas réclamé, on peut en conclure que ce droit n'était pas regardé comme quelque chose de très-important. <sup>1</sup> Un autre droit, mais qui était assez prisé, était celui que Jean II précisait en 1352, en disant que lorsque la justice de Valangin serait embarrassée, on pourrait s'adresser à Neuchâtel pour avoir des éclaircissements : aller *entreveler* à la justice de Neuchâtel, dit-il ; ou *aller chercher les entraives*, comme on s'exprimait en d'autres parties du pays.

La justice était rendue par le maire, qui avait audessous de lui un Lieutenant choisi parmi les jurés. Ces jurés, au nombre de douze jusqu'en 1709 où des juges en renfort furent accordés à La Sagne par le Conseil d'Etat, <sup>2</sup> étaient désignés par le comte et la cour de justice. <sup>3</sup> Ce ne fut que plus tard que le maire fit

<sup>1</sup> Matile dit que les bourgeois attachaient un grand prix à ce droit, à cause de leurs fréquents démêlés avec le seigneur de Valangin.

<sup>2</sup> Douze juges suppléants, ce qui élevait le nombre des justiciers à 24.

<sup>3</sup> Il paraît que nos justiciers sagnards au 17<sup>e</sup> siècle, sié-



partie des Audiences. En 1544, on y trouvait un bourgeois de La Sagne. Jehan Convers, maire de La Sagne, faisait partie, en 1574, de celles convoquées par le comte d'Avy. A diverses dates, le nom du maire de La Sagne est donné : ainsi, Anthoine Matthey en 1520, Othenin Tissot en 1550, Jehan Convers en 1570 (qui plus tard est affranchi de la dîme de toutes les terres qu'il possédait dans la vallée, excepté celle prélevée par le ministre), Hugues Convers en 1599, Frédéric-Abram Convers<sup>1</sup> en 1645, Sigismond Tribolet<sup>2</sup> en 1662, Pierre Brandt en 1757, etc.

Le seigneur affermaient au plus offrant et pour un certain temps, le produit des amendes. Au xv<sup>e</sup> siècle, un Jean de Beaussault-dit-Dumont tenait à ferme la mairie de La Sagne : les bans de neuf et de quatre sols étaient à lui en toute propriété ; sur celui de

geaient avec tout l'apparat des grands corps de justice. Au moins le justicier Abraham Vuille notait en son journal, en 1697, que Jacq. Huguenin lui avait *accommodé* sa *perruque* pour 45 batz ; plus tard il en achète une neuve pour 5 livres.

1 Cette famille des Convers semble avoir continué à fournir les *gros bonnets* de la localité ; ainsi en 1662, nous trouvons désigné dans un acte : honorable et discret Frédéric Convers, greffier ; honorable et prudent Louis Convers, justicier ; plus tard J-J. Convers, notaire et greffier, etc.

2 En 1722, dans les griefs des bourgeois de Valangin, ils se plaignent au prince que le Conseil d'Etat ne nommait plus aux places vacantes que des gens de la ville, des parents des conseillers, qui ne marchaient pas toujours des plus amicalement avec leurs subordonnés. Le maire Tribolet était dans ce cas, comme de Sandoz plus tard. Il paraît que l'on écouta leurs doléances, car Pierre Brandt succède à Sandoz.



soixante, il en livrait cinquante au seigneur et quatre-vingts sur celui de cent. Après lui, un Nicolet Junod, de Boudevillers, les eut pendant un certain temps. Les bans de la mairie échurent aussi à un communier, un Petitjean qui payait de ferme deux florins d'or. Cent ans plus tard, ils étaient amodiés pour six livres treize sols, plus les épingles de la dame de Valangin.

En 1618, les habitants de la Chaux-de-fonds, qui étaient obligés d'aller plaider à Valangin, obtinrent la permission de faire juger leurs causes au Locle ou à La Sagne, d'après une délimitation faite l'année suivante et par laquelle on joignait à La Sagne, Fontaine-Jaillet et les Crosettes, 110 feux et 120 hommes portant les armes. Des justiciers du Locle et de La Sagne seraient pris à la Chaux-de-fonds en proportion de la population.<sup>1</sup> Mais cet état de chose ne dura que 50 ans, car en 1656, la Chaux-de-fonds devint une mairie.

Cette époque voit réapparaître la secte des sorciers, qui depuis le xv<sup>e</sup> siècle semblait avoir disparu de la scène du monde. Jamais pareille hideur n'avait occupé les tribunaux neuchâtelois : meurtres sur des enfants dont on mangeait la chair, après des danses

<sup>1</sup> Il paraît que c'était l'usage dans une nouvelle nomination de justiciers, de faire des réjouissances à ses frais. Abraham Vuille inscrit dans sa chronique : « J'ai payé aujourd'hui 6 mai 1680, 125 livres pour le jour que j'ai fêté mon banquet pour mon établissement de justicier de La Sagne. »



obscènes dans des lieux reculés et sauvages (comme la combe des Kignets); empoisonnements au moyen de plantes vénéneuses, de poudres végétales qui faisaient mourir de langueur; impudicité révoltante au sabbat (à la *sétta*, à la *youke*); pactes avec le diable: tels étaient les actes effroyables d'une quantité de personnes, actes qui, comme un souffle de mort, épouvantaient les populations et les juges.

En 1754, il s'éleva un débat entre le maire et ses justiciers, assez curieux pour que j'en dise un mot. Une sentence absolvant le secrétaire Perrenoud de la Chaux-du-Milieu, ayant été rendue contre les idées du maire de Sandoz, celui-ci fit appel et inséra dans cette pièce des termes les plus blessants, appelant leurs motifs extravagants et insidieux. Les justiciers, après s'être assemblés pour lui faire les remontrances les plus soumises, humbles et respectueuses qu'il leur fut possible, et avoir été renvoyés avec mépris sans qu'on eût voulu retrancher ces qualifications amères, <sup>1</sup> en informèrent la bourgeoisie de Valangin; mais cette démarche ayant déplu au Conseil d'Etat, ils adressèrent à ce corps leur requête; c'est un langage si digne que je me plais à en citer quelques fragments: « Nous, les justiciers de La Sagne, ne sa-

<sup>1</sup> A la demande de la procédure pour l'envoyer au Conseil, le maire leur avait répondu, en la leur laissant seulement du mercredi au samedi, leur disant qu'il ne serait point leur dupe et qu'il ne souffrirait pas qu'ils parussent en conseil avant lui.



vons de quelle manière nous exprimer pour ne pas faire de plaintes contre M. notre officier, pour conserver les égards qui lui sont dus et pour dépeindre au vif ce qui nous fait peine .. Nous ne saurions penser sans gémir aux termes dont il s'est servi pour caractériser publiquement par son appel, notre sentence, surtout quand nous pensons aux conséquences dangereuses et insinuations odieuses qui en peuvent résulter, comme si au lieu de faire la fonction de juges assermentés, nous avions cherché à tendre des pièges pour surprendre... Quel appareil pour gens qui ont toujours tâché de bien faire leur devoir, qui aiment et s'étudient à la droiture et à une intégrité entière... S'il ne s'agissait que de quelque affaire d'intérêt, nous passerions cela sous silence; mais quand nous avons vu notre honneur et notre réputation déchirés en présence de tout un public, être exposés au mépris et à la raillerie, et par une des circonstances les plus mortifiantes, qu'une telle tache pouvait par le manuel et le registre, passer jusqu'à la postérité la plus reculée. Les expressions nous manquent pour exprimer la douleur dont nous sommes navrés... »

Il fut fait droit à cette supplique. Mais le maire de Sandoz, auquel avaient été adressées les remontrances nécessaires, se refusa de rayer sur le manuel les termes qui les avaient mis hors des gonds, les biffant seulement sur l'expédition de la procédure. Il fallut qu'une nouvelle missive, envoyée à Neuchâtel par nos



dignes justiciers, lui amenât une seconde note du Conseil d'Etat. Cette fois-ci encore, de Sandoz voulut tergiverser; il leur dit qu'il n'avait point reçu d'ordre, que cette affaire avait été remise à sa prudence et qu'à la première assemblée il était prêt par amitié, à faire les corrections nécessaires. Les justiciers écrivirent de nouveau; le Conseil d'Etat répondit sur-le-champ, témoignant sa surprise de ce que cette affaire n'était pas encore réglée, et ordonnant « au sieur Vuille, lieutenant en la justice de La Sagne, de faire incessamment rayer et biffer les susdits termes. » Le maire en fut pour une colère rentrée; mais il est facile de comprendre qu'après de pareils démêlés les relations ne furent pas des meilleures.

L'administration communale était confiée à la justice, à un conseil de vingt hommes, à deux gouverneurs et à cinq délégués nommés par les comuniers; plus tard, les Vingt et les Cinq furent remplacés par un conseil composé de 40 membres, qu'on appelait les Quarantains.

A la date de 1615, nous trouvons le résultat d'une délibération sur de nouveaux arrangements pour arriver à faire disparaître « les grands désordres qui par cy-devant se faisoient, tant pour le général et particulier que pauvres femmes et enfants orphelins, » lequel *esdit* fut fait par « Frédéric-Abram Convers, moderne maire de la justice de La Sagne, Huguenin



Maire, lieutenant, Guillaume Sagne, Pierre Comtesse, Jacques Cosandier, étant justiciers, Jacques Mathile, Jean Vuille-le-Vieux, Jean-Jacques Convers et Abram Nicolet, jurés en la dite justice, Zacharie Mathile, greffier en icelle, et Herman Mathile, sautier; les gouverneurs David ffeu Jean Vuille-dit-Bille et Abram ffeu André Comtesse; et pour les Cinq après eux ordonnés par la communauté, Jacques Cosandier, Pierre-Jean PetitMathile, Abram JeanRichard-dit-Bressel-le-Jeune et Jacques Descœudres, admis par les maîtres de maisons assemblés en l'église, suivant coutume.<sup>1</sup> D'ores en avant, messieurs de la justice, les Vingt, les Cinq et les Gouverneurs esliront les gouverneurs, par ung chacun an, sans missions; et pour le temps advenir il ne se pratiquera plus comme d'ancienneté, où ung chacun puisse condamner les dits gouverneurs, quoy qu'avec raison ou non. Les dits gouverneurs seront tenus de venir pour faire les affaires de la dite communauté rièr le lieu, pour chacun *trente livres foibles par an*; et quant il leur fauldra aller oultre la montagne, on leur payera leurs missions justes et raisonnables. Et rendront toujours leurs comptes comme du passé du dernier de may, lesquels comptes seront examinés par deux hommes de justice, en oultre l'officier et le secrétaire de communauté, deux du conseil et deux du *commun* peuple.

<sup>1</sup> Ils confirment d'abord les anciens édits qu'on a trouvés bons, sans les nommer.



D'ailleurs les Vingt esliront toujours par la Justice et les Cinq, les gouverneurs, et seront tenus de rester 3 ans. De même, ils esliront les mareillers d'an en an avec les dits gouverneurs, et seront tenus de fournir à leurs missions, s'ils ne vont hors du lieu pour affaires nécessaires au regard de la paroisse. Mesme les dits gouverneurs et mareillers ne pourront faire, ni passer marchés pour la communauté, sans le consentement du *plus d'icelle; lequel plus se fera par les deux portes de l'église, ou ainsi comme on viendra d'accord, si difficulté y avait. Et ne doivent venir au dit plus, les enfants, mais seulement les maîtres de maisons, si tant n'était qu'iceux n'eussent excuses raisonnables, comme de maladie et autres; et n'y aura davantage que de chaque maison et feu, ung homme.* Et sous le regard des gardes de foire, MM. de la justice, les Vingt, les Cinq et les Gouverneurs les esliront par cy-après sans missions; et ne seront tenus, les dits gardes, que d'aller le matin de chaque foire faire leurs devoirs jusqu'aux vespres; et d'autant que les foires sont franchises, ne demanderont aux marchands que ce bon il leur semblera donner. Et leur sera alloué d'onze à vingt gros, et aux fifres et tambours trois livres chacung : et ne voulant pour le prix, l'on en ira quérir ailleurs. »

Quant à la nomination du Conseil, voici ce que disait un arrêt de 1664 : « Les 40 hommes ayant charge de bailler leurs voix aux affaires de commune, seront



maintenus en ce nombre ; ils recevront le serment du sieur officier du lieu , duquel ils devront s'acquitter en rondeur de conscience , et pourront donner leur sentiment sur ce qu'il s'agira. Bien entendu que pour ce, leurs sièges et bancs tout proches de ceux de la Justice à l'église, leur seront maintenus comme cy-devant ; personne ne devra occuper ces sièges. Le remplacement des décédés aura lieu par le choix de la Justice et des Quarantains en vie, lesquels Quarantains seront choisis *à l'avenir* de toutes les familles du lieu, où l'on en reconnaîtra des capables. La Justice et les Quarantains pourront, à la représentation des gouverneurs, juger de toutes les affaires de commune en toutes choses, excepté de faire présent à qui que ce soit, du bois du Commun,<sup>1</sup> giettes sur les particuliers ou sur le bien commun , en quoi sera donné aveu par la pluralité des voix des comuniers. »

Durant le xvi<sup>e</sup> siècle , la population est devenue toujours plus nombreuse ; désormais, au lieu de recevoir de nouveaux habitants, la vallée déversera par

<sup>1</sup> En 1657, on dut payer l'aide au sujet du mariage de la princesse Marie avec le duc de Nemours. La Sagne y participa pour 2800 livres faibles, au nom de tous les comuniers habitant le pays. C'est au moyen de coupes faites au Commun et d'une finance réclamée de ceux qui y mettaient du bétail, qu'on parvint à réunir cette somme. Il avait été question « de faire des giettes sur les étrangers habitant La Sagne, vu qu'ils jouissent des fontaines, vont au temple, font baptiser leurs enfants et participent au saint sacrement de la Cène. » Mais cet article fut annulé par un arrêt du Gouverneur du comté.



des émigrations continuelles, son trop-plein sur le reste du pays. Les uns, sans s'écarter beaucoup, s'établissent sur les terres du seigneur de Gorgier, Lancelot de Neuchâtel, à l'extrémité sud du vallon, et ont même d'assez graves différends avec lui au sujet de leur condition; <sup>1</sup> les autres sont allés à la Brévine, et le prince Henri II de Longueville leur accorde des franchises; il leur laisse le choix d'être communiers, ou de la Brévine ou de leur lieu d'origine. D'autres, en assez grand nombre aussi, vont se fixer à la Chaux-de-fonds; nous avons vu déjà les Brenets renvoyer les émigrants de La Sagne. Enfin quantité s'en vont isolément chercher fortune, en s'adonnant à diverses industries. En 1567, Jean Maire obtient de pouvoir construire un moulin sur le Doubs, et d'y avoir un rouage; il paraît qu'il y fit de bonnes affaires car peu après il réclame un nouveau rouage. Un Vuille va se fixer à St-Aubin comme meunier, et ses descendants fournissent à cette localité une longue suite de vendeurs de farine et de boulangers. Les Benoît préfèrent Gorgier, et les Comtesse Bevaix, où leurs enfants se font recevoir communiers tout en conservant leur ancienne nationalité. A répétées fois, des escouades nombreuses et ardentes coururent sous les drapeaux des princes étrangers, surtout sous ceux des chefs huguenots; René de Challant se vit obligé

<sup>1</sup> Il voulait les mettre au rang de ses sujets du Vauxtravers, qui n'étaient point affranchis de la main-morte, ni du rude-bâton.



de modérer cette bouillante ardeur par des ordonnances, où il les menaçait « de mal-grâce et grosses amendes; » mais on s'en inquiétait assez peu. Ils marchèrent constamment avec les Bernois, sous la bannière de Valangin; plusieurs étaient à Gingins. Un moment même, on crut que ces entreprises allaient amener la ruine du pays : l'armée catholique, battue à Coutras, se rapprocha des frontières neuchâtelaises; des partis avancés commencèrent à parcourir les Montagnes, et l'avant-garde passa le Doubs. Tous les habitants s'armèrent et se préparèrent à défendre leurs foyers; un secours bernois arriva sous le commandement d'Antoine d'Erlach (décembre 1587); mais des pluies extraordinaires ayant violemment enflé le Doubs, les chefs catholiques craignirent d'être coupés et firent repasser la rivière à leurs corps avancés. Bientôt ce nuage menaçant disparut de l'horizon et se perdit du côté du nord; mais le danger n'en avait pas moins été grand, et des mesures plus sévères vinrent s'opposer à cette fureur de gloire militaire qui possédait les Neuchâtelois à cette époque.

Cette période est aussi celle où le commerce et l'industrie apparaissent à La Sagne; une seconde foire est accordée (1592). En 1599, les bourgeois de Valangin voulant à l'imitation de Neuchâtel établir un prévôt des marchands, c'est Othenin Vuille de La Sagne qui obtient cette nouvelle dignité, et dans un acte qui nous a été conservé, il « reçoit, crée et fait



marchand à la grand'verge » Daniel Duboz, du Locle, résidant à la Chaux-de-fonds, et lui permet « d'exercer, tenir et mener art de métier de marchandises. » Déjà en 1453, Antoine Matthey est prévôt ou roi des marchands de Neuchâtel.<sup>1</sup> Nous avons vu un Vuille s'établir hors de la localité comme meunier, et un Maire comme meunier et scieur. En 1519, Guillaume Vuillemin était autorisé à construire un moulin à vent, un peu au-dessus de La Sagne. Avant 1600, David Vuille en possédait un mù par l'eau des Chenaillons qui descendent des Kignets, au bas de cette combe. On y acensa une mine de fer; mais les résultats ne furent pas très-satisfaisants et cette exploitation fut vite abandonnée, quoiqu'il existe réellement du minerai de fer aux Crêtets. Peut-être fut-ce à cette époque de fièvre industrielle qu'on découvrit ce filon d'or ou d'argent problématique qui doit se trouver à la Roche-des-Cros, et dont le souvenir s'est transmis de générations en générations. Beaucoup de personnes y croient encore, et il n'y a pas plus d'une quinzaine d'années que la nuit, on y voyait le reflet des lanternes de ceux qui creusaient le rocher.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Ce Matthey fut inhumé dans l'église d'Engollon, à laquelle il avait fait de grandes donations. Il est probable que c'est son fils que nous rencontrons en 1520, maire de La Sagne, sous le nom d'Antoine Matthey, qualifié prévôt de la grand'verge, et qu'ils sont la tige des Matthey-Prévôt.

<sup>2</sup> Une grotte fort peu connue existe dans la montagne. L'entrée assez spacieuse se resserre bientôt en un couloir étroit



Mais une industrie beaucoup plus productive que les mines les plus riches, l'industrie horlogère, allait naître à La Sagne, et de là se répandre dans les Montagnes neuchâtelaises, rivaliser avec la fabrication des dentelles, puis la faire disparaître tout à fait. Jusqu'en 1679, on n'y avait pas encore vu une seule montre, lorsqu'un Péter de La Sagne, marchand de chevaux, en rapporta une au village. Cette montre, faite à Londres, s'était dérangée, Péter la confia à un jeune homme intelligent, Jean-Daniel JeanRichard, qui exerçait l'état de serrurier et qui occupait ses loisirs à mettre en état les vieilles horloges des paysans. Celui-ci, malgré les vertes réprimandes de son père (lequel lui avait déjà souvent, dans sa jeunesse, exprimé son mécontentement de le voir s'occuper à des futilités, comme il jugeait les essais de son fils) se chargea de la montre en question, l'examina dans tous ses détails, la répara, puis entreprit d'en faire une pareille. Il commença par fabriquer lui-même ses outils, et après un travail qui dura près de deux ans, il réussit à terminer une montre, dont toutes les parties sans exception étaient de sa main. Cette montre, un chef-d'œuvre pour l'époque, conquit à Jean-

et perpendiculaire qui conduit dans une série d'excavations qui se prolongent dans les entrailles de l'arête de la Roche-des-Cros, et s'étendent même jusque sous les environs du Cheval-Blanc de Boinod, dit-on. Une excursion dans ces retraits, hantés par des voleurs au siècle dernier, offrirait sans aucun doute des notes intéressantes.



Richard une véritable célébrité dans toutes les Montagnes ; on se hâta de lui en commander d'autres qu'il fit avec l'aide de ses frères. De La Sagne, il vint s'établir au Locle (vers 1700) croyant y trouver plus de chances de succès ; il y ouvrit en quelque sorte une école d'horlogerie. Quand il mourut (1746 , à l'âge de 76 ans), il avait fait des élèves dignes de lui. Ses cinq fils , dont deux étaient nés à La Sagne , et plusieurs apprentis, Favre, Prince, Jacob Brandt, Jonas Perret-chez-l'Hôte, faisaient par an environ deux cents montres simples , ayant une seule aiguille pour les heures ; chacun de ces élèves fournit son contingent d'inventions. Ils vendaient , dans les couvents d'outre-Doubs, les montres qui ne leur avaient pas été commandées d'avance.

JeanRichard mourut au Locle, et ses cendres y sont déposées.<sup>4</sup> Le départ de l'artiste pour cette localité, influa sur l'avenir de sa commune, en ce que l'horlogerie s'y implanta fort lentement. Cependant c'est de cette époque que datent plusieurs des constructions échelonnées le long du vallon. Les faiseuses de dentelles s'y trouvaient en beaucoup plus grande quantité : 45 ans après la mort de JeanRichard, il y en avait 316 , tandis qu'on n'y comptait encore que 30 horlogers. Le Locle, 20 ans auparavant, en avait 300 et la Chaux-de-fonds 400. Main-

<sup>4</sup> Les traditions désignent deux maisons comme ayant été habitées par Jean-Daniel, à La Sagne.



tanant, chacun à La Sagne est horloger, le paysan comme tout autre; l'été il travaille aux champs, mais durant l'hiver il est devant son établi, attentif à sa besogne. Cependant à La Sagne nous n'avons que des ouvriers; ce sont d'excellents horlogers et plusieurs de leurs travaux ont obtenu des mentions qui les honorent. La localité ne possède pas d'ateliers; on y travaille en famille et cela contribue beaucoup à conserver aux mœurs du peuple leur cachet de simplicité. Le souvenir du fondateur de l'horlogerie s'est conservé religieusement dans sa commune d'origine; dans plusieurs maisons son tableau est placé près de l'établi; il a remplacé celui des anciens souverains depuis ces dernières années.

Un coup d'œil sur la culture littéraire serait fort intéressant, jeté de notre époque si avancée sur cette population montagnarde du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle; malheureusement les documents manquent. Cependant les chroniques que plusieurs ont laissées, prouvent que notre vallée n'était pas tout à fait une Béotie, comme plusieurs se sont efforcés de le faire croire. Sans doute ces chroniques n'ont rien de bien attachant comme jugement porté ou narration de faits; on en pourra juger par le morceau que j'annexe à mon travail. Mais l'idée seule d'inscrire les événements du jour, est une preuve d'intérêt pour l'histoire qu'on doit noter soigneusement.



On peut se figurer sans peine que les lectures n'étaient ni bien nombreuses ni bien variées ; les ouvrages apparaissaient un à un dans la vallée et passaient dans toutes les mains ; longtemps ils servaient de thèmes aux contes de la veillée ; longtemps on se redisait les histoires qu'on y avait lues, la plupart dramatiques à un haut degré et faisant pleurer. L'almanach surtout était lu et relu ; et je ne crois pas me hasarder trop en avançant que c'était le plus souvent le seul livre où le peuple pût prendre des préceptes et des conseils. L'almanach a joué un rôle très-grand dans la vie de notre peuple suisse, un rôle dont nous ne nous rendons pas assez compte ; bien longtemps il a maintenu au sein des masses des préjugés, des erreurs, et ce n'est que ces dernières années qu'il a été compris qu'on avait là sous la main un puissant levier pour agir.

Parmi les livres le plus en usage, citons d'abord la Bible, la Bible qui renferme des morceaux pour tous les goûts, depuis les plus simples historiettes jusqu'aux morceaux de poésie les plus élevés ; des narrations guerrières, des apologues, les mystérieuses révélations des prophètes : n'était-ce pas là un champ fécond, un champ riche en moissons, une collection de récits attrayants ? — Et non-seulement on lisait la Bible, mais on la consultait dans les graves déterminations à prendre, avec une naïveté très-superstitieuse : on *piquait* le volume, et dans le chapitre



indiqué, il se trouvait toujours quelques versets applicables à la circonstance et d'après lesquels on agissait. — J'ai trouvé plusieurs mentions d'achats de livres dans les *escriptures* de Abraham Vuille, justicier, du xvii<sup>e</sup> siècle, qui avait pris pour devise: « Dieu pour guide. » Ainsi: « le 6 décembre 1679, j'ay acheté aujourd'huy de Jacob Jean-Petit-Matillhe, un *Calandrié boiteux* pour 1 batz, et un *escrétaire* pour 1<sup>1</sup>/<sub>2</sub> batz. — Le 17 mai 1680, j'ay acheté de mon cousin François Dubois, asçavoir une *Bible* de la grande impression pour 25 livres, et un *Coutumier* pour 7<sup>1</sup>/<sub>2</sub> livres. — Le 19 mai 1683, luy doit 12 livres pour un livre qu'il m'a aujourd'huy vendu. — Le 1<sup>r</sup> de juin, j'ai emprunté de M. le maire de Valangin, la somme de 25 livres pour payer les deux livres de *plutarque*, que je lui dois rendre promptement et comptant. » — Plus tard, Théodore Vuille laisse entrevoir que les nouvelles des « païs étrangers » n'étaient pas toujours données par l'infailible *Messenger boiteux*; ainsi il cite plus d'une fois la *Gazette de Berne* et le *Journal helvétique*.

## XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

Manuscrit de Théodore Vuille avec des notes en marge. — Tentatives républicaines au Locle, à la Chaux-de-fonds, et l'effet produit à La Sagne.

J'ai cru intéressant de faire figurer ici un manuscrit tout à fait inconnu, le journal de Théodore Vuille,



qui va nous dire lui-même tout naïvement les motifs qui l'ont engagé à *coucher sur le papier les nouveaux* du pays: « Il y a déjà quelque tems, que je me disposois à mettre par escrit ce qui se passe de plus considérable et qui vient à ma connaissance, mais je n'ay pas peu m'y déterminé jusques à ce tems icy que Dieu vient de fraper un coup en moy qui m'en rappelle le souvenir. Ayant permis par des raisons de sage Providance jayë eu on ponce emporté par le moyen de mon fusil qui sêt crevé en un jour d'exercice qu'on fit le 19 juin 1714. Et je remonteray on peu plus haut sêtant passez des choses remarquables que je ne dois pas oublië depuis que jay la connaissance. *Chers Lecteurs*, ce que je marque icy n'est pas tant pour divertir vôtre curiosité comme pour faire voir que de tems en tems Dieu permët qu'il arrive des événements pour nous faire rentrer en nous-même; mais nous en profitons peu: profitons-en mieux a l'avenir, pour ne pas obliger Dieu à fraper de plus rudes coups qu'il n'a fait jusques icy apres tant de menaces. » — Après onze semaines de traitement<sup>1</sup> il put reprendre son état de cordonnier et rédiger les notes qu'on va lire.

Juillet 1700. Monseigneur le gouverneur Mollondin fit le tour des Montagnes, dont il alla visiter le lieu et la place ou on prétendait de bâtir une nouvelle

<sup>1</sup> « C'est M. Perret de Renan, chirurgien à la Jaluza qui m'a traité, m'ayant coûté six écus blancs. »



Esglise aux Planchête. La communauté de La Sagne a donné par la suite cent écus petits pour sa construction.

1703. Marie d'Orléans accorda la concession de la dîme à la pose, au comté de Valangin.

1704. On racommoda la tour de l'église de La Sagne, couverte en fer blanc, pendant le mois d'octobre.

1705. Le premier dimanche du mois de mars, le feu, par un accident imprévu, consuma une maison au haut de la Corbatière, nommée Labahis. On était à l'église et il fallut sortir pour aller au secours. On ne put faire le prêche ce jour-là qu'à deux heures de l'après-midi.

Mai 1706. Le soleil éclipsa: il devint tout nuit environ une heure de tems; et on vit des étoiles.

1707. Marie d'Orléans, princesse souveraine de Neuchâtel et Valangin, mourut au mois de mai. Au bout de quelques semaines, il arriva de part et d'autre treize prétendants, tant princes que princesses<sup>1</sup> pour être invêtus des comtés. Pendant tout ce temps-là, on faisait forte garde à Neuchâtel, et on y envoyait tous les huit jours du monde de chaque communauté et compagnie d'élection.<sup>2</sup> Quelques mois se

<sup>1</sup> C'est sans doute en vertu de cette assertion, que dans la liste des prétendants, il inscrit le canton d'Uri ainsi: « le comte dury. »

<sup>2</sup> En 1669, la commune de La Sagne avait envoyé à Neuchâtel Jean Perret, lieutenant; Abram Vuille, justicier; et



passèrent comme cela en plaidant ; et on *excluyait* toujours de temps en temps de ces prétendants. Finalement, au mois de novembre, S. E. M. le comte de Metternich fut investi des comtés au nom et pour le roi de Prusse, notre souverain. Quelques jours après l'investission, tous ceux de la comté de Valangin descendirent à Valangin pour y prêter serment de fidélité au roi, et ensuite on fit des réjouissances et des feux de joie par tout l'Etat.

Au mois de décembre, on leva un régiment de douze cents hommes que notre roi payait chacun 15 batz par semaine avec le pain, pour faire la garde le long des frontières de Bourgogne. Dans les Montagnes, on levait dans chaque communauté une compagnie, sinon que La Sagne et les Brenets furent joints ensemble pour faire une compagnie. Y ayant été moi-même engagé, nous avions notre poste au dit village des Brenets avec nos ajoints, et y étions logés. Nous donnions chacun 3 batz par semaine pour le logement et la soupe. Chaque autre compagnie avait aussi son poste ; et tous les restants faisaient de même la garde où ils étaient commandés.

Janvier 1708. Messieurs de Berne envoyèrent beaucoup de leurs troupes dans le comté pour s'aider

Bendit Vuille, gouverneur, pour la représenter dans l'opposition des communes à la nomination d'un tribunal qui devait revoir la sentence des Trois-Etats (sentence qui avait adjugé la souveraineté des comtés à Marie de Nemours).



à défendre le pays si les Français l'avaient attaqué, comme on s'en doutait. Il y en avait six compagnies à La Sagne, avec autant d'officiers qu'il en fallait, colonel<sup>1</sup>, lieutenant-colonel et major. Ils avaient aussi un ministre avec eux tous; il y en avait encore deux compagnies au Locle et une à la Chaux-de-fonds; avec cela il y avait encore des troupes du pays de Vaud. Ils furent dans la comté jusqu'à la fin du mois de mai que tous guets et gardes furent levés. On paya de communauté les logements des dites troupes qui étaient à La Sagne à chacun dix crutz par semaine.<sup>2</sup>

1 Le colonel Tscharner.

2 Cette occupation donna lieu à un échange de notes avec le Locle et les Brenets, qui nous fournira quelques données sur les relations des anciennes communes de la Montagne, le Locle, La Sagne et les Brenets. — « Ces troupes, écrivait La Sagne aux Brenets, ont causé pour 2000 écus de frais, sans compter que ceux qui les ont logés ont dépensé considérablement de leur bien propre. Or, d'après les liaisons, unions et bonnes inclinations qui existaient entre nos ancêtres, et les règlements qui regardaient leurs libertés communes, le bien public et les frais où les Montagnes étaient engagées, le Locle payerait la moitié, La Sagne et les Brenets l'autre moitié, savoir: les gens des Brenets  $\frac{1}{3}$  et La Sagne  $\frac{2}{3}$ . C'est ce qui nous donne sujet de vous prier instamment de nous accorder un dédommagement raisonnable pour avoir supporté tant de frais et vous point. Il est vrai, Messieurs, que vous avez logé les soldats de la compagnie de M. de Montmollin, mais ils vous ont satisfaits et bien payés. Pour les autres gardes on ne peut pas objecter que vous en ayez fait plus que La Sagne: l'expérience le fait voir, et on pourrait le prouver clairement. *Enfin, revenons-en à notre commun proverbe que La Sagne et les Brenets se doivent toujours aide et assistance en tout et partout.* Nous, les gens de La Sagne, nous espérons que vous accorderez notre demande,



1709. Il fit un hiver de froidure telle qu'on n'en a point vu de semblable ; au moins pendant le mois de janvier. Il n'y avait presque pas un coin, ni recoin dans les maisons qu'il n'y gelât, même dans des poils chauds au milieu du jour, proche les fenêtres.

Juillet 1710. La nuit d'un samedi au dimanche *matin*, le feu s'alluma à la maison de la veuve de David Maire, et en une demeure au sautier Frédéric Perrenoud, jointes ensemble sur le Crêt de La Sagne. Et Dieu garantit d'une manière toute particulière l'autre maison du dit Frédéric Perrenoud qui la joignait presque. On ne pouvait pas éveiller les gens pour aller au secours du dit feu. Et depuis ce temps-

ce qui augmentera la paix, la bonace et la tranquillité, ou sinon que vous ferez une réponse positive au pied de la présente, comme ces Messieurs du Locle, afin qu'à l'avenir La Sagne puisse aussi à son tour en agir à votre égard comme vous aurez fait au sien. Au reste, Messieurs, « aujourd'hui à toi, demain à moi, » dit le proverbe ; il peut vous arriver un même cas. Mettez-vous en la place des gens de La Sagne et agissez à l'égard des autres comme vous voudriez qu'on vous fit. Souvenez-vous de ce qui se passa à l'égard de la combourgeoisie qu'on prétendait renouveler avec LL. EE. de Berne ; La Sagne n'y eut aucun député, ce voyage ne produisit pas le bien auquel on s'attendait ; cela ne regardait pas plus question du bien public que aujourd'hui. Cependant La Sagne n'a pas laissé que de payer sa quote part des frais, pour ne pas vicier des règlements. »

Mais le temps où les affaires étaient contractées en commun devait finir : les Brenets répondirent un peu plus poliment que MM. du Locle, par des fins de non recevoir, élevant bien haut les charges qu'ils avaient eues à supporter, et prétendant que ce serait un *labirhinte* que de répartir ces frais entre les communes de l'Etat.



là, on passa un plus en communauté qu'on ferait faire une cloche pour s'en servir en de semblables occasions et au besoin.

Février 1711. Il vint un débordement d'eau dans toute la communauté qui dura trois à quatre jours, que plusieurs se doutaient qu'ils ne fussent inondés dans leurs propres maisons. L'eau descendait si fort en un lieu nommé Dernier-la-Roche-des-Cros, qu'elle renversa de fond en comble une maison au fils de feu Abram Matié-dit-Prévôt, avec une tasse de foin qu'elle poussa dehors.

1712. En Allemagne, au canton de Lucerne, l'abbé de St-Gall, catholique, eut quelques difficultés avec une partie des gens de la religion. Messieurs de Berne et de Zurich furent obligés de prendre les armes contre le dit abbé et ses gens, qui disaient que c'était pour fait de religion, ce qui n'était pas. Il fallut même y envoyer des troupes depuis Genève, le pays de Vaud et de toutes les communautés de la comté. On fit trois élections; je fus pris à la première qui se fit au mois d'avril. Et mon frère y voulut aller pour moi. La seconde au mois de mai, quinze jours après la première. Elles marchèrent toutes. La troisième se fit au mois de juin, mais elle ne marcha pas. Il y en eut beaucoup qui mirent des gens à leur place. La plupart leur donnèrent un écu blanc par semaine; d'autres 40 batz, 50 batz et même jusqu'à deux écus blancs. On les conduisait de ville en vil-



lage et autres. Quelques mois se passèrent comme cela. Au mois de juillet, il se fit un *choque* par les Lucernois qui furent traitres ce même jour; on s'attendait qu'ils devaient signer la paix.<sup>1</sup> Au bout de trois jours, il y eut une bataille dans la plaine de Vilmergen. Messieurs de Berne et ceux des comtés joints à eux, par la grâce de Dieu, remportèrent la victoire avec la moitié moins de monde que leurs ennemis. Après cela la paix se termina entièrement et on relâcha toutes les troupes, qui furent dehors seize semaines. Il n'y en eut pas un de tué, ni de blessé de La Sagne.<sup>2</sup> Après quelques mois de temps, on fit une répartition sur tous les particuliers de la mairie de La Sagne, pour payer ceux qui avaient été à cette guerre. Ils eurent chacun 13 batz par semaine et demi-écu blanc de surplus.

Cette même année, beaucoup de ménages sortirent de la comté pour aller s'établir dans la Prusse, pays détruit par la peste. On enterra aussi beaucoup de gens dans les Montagnes, d'un flux de sang.

1713. Au mois de février mourut le roi de Prusse, notre souverain. Le prince royal fut d'abord cou-

1 Les troupes neuchâteloises stationnées au village d'Au, furent battues et obligées de se retrancher dans un bois voisin, d'où elles furent délogées tôt après, laissant quantité de morts sur le champ de bataille, une cinquantaine de prisonniers et tous leurs bagages entre les mains des Lucernois, au nombre de 6000.

2 Un historien cite au nombre des blessés un lieutenant Vuilleumier; était-il Sagnard?



ronné roi après la mort de son père. Pendant cette année, le blé fut fort cher dans la comté; on vendit jusqu'à 32 et 33 batz l'émine de froment. On fit faire la cloche de sur le Crêt; on fit aussi la tournelle pour la mettre, et ensuite l'horloge.

L'année 1714 qui est peut-être celle de qui j'aurai le plus de remarques à faire (c'était celle de son accident). Depuis quinze jours avant le nouvel-an, jusqu'au milieu de février, il ne tomba point de neige, ni de pluie, pas un seul jour, pendant tout ce temps-là. Ce fut une sécheresse telle qu'on n'en a point vu de semblable, il y a longtemps. Les eaux se retirèrent si fort que les fontaines se tarirent presque toutes. Il y en eut à des endroits qui furent obligés de conduire bien loin leur bétail pour l'abreuver, ne pouvant le faire qu'une fois par jour. Il fallut que chacun allât au moulin sur le Doubs ou à d'autres moulins de rivière. Les mois ensuite, on enterra beaucoup d'enfants ou de gens à moitié âge, de la petite vérole.

Novembre. La nuit du 15 au 16, par un samedi, environ les neuf heures du soir, Dieu ayant permis par des raisons de sa sage providence que le feu se soit allumé dans la ville de Neuchâtel, à la rue de la Pommière, à la maison de la veuve d'un nommé Monsieur Tonnet, d'une manière si forte et avec des flammes si violentes, cette nuit-là et le dimanche ensuite, qu'on croyait que toute la ville allait être réduite en



masures et en cendres, de sorte que les forces des défenseurs et assistants, tant ceux du dehors que ceux du dedans, étaient épuisées et que presque chacun tâchait de sauver le meilleur de son butin dehors de ville ou dans des caves que l'on croyait être assurées. Mais Dieu qui est riche en bonté et en miséricordes, ne permit pas que tout fut consumé : il en arrêta les flammes environ les 9 à 10 heures du dimanche matin ; là où c'est qu'environ 60 maisons ont été consumées avec une grande partie de leurs butains. Et Dieu, pour tant mieux faire voir sa puissance, a garanti une maison, les flammes étant de tous côtés ; un homme seul y est demeuré. Le dimanche ensuite, on publia qu'on célébrerait un jour de jeûne, de repentance, pour prévenir et arrêter les jugements de Dieu de dessus nous, le 27 de ce même mois de novembre ; le jour était déjà déterminé avant cet événement. Et le même dimanche, on publia encore un mandement de seigneurie qu'on ferait une récolte dans tout l'Etat, et par les maisons de chaque particulier, par des gens établis pour cela, le lendemain du jeûne dans chaque communauté et paroisse. La Sagne a donné 1000 livres faibles et chez les particuliers 800 ; le tout délivré pour ceux qui avaient été incendiés,<sup>1</sup> aussi bien que quelqu'autres denrées que

<sup>1</sup> Aux archives est une lettre de 1750, où la ville de Neuchâtel fait des remerciements pour de nouveaux secours, disant que pour leur donner une preuve de leur reconnaissance,



divers ont données, comme il était permis, beurre, fromage, graine, habits et linge.

Décembre. M. Perrot, ministre, et les députés de la Chambre de charité, sont allés par les maisons, recueillir les volontés des particuliers pour l'établissement de la dite Chambre. Au nouvel-an, on a commencé à donner les billets aux pauvres pour aller prendre leur grain chez les particuliers et les députés de leur quartier.

Le 14, je me suis fait reconnaître bourgeois de Valangin et incorporé au nom de ma mère et de tout le ménage indivis, m'ayant coûté 15 batz. Et j'ai trouvé le nom de mes ancêtres: Moi Théodore Vuille, suis fils d'Henri, fils d'Henri, fils de Guillaume, fils de Guillaume, fils d'Henri, fils de Jean, fils d'Henri, fils de Jeannin, qui fut celui qui nous a obtenu notre pâturage à la Combe-des-Cugnets, de Jean, comte d'Arberg et seigneur de Valangin, le 14 avril 1474.<sup>1</sup>

ils auraient soin de coucher dans leurs annales ce bienfait. — En 1670, ils avaient envoyé à Genève 250 livres. — En 1568, Blaise Junod donne quittance au ministre d'une somme de 15 livres envoyées aux pauvres affligés de Lyon.

<sup>1</sup> C'était l'année précédente que les francs-habergeants des Montagnes avaient été définitivement incorporés dans la bourgeoisie de Valangin et affranchis des redevances attachées à cet état. Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup>, « à cause du zèle et de la fidélité qu'ils ont fait paraître, » accéda à leurs désirs moyennant un capital qui produisit 5 p. c., somme équivalente à ce qu'ils payaient ordinairement chaque année, disent-ils, 15,212 livres tournoises. En 1667, il y avait eu des difficultés au sujet des francs-habergeants, qui refusaient d'annoncer leur condition. Le gouverneur, de Stavay Lully, fut obligé de prononcer que



1715. Toute sorte de bétail a été fort cher. J'ai vu une jument qu'on ne voulut pas donner pour 1000 livres faibles; et au bout de quelques mois, la denrée a rabaisé de la moitié. Pendant cette année il a fait beaucoup de grêle. Dernièrement, sur la moisson, il vint une tempête qui emporta une grande quantité de graine dans la montagne. Il y en a qui ont balayé des champs pour en ramasser. On se doutait qu'on aurait peine d'en trouver pour l'argent; mais Dieu a permis qu'il en est venu tant qu'on en a voulu depuis la Bourgogne, et qu'au lieu de hausser de prix elle a toujours rabaisé; on a eu de beaux froments pour 11 à 12 batz l'émine et encore à moindre prix pendant les premiers mois de l'année 1716.

1716. Il a fait un hiver fort rigoureux, tel qu'on n'en a pas vu de semblable, étant venu quantité de neige ayant commencé la veille de la foire de Neuchâtel. On a eu beaucoup de peine pour les moulins, n'étant tombé que fort peu de pluie tout le long de l'hiver. Nous avons passé la montagne le 17 du mois

dorénavant celui qui percevrait les droits sur cette classe du peuple, devrait se rendre dans les localités, appeler les justiciers et les faire prêter serment de leur indiquer tous les francs-habergeants qu'ils pouvaient connaître. On voit par là que la condition des bourgeois était fort enviée, et que celle des francs-habergeants tombait dans le mépris.

En 1672, Abraham Vuille paye « les censes des moulins, comme aussi les poulles et fourrages et les censes des terres 26 livres 9 gros. » — Il déclare devoir avec son frère « neuf poulles » — je ne sais pourquoi.



de mai, au droit, sur la neige portante sans voir ni toucher les murs. Il y en a qui n'ont pu achever de semer qu'au mois de juin. On a eu de belles fenaisons sèches; mais on a eu tant plus de peine à moissonner à cause des pluies continuelles. La saison se faisant tard, les fréquentes gelées n'ont épargné aucun endroit des Montagnes; il y en a qui n'ont pu achever leurs moissons que sur la fin du mois d'octobre. Une grande partie des grains n'a pas été battue, parce qu'il n'y était rien resté. Le bétail est fort à bas prix; il y en a qui ont voulu *donner des poulains et encore de l'argent avec pour s'en défaire*, aimant mieux que de les hiverner; j'en ai vu deux qu'on a vendus, l'un 15 batz, l'autre 25.

La même année, aux mois d'août et septembre, on a refait la daigne de la tour de l'église couverte de fer-blanc. Les maîtres qui ont fait l'ouvrage sont: Daniel, fils de Jean Perret; Jean-Jacques, fils d'Isaac Vuille; Jean, fils d'Abram Tissot; Josué, fils de Josué Perret; Abram; fils de Jean DesCœudres, tous de La Sagne. Ils ont porté le coq par toutes les maisons de la mairie, pour avoir de l'argent et à boire.<sup>4</sup> (En 1673, on avait refait la toiture en entier, et des tuiles achetées à Auvernier avaient servi à la recouvrir.)

1717. Le 9 août, il a fait un tremblement de terre

<sup>4</sup> Vieil usage qui n'a disparu de nos localités que depuis peu de temps. Celui qui donnait quelque chose gravait son nom sur le coq, s'il le désirait. O soif de célébrité!



dans la comté ; il y a eu des maisons qui ont tremblé fort. Le 24 décembre, le feu s'alluma dans la maison de M. le justicier Colier, sur le Crêt de La Sagne, fort violemment ; en peu d'heures elle fut consumée.

1718. Cette année a été une des plus printannières qu'on ait vu dans nos Montagnes. Je ne dois pas oublier qu'on a enterré plusieurs personnes de tout âge dans la comté aux mois de septembre et d'octobre, d'une dyssenterie ou flux de sang. Il en est mort plus de cent dans la paroisse du Locle. Souvent on en a enterré jusqu'à 5 à 6 d'un jour ; il y a eu des maisons à quelques villages où il n'est resté personne.

1719. Le 21 février, on a vu un éclair dans le ciel, entre les 7 et 8 heures du soir, qui s'est fait voir en plusieurs endroits et qui a surpris beaucoup de personnes. Au mois de juin, le soleil fut pendant quelques jours d'une rougeur extraordinaire, qui faisait pitié. Quand on le regardait fixement, il semblait que de lui sortaient plusieurs autres soleils de différentes couleurs, les uns bleus, les autres rouges, qui roulaient par le ciel. On ne savait pas ce que cela présageait, mais ce n'a été que de la sécheresse. Le premier dimanche de juillet, à une heure après minuit, la pluie commença avec un orage de grêle épouvantable. On se doutait d'être foudroyé dans les maisons. Il semblait qu'il ne devait rien rester sur la terre. Mais Dieu permit que cela ne durât environ qu'un



quart ou un tiers-d'heure. Ce fut une branche venant depuis la Bourgogne , qui tenait une demi-heure de large , passant à main gauche de la Chaux-du-milieu, venant contre sur la Roche, La Sagne, les Hauts-Genèveys, Fontaines , et passant contre le dernier du Val-de-Ruz. Le lendemain , il semblait qu'on avait fauché les champs sur les sagnes comme un demi-pied de haut, sans qu'il fût resté aucun épi de la plupart ; mais il fit beaucoup de pluie cette semaine , ce qui fit que les champs se raccommodèrent assez bien dans les Montagnes.

1720. Etant tombé une prodigieuse quantité de neige dans les Montagnes, il n'y a guère d'homme vivant qui en ait tant vu à la fois ; elle montait jusqu'à la plupart des maisons du côté de bise, au milieu du mois d'avril. On marchait sur la neige portante, sans voir ni toucher la plupart des murs ou barres. A la St-George , il était encore passé deux pieds de neige, à la plupart des endroits. Mais elle s'en est allée subitement et avec vitesse, de sorte que cela a causé un grand débordement d'eau, ayant regorgé de dedans la terre. Dans plusieurs maisons, on fut obligé de sortir le bétail qu'on avait, et le conduire dans d'autres maisons : nous en avons dans notre maison environ  $\frac{2}{3}$  de pied et en d'autres endroits de la maison jusqu'à un pied et demi. Elle y resta environ trois jours. Pendant les mois de février et de mars , il est resté trois hommes dans la neige : David ffeu Josué Perret,



des Trembles, en venant de la Chandeleuse, foire de Neuchâtel, par un rude temps de vent, de pluie et de neige, et ayant passé la montagne, se trouva faible (comme on a pu juger), il se coucha à l'abri de quelques buissons pour reprendre un peu de force. Il s'endormit et resta là depuis le mercredi au soir jusqu'au samedi après midi qu'on le trouva, y ayant plus de quatre-vingts ou cent personnes qui le cherchaient. Le second fut l'ancien Béguin de Rochefort, qu'on trouva sur la montagne; avant de mourir il a beaucoup crié et ravagé, comme quelques-uns le confessèrent ensuite. Jean-Jacques, fils d'Adalbert Savoye, étant soûl de vin, resta en-dessus du mont de Boinod. Etant tombé la tête et les mains dans la neige, il fut gelé d'abord. Quand on l'a trouvé, on a mis des gardes jusqu'à ce que la justice l'ait levé; mais il en fut de sa mort comme de celle d'Achab, qui mourut et ne fut regretté de personne.

Sur la fin du mois d'août, on a commencé à faire la garde dans tout le comté et sur les terres voisines, à cause du fléau de la peste qui était dans la ville de Marseille et dans d'autres provinces voisines. Tous ceux qui voulaient voyager hors de sur ces terres, étaient obligés de prendre des billets de santé et les faire viser par toutes les gardes où il passait. On avait mis des poteaux et inscriptions sur tous les chemins non pratiqués, avec peine de confiscation des denrées ou marchandises. La communauté de La



Sagne a eu pendant quelques mois quatre corps de garde , chacun de quatre hommes : un sur le Crêt, un aux Cœudres, un Entre-deux-Monts et un à Boïnod. Ensuite la seigneurie leva tous ces corps de garde, excepté deux hommes dans le village pendant le jour, puis on nous envoya sur la frontière aux Brenets , où nous devions fournir neuf hommes toutes les 24 heures. Quelques mois se passèrent encore comme cela, et la seigneurie trouva à propos de nous décharger de 3 hommes : il n'en fallut plus que six. On faisait servir tout le monde ; les femmes veuves et les filles qui étaient séparées , chacun suivant la faculté qu'il avait.

1721. La bourgeoisie de Neuchâtel a fait tous ses efforts pour arrêter le commerce des vins de Bourgogne à la bourgeoisie de Valangin , mais elle n'a point voulu céder. On a été obligé de recourir à messieurs de Berne pour nous protéger, ce qu'ils ont fait en écrivant au roi. Et depuis, ceux de Neuchâtel n'ont plus persisté à vouloir traiter d'accommodement avec ceux de Valangin. Pendant toute cette année on a continué les gardes comme du passé.

Le 19 mars de la présente année , mon mariage avec Marguerite Matthey-Prévôt a été béni par M. Perret , ministre du St-Evangile à La Sagne. Dieu nous ait en sa sainte garde.

1722. Messieurs de Neuchâtel ont toujours recommencé à vouloir ôter le commerce du vin de Bour-



gogne à ceux de Valangin. Les maîtres-bourgeois furent obligés d'assembler la générale bourgeoisie le 5 mai. Elle porta qu'on devait aller au roi. Après cela les maîtres-bourgeois firent une élection de treize à quatorze personnes des plus capables, pour en choisir cinq, savoir : M. le maître-bourgeois Andrié de Valangin, le chirurgien Andrié de Savagnier, le major Montandon de la Brévine, Jean-Frédéric Dubois du Locle, et le secrétaire Pierre Leschot de la Chaux-de-fonds, avec Abraham Robert du Locle, sautier de bourgeoisie. Après avoir prêté serment de s'acquitter de leur commission du mieux qu'il leur serait possible, ils partirent le 11 juillet, et sont restés jusqu'au 8 octobre. Ils ont rapporté de belles patentes du roi de Prusse, notre souverain, avec une lettre pour monseigneur Froment le gouverneur, où il lui commandait de nous maintenir dans nos franchises et usances comme du passé, et de ne pas permettre qu'il nous soit fait aucune nouveauté. <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Ces députés étaient chargés de présenter entre autres vœux, celui-ci : « Comme ce nous serait un très-grand bonheur que ce pays en général soit compris dans le corps Helvétique, nous supplions très-respectueusement S. M. d'interposer sa puissante autorité pour nous y faire comprendre, et son grand crédit pour contribuer à la conservation de notre chère patrie. » Plusieurs griefs concernant La Sagne sont notés dans l'acte dressé à ce sujet, et la commune en réclama pour elle une expédition. — « A l'occasion d'un arrêt que le conseil d'Etat rendit le 29 avril 1720, qui renvoyait la commune de La Sagne aux Trois-Etats de Neuchâtel, en éclaircissement d'un précédent arrêt entre cette commune et ses com-



Les gardes continuent toujours comme du passé, excepté qu'on nous a déchargés de trois hommes aux Brenets et un sur le Crêt de La Sagne, au mois de novembre. Le 4 juin, on m'a mis gouverneur du fonds des Vuille pour trois années, comme on a de coutume. Le 26 juillet, Dieu nous a bénis d'un fils sur le signe du capricorne; son nom est Abram-Louis.

1723. On a levé tous les corps de garde dans les comtés de Neuchâtel et Valangin, par un arrêt de la seigneurie qu'on nous a publié à l'église, le dimanche 28 mars. Excepté le poste des Verrières et celui de la Chaux-du-Cachot, où il reste à chacun deux hommes avec les commissaires qui s'y sont établis. On a vendu le foin jusqu'à 11 batz le quintal. La *viquaille* est à bon marché: la viande à demi batz la livre, le beurre à 6 crutz et le fromage gras à 2 batz la plupart du temps; le vin à 5 crutz le pot, le froment à

muniers, résidant aux Ponts, la bourgeoisie de Valangin prétendit que s'agissant d'un droit de pâturage sur un fonds situé rière le comté de Valangin, l'éclaircissement devait être demandé aux Trois-Etats du dit comté. Sur cette proposition, à laquelle les Quatre-Ministres portèrent opposition au nom du Tiers-Etat de Neuchâtel, le conseil arrêta que tout en continuant de renvoyer les parties au souverain tribunal de Neuchâtel, il leur laissait la liberté d'y agiter d'abord et d'y faire juger la question de compétence. Mais la commune de La Sagne ayant produit à l'entrée de l'audience une *protestation despectueuse et téméraire*, le procureur-général conclut à la mise à néant de cette pièce et à la punition de ses auteurs.»

(Tribolet.)



8 batz l'émine , l'orge à 5 batz et l'avoine à 10 crulz.

1724. On a eu de fort belles semailles. Nous avons commencé de semer le 24 avril , et achevé le 3 mai. Il a fait une année de sécheresse et des plus abondantes. On a eu quantité de foin ; les graines sont des meilleures qu'on puisse avoir dans nos Montagnes. Le 2 mai, Dieu nous a bénis d'une fille sur le signe de la Vierge ; son nom est Marie-Elisabeth.<sup>1</sup>

1725. On a eu bien de la peine pendant les fenaisons. Nous avons du foin qui a traîné un mois entier ; nous avons resté dix semaines à faire les foins ; on n'a pu achever que le 11 septembre. On nous a levé cette année la dîme à l'andin pour le ministre de la Chaux-de-fonds. Le 26 juin , j'ai rendu mes comptes de gouverneur du fonds des Vuille ; on a remis Abram feu Jean Vuille.

1726. L'hiver a commencé le 20 novembre et a continué avec une prodigieuse quantité de neige ; nous en avons à la plaine de 5 à 6 pieds de haut. Je ne dois pas oublier de dire que le 19 octobre on a vu une rougeur au ciel fort grande et extraordinaire ; on ne sait ce qu'elle signifie ; on l'a vue en beaucoup d'endroits et même en France , en Angleterre aussi bien qu'en Hollande.

1727. Monsieur Perrot, ministre à LaSagne, mou-

<sup>1</sup> Et ainsi des mentions de naissance tous les deux ans à peu près, car Théodore Vuille eut 12 enfants.



rut le 5 septembre, et nous avons eu pour successeur, M. Cartier, qui nous fut présenté le 17 du dit mois. Il y a quelques-uns de nos paysans qui ont labouré leurs terres au mois de février, mais n'ont pas semé; d'autres en mars, et les terres étaient à fort bon point, mais sur la fin de ce mois il est revenu un petit hiver de 12 jours, et après cela on a semé à plaisir.

1728. Les fenaisons ont assez été printanières. On a commencé la semaine de la foire de la St-Jean. Les moissons ont été belles la plupart; on a tout achevé au mois d'août. Pour ce qui est de la vente du bétail, les chevaux sont à fort bas prix, mais les bêtes à cornes sont devenues assez chères; les fruits ont été bon marché. — Le 19 juin, on a remis Bénédict, fils de David Vuille-Bille, gouverneur du fonds des Vuille.

1729. Nous avons eu un hiver fort long, ayant commencé tôt et fini tard. Il a fait de grandes froidures et tombé quantité de neige. Il a fallu ouvrir les chemins plusieurs fois. Nous en avons encore jusqu'à deux pieds au commencement du mois de mai. La moisson était assez belle, mais la grêle a fait brèche en beaucoup d'endroits, et particulièrement au haut de Boinod. Il y en a qui ont fauché leurs champs pour des fourrages.

1730. Le dimanche 5 novembre, on a célébré un jour de fête et d'actions de grâces dans toutes les églises de ce pays, y ayant eu deux prêches dans chaque



église ce jour-là, en mémoire de la bienheureuse réformation, arrivée dans ce pays il y a précisément 200 ans.

Le dimanche 22 octobre, on nous fit lecture d'un rescrit de sa majesté, par lequel il nous demandait une aide, savoir une certaine somme d'argent réclamée à chaque communauté de l'Etat pour le mariage de sa fille aînée, parce que du temps passé on en avait eu donné aux princes de France, savoir en quatre occasions: Pour l'établissement de nos princes; pour leur rançon, étant retenus prisonniers; pour quand notre prince allait sur mer battre contre les infidèles; et pour la chevauchée de chaque prince, pour leurs divertissements avec leurs amis. Après avoir consulté, il fut délibéré qu'on aurait recours à la bourgeoisie de Valangin. Les gouverneurs et députés de chaque communauté comparurent en bourgeoisie le 31 du dit mois d'octobre, où il fut ordonné aux maîtres-bourgeois et à une partie du conseil d'aller en remontrance à M. le gouverneur, pour avoir du *dilait*, pour rechercher et examiner nos actes de franchises. Ils obtinrent 15 jours. Pendant lequel temps ils firent un projet de réponse qui fut lu dans chaque communauté et paroisse du comté de Valangin, le dimanche 26 novembre. Le 28 du dit mois, les gouverneurs et députés comme dessus, qui suivent la bannière de Valangin, comparurent en Conseil de bourgeoisie, pour porter l'approbation du dit projet,



un chacun de leur communauté et paroisse, pour dès le lendemain paraître avec les maîtres-bourgeois et tout le conseil, qui furent au nombre de 85 personnes, par devant monseigneur le gouverneur et une partie de messieurs du conseil et secrétaire d'Etat, pour leur présenter le dit projet et réponse, signé des maîtres-bourgeois et boursier de Valangin, pour ensuite être envoyé à S. M. notre souverain. M. le gouverneur leur demanda si c'était là le sentiment de chaque communauté; ils répondirent tous d'une voix unanime *que oui*. Dans ce projet on a fait voir que *les bourgeois de Valangin sont francs de toute aide et que du temps passé il n'y avait que les habergeants et gens de plus basse condition qui les devaient, à raison de trois livres bonnes ou douze batz par feu tenant*. Et on n'en a plus entendu parler, car depuis, le roi, notre souverain, a encore marié la princesse royale, le 20 novembre 1731, avec le prince héréditaire de Brandebourg-Bareith, et on ne nous a rien demandé.<sup>1</sup>

1731. Il est tombé beaucoup de neige et a fait grande froidure par des vents de bise; on s'en est plaint par tous pays.

X 1732. On a mis pâturer le bétail au Commun le

<sup>1</sup> En 1669, lorsqu'on voulut leur faire payer une aide au sujet du voyage du prince à Candie, ils essayèrent de prouver que les habitants du Clos-de-la-Franchise ne devaient pas l'aide. Cependant ils offraient 3 livres par feu; mais ils furent obligés de payer comme les autres communes.



15 mai ; mais le premier jour de juin , dimanche de Pentecôte , il était demi-pied de neige , car il en est tombé samedi, dimanche et lundi , toujours de temps en temps , sans qu'on ait pu mettre paître le bétail jusqu'au mardi. Ceux qui étaient déjà aux montagnes, ont ramené leurs bêtes chez eux , pour la plupart. Les fruitiers qui n'avaient point de foin ne savaient que faire. Je ne dois pas oublier de marquer l'interruption des sels de France avec les comtés de Neuchâtel et Valangin. On en a eu environ six mois de temps de messieurs de Lorraine , et après de messieurs de Savoie , pendant l'espace de deux années. Puis on en a toujours eu de France.

1733. On a achevé de chanter les psaumes de David dans notre église au mois de janvier , et on les a recommencés au même mois. Le commencement de l'hiver a été froid et rigoureux. Après le Nouvel-an, il a été beau et léger , mais l'air malsain , ce qui a causé par tous pays une maladie nommée *épidémique* , fort mortelle , ayant couché dans le tombeau quantité de personnes en tous lieux , de tout sexe et de tout âge. On en a enterré souvent deux , jusqu'à trois d'un jour dans notre communauté ; je ne sais s'il y a eu quelque famille exempte de cette maladie.

1734. L'automne a été des plus rigoureux. La triste saison de l'hiver a déjà commencé le 28 octobre , avec beaucoup de neige et de froid. L'année



dernière il n'est tombé que fort peu de neige , étant tout terrain à Noël et au Nouvel-an , jusqu'au 8 janvier. Les guerres sont fort allumées présentement ; le roi de France a envoyé ses troupes sur le Rhin. L'Angleterre et l'Hollande désintéressées , travaillent pour les accorder et faire la paix.

1735. L'hiver a été fort long et rigoureux au gré des hirondelles ; on a semé tard. L'été aussi a été fort pluvieux ; mais on a pourtant fait les saisons fort agréablement, quoiqu'on n'ait moissonné à la plupart des endroits que dans le mois d'octobre. <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Il est étonnant que Théodore Vuille passe sous silence l'émeute qui eut lieu à La Sagne, en 1735.

Le marquis de Nesle voulant faire revivre les droits qu'il croyait avoir sur la principauté , essaya de former un parti pour le soutenir. Ce projet ayant été éventé, les personnages compromis furent traités avec une très-grande indulgence. Parmi eux se trouvait le major Montandon de la Brévine qui, à une des assemblées de la bourgeoisie de Valangin, s'était déjà fait remarquer en ordonnant d'expulser de l'assemblée, à coups de hallebardes, plusieurs communiers du Locle opposés à ses vues. Lorsqu'il se rendit à La Sagne pour y instruire les milices, on y était furieux de ses menées ; on lui reprochait encore d'avoir travaillé à supplanter le major Matile dans le commandement qu'il avait. Quoique averti, il voulut braver les malveillants, les appelant maladroitement *quelques galeux*. Arrivé sur la place d'armes, il fut accueilli par des huées, des injures, puis les pierres commencèrent à siffler. Il fallait faire bonne figure à mauvais jeu, Montandon tira son épée et lança son cheval dans les rangs, cherchant à blesser les plus mutins ; mais il avait affaire à de mauvaises têtes. Voyant que réellement il y avait danger pour lui, il tourna bride et tenta de s'enfuir à travers bois et broussailles, le long du Commun. Les soldats sortirent des rangs à sa poursuite : balles et dragées mouchetaient les arbres autour de lui. Le péril était grand ; le major descend de cheval, se dérobe der-



1736. Etant tombé beaucoup de neige, les chemins n'ont pas été trop embarrassés. On a semé assez tôt; nous avons achevé le 21 avril. Il est tombé beaucoup de pluie pendant l'été; mais on a eu une année abondante, excepté la vigne qui manque depuis deux ou trois ans.<sup>4</sup> Les chevaux ont beaucoup baissé depuis que la paix est faite. Les juifs ont enlevé beaucoup de denrées de toutes sortes de ce pays. Les bêtes grasses ont été d'un prix excessif pendant les dernières foires; le fruit est et a été fort cher.

1737. Monseigneur le gouverneur Froment est

rière un sapin et commence une vraie course au clocher. Les soldats arrivés au cheval, coupent les harnais, brisent son épée, sa canne, ses pistolets, et rentrent dans les rangs. Plusieurs n'ayant pas voulu participer à cet acte d'indiscipline grave, une rixe en règle eut lieu sur la place-d'armes. Puis comme le conseil d'Etat voulut sévir contre les meneurs, on s'ameuta de nouveau; les armes brillaient le long de La Sagne: fusils, sabres, épées, voire de vieilles massues garnies de pointes de fer. Enfin la commune, qui espérait obtenir du roi directement la grâce des coupables et la fin des désordres, envoya plusieurs députés à Berlin. Mais le roi ne sachant pourquoi cette députation lui arrivait sans qu'il en fût averti, refusa de les écouter et les renvoya aux tribunaux du pays. Ils revinrent tout déconfits. Quatre des principaux agitateurs furent décrétés de prise de corps; les autres payèrent une amende de cent louis d'or et les frais. Matile, major, Isaac Maire, capitaine-lieutenant, Abr. Jaquet, lieutenant, Dan. Jean-Richard, enseigne, furent suspendus. Enfin, la cour ayant reçu une nouvelle supplique de La Sagne, accorda une amnistie générale.

<sup>4</sup> En 1682, le père de Théodore Vuille échangeait de la « belle orgée » de l'avoine, du beurre, contre de la vendange, à Jacob Vouga, de Cortaillod; plus tard c'est une vache. Le rouge lui est compté à 7 <sup>1</sup>/<sub>2</sub> *cruches*, et le blanc à 7. C'était la coutume.



mort au mois de mars et le roi nous a donné pour lui succéder M. le gouverneur Bezuc. L'hiver a été assez long , mais pas rigoureux. Il est tombé de la grêle à divers endroits et particulièrement sur les frontières , tant de notre pays que de la Bourgogne ; mais pour cela la graine n'a pas renchéri. On a vu un phénomène au mois de décembre, avec une rougeur extraordinaire , ne sachant pas ce que cela présagera.

1738. Il a assez bien hiverné ; on n'a pas été embarrassé dans les neiges ; la récolte a été assez belle où il n'est pas tombé de la grêle. M. le gouverneur Bezuc a fait sa tournée dans les Montagnes , au mois d'août , par un charmant temps. On l'a reçu honorablement dans toutes les communautés. On a recommencé de chanter les psaumes de David le premier dimanche de novembre.

1739. Nous avons encore bumenté en traîneaux le 4 mai, et commencé de semer le 10. Par ordre de la seigneurie, et par plusieurs mandements réitérés, on fait des gardes dans tout le pays , au sujet de la peste dans la Basse-Allemagne, particulièrement dans la Transylvanie , la Valachie et lieux voisins ; de même que pour empêcher l'entrée de tous déserteurs, gueux, rôdeurs, vagabonds, gens sans aveu et mendiants étrangers. Pour les voyageurs, ils devaient être munis de bons billets de santé. On a déjà commencé les premières gardes au mois de mars de l'an-



née passée. La communauté de La Sagne a trois postes de chacun deux hommes par jour , bien avisés, gens d'ordre et de conduite , vaillants et robustes ; savoir, un à l'abbaye dans notre maison , un dans le village et l'autre au bout des Cœudres ; mais présentement il n'y a plus que celui du village. — Le 22 février , on nous a présenté M. le ministre Prince, en échange de M. Cartier qui est allé à Corcelles. — Le 10 juillet , un jour de dimanche , chaque pasteur dans tout le pays, annonça à l'église la mort de S. M. le roi de Prusse , <sup>1</sup> notre souverain , et le couronnement du prince royal ; il expliqua cette parole : *Crains Dieu et honore le roi* ; on chanta le psaume 72 et on fit des prières à cette occasion. — Le 29 décembre, on a fait mourir un criminel , à Valangin , nommé Abram Huguenin , pour avoir dérobé et fait un faux serment : il a été pendu et a eu la langue percée. Pendant cette année, il est tombé beaucoup de pluie ; on a eu peine à faire la récolte et particulièrement la moisson. On vend le beurre jusqu'à 10 crutz la livre et le fromage jusqu'à 6 crutz.

1740. On a brûlé un criminel à Colombier , nommé Isaac Jaquet , justicier de Rochefort , ayant eu quatre enfants illégitimes avec une même personne, dont il en a empoisonné deux ; il a fait aussi plusieurs vols dans le pays et au dehors. — On a eu

<sup>1</sup> Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup>



peine à faire les récoltes. Il a fait des gelées fort rudes les 7, 8 et 9 octobre. Le 9 était un dimanche qu'on a permis de moissonner dans toutes les Montagnes. Le 11 et les jours suivants il est tombé beaucoup de neige, avec un froid extraordinaire pour la saison, qui a duré 8 jours, y ayant encore beaucoup de graine sous les neiges.

Ici s'arrête le journal annuel. Le tout est dans le manuscrit, entremêlé de recettes contre la rage, les maux de tête, les hernies, etc.; de secrets pour les maladies qui peuvent atteindre le bétail, pour chasser les *derbons*, de lettres du roi aux bourgeois de Valangin, de notes de cordonniers, etc. Dans les années qui suivent, on n'inscrit presque plus rien, et la plume du père ne vient qu'à de rares intervalles transcrire quelque événement frappant alors; il se contentera maintenant d'inscrire les naissances et les décès de la famille. Théodore Vuille ne mourut qu'en 1782, âgé de 95 ans moins 24 jours, note un de ses fils. Ses enfants semblent avoir gardé quelque chose de cette longévité; ainsi, Marie-Elisabeth, âgée de 74 ans; Judith-Marie, âgée de 71 ans; Rose-Marguerite, de 73 ans; Frédéric-Guillaume, de 84 ans, mort d'apoplexie. Celui-ci a écrit quelques lignes; ainsi il dit qu'après une union de *cinquante-un* ans, sa femme étant morte, il a quitté la maison de ses ancêtres, l'abbaye, et qu'il est allé habiter les Roulets, se trou-



vant trop seul chez son beau-fils. — Voici les quelques faits que j'ai glanés :

1750. A la foire de septembre, à la Chaux-de-fonds, on arrêta deux faux-monnayeurs des Franches-Montagnes. Ayant été redemandés par l'évêque de Bâle, leur souverain, on les fit monter par les Crosettes, et étant arrivés au haut de Boinod, avec une escorte de huit hommes, ils furent attaqués par une embuscade d'une vingtaine de gens de Noirmont, d'où étaient les détenus. Ils firent feu sur la dite escorte, qui fut obligée d'aller s'enfermer dans le cabaret. A la fin il y eut plusieurs blessés de leur côté, et surtout le frère d'un des prisonniers qui fut blessé de deux balles et fut pris; ce que voyant, ils prirent le parti de s'en aller, sans plus.

1756. Il a passé un tourbillon de vent épouvantable et chacun pensait voir la fin du monde; mais il a passé sans faire de mal; du côté de Pontarlier on dit qu'il a renversé des maisons et des bois.

1758. Ceux du Locle ont rebâti leur église l'année passée. Madame la mairesse Tissot a fait un don et ceux de La Sagne en ont aussi fait un. C'est Abraham Robert (Maître-Abran), qui a fait l'ouvrage.

1762. Monsieur le ministre Prince <sup>1</sup> est mort au

<sup>1</sup> Le même qui eut ces démêlés retentissants avec Fréd.-Ol. Petitpierre, au sujet de la non-éternité des peines. Pasteur aux Ponts en 1755, ce dernier croyant avoir compris par les Saintes-Ecritures, qu'une dispensation de peines éternelles ne pouvait se concilier avec l'infinie bonté du Père, se mit à prêcher avec



mois de mai, et M. Petitpierre, ministre à Engollon, l'a remplacé.

1769. Après différentes remontrances, on a eu enfin la satisfaction d'entendre publier l'abri des grains. L'on appréhendait qu'il ne fût perdu.<sup>4</sup>

Au bas d'une page remplie de détails divers et comme cachées, on trouve d'une écriture de femme, cette date avec ces deux lignes: « 17 novembre 1772, Henri-Simon Vuille a quitté le pays; Dieu veuille être son guide et son soutien, » et à la page consacrée aux décès, quelques années plus tard, celles-ci

ardeur cette doctrine à ses paroissiens; il allait aussi beaucoup dans les communes d'alentours: « A La Sagne, il entraîna les uns et scandalisa les autres; la durée des peines à venir y devint le sujet de toutes les conversations, et chaque opinion s'exaltant par la contradiction, on fut plus d'une fois obligé de séparer les controversistes pour prévenir les voies de fait. Le ministre Prince, qui s'était abstenu jusque là d'entretenir ses ouailles d'un point de dogme aussi secondaire que celui qui venait troubler son église, voulut conjurer l'orage; il prêcha l'éternité des peines. S'adressant en outre à la Compagnie, en sa qualité de juré du colloque des Montagnes, il sollicita son attention sur les funestes conséquences des entreprises schismatiques du ministre Petitpierre, à la conduite duquel il donnait d'ailleurs, sous tout autre rapport, de justes éloges. Le consistoire de La Sagne envoya également une requête dans le même sens. » — Ainsi ce n'est pas d'aujourd'hui que les dissensions religieuses ont bouleversé La Sagne. Faut-il qu'après cent ans de marches et de contremarches, cent ans pendant lesquels l'instruction a pénétré les masses, on en soit resté là!...

<sup>4</sup> C'est bien sec, bien peu dire d'une demi révolution dans l'Etat. — J'ai été également fort surpris de ne pas trouver un mot sur Daniel Jean-Richard.



de la main du chef de famille : « Le 2 septembre 1791, est mort dans l'hôpital militaire de Metz, Henri-Simon Vuille, fils de Théodore Vuille. » Qui ne devinerait là un drame de famille. Un fils qui va porter ses belles années au service étranger, contre le gré de son père et peut-être sous sa malédiction, mais accompagné du pardon de sa mère, pardon qu'elle consacre par cette prière touchante : « Dieu veuille être son guide et son soutien. »

Jusqu'à l'époque où nous voici arrivés, nous n'avons vu dans l'historique du peuple de la vallée au rude climat que des accroissements de franchises, donc des aspirations à la liberté ; quelques différends avec leurs seigneurs, au sujet de ces mêmes usances : ainsi encore des idées d'indépendance. Mais avec la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle commence une nouvelle période. Notre peuple a acquis ce qu'il désirait : tous les francs-habergeants ont disparu dans la condition générale des bourgeois de Valangin (1714) ; ils sont satisfaits ; dorénavant leurs pensées, toutes leurs préoccupations vont se tourner du côté de l'industrie ; leurs horlogers deviendront les meilleurs ouvriers des Montagnes et plusieurs se feront connaître au loin. Mais ils resteront stationnaires dans leur appréciation des choses politiques. On ne les verra donner signe de vie que lorsque la position ne sera plus tenable ou quand on aura ouvertement violé des droits qui,



comme celui de la chasse, sont un des éléments de la vie des Sagnards. Enfermés dans leur vallon, ils sembleront oublier que le monde chemine; et tandis que les localités voisines, le Locle et la Chaux-de-fonds, s'imprégneront de l'esprit vivifiant, de l'esprit républicain, La Sagne s'isolera et n'aura qu'un désir: vivre comme ses ancêtres ont vécu.<sup>1</sup> Aussi un jour sera-t-elle obligée de sortir brusquement de l'ornière stationnaire et de reconnaître les vraies idées du peuple neuchâtelois. Mais alors elle aura été l'instrument docile de plus d'une guerre civile; le sang de ses enfants aura été versé sans intérêt pour elle, l'occupation militaire sera venue la dompter de sa main de fer... bien des pleurs auront été versés... C'est à juste titre que notre localité a été appelée la *Vendée neuchâteloise*.

Lors de la révolution française, les populations des Montagnes se trouvèrent en grand émoi. Déjà en 1707, avant la fameuse prononciation des Etats, des idées inconnues à Neuchâtel s'étaient fait jour dans le peuple, des visées républicaines!... Jusqu'alors il n'était entré dans l'esprit d'aucuns Neuchâtelois d'imiter la forme de gouvernement des peuplades suisses; ils avaient un prince avec des droits incontestables

<sup>1</sup> Cependant en 1827, le *Messenger boiteux* de Neuchâtel les notait comme ayant fait un envoi de 420 francs en faveur des Grecs, combattant pour leur religion et leur indépendance contre le fanatisme et la tyrannie.



sur eux, et qui les laissait jouir d'une liberté très-grande; qu'auraient-ils osé désirer? Mais lorsque la souveraineté fut devenue vacante et que le droit d'y pourvoir leur eût été reconnu, plusieurs se demandèrent pourquoi l'on ne garderait pas cette souveraineté pour le peuple, pourquoi l'on ne deviendrait pas une république faisant partie du faisceau helvétique? Le chancelier de Montmollin, un des hommes marquants de l'époque, signale cette tendance, mais il déclare en même temps qu'il croit la république impossible chez nous. Les partisans de ces idées formaient un parti trop faible pour arriver à quelque résultat, aussi le roi de Prusse fut-il proclamé. Il n'en était pas moins resté un ferment, un noyau qui attendait les événements, et qui à la chute de la monarchie française, leva hardiment la tête.

La Chaux-de-fonds, le Locle devinrent le théâtre de troubles assez graves. Au mois de janvier 1793, les *Jacobins* de la Chaux-de-fonds, faisant une promenade en traîneaux au Locle, aperçurent dans la rue un passant avec la cocarde orange au chapeau. Sur-le-champ on arrêta le convoi, plusieurs descendirent des glisses et arrachèrent la cocarde, signe de ralliement de leurs adversaires. Mais aussitôt des murmures s'élèvent, le bruit grandit et passe sur le Locle comme un coup de joran d'été; milles cocardes jaunes se montrent et circulent dans les rues; à leur tour, les têtes des républicains se couvrent de bon-



nels rouges ; les femmes mêmes , par les rubans de leurs chapeaux , indiquent à quel parti elles ont donné leurs cœurs ( si facilement inflammables ). Le Locle présente le coup d'œil le plus bizarre. Mais en se croisant , en longeant les rues , les groupes s'échauffent et on va en venir aux mains , quand plusieurs des Jacobins proposent un arrangement qui calme les plus exaltés. Les habitants de La Sagne avaient été avertis , et au premier mot ils s'étaient déclarés prêts à partir pour soutenir les orangistes. Mais on avait annoncé la venue des délégués du Conseil d'Etat ; ils restèrent chez eux. Le dimanche 2 février , après le service divin , les deux partis furent rassemblés dans l'église du Locle. Les Commissaires présentèrent un projet de réconciliation ; mais déjà à la lecture du second article , où le port des signes de ralliement étaient interdits , une violente rumeur éclatait. Puis à un signal , les libéraux poussèrent le cri de : *Vive la liberté !* se couvrirent instantanément du bonnet rouge , se levèrent , et repoussant par des récriminations acerbes et des paroles de colère le chef de la délégation qui essayait encore de les calmer , ils sortirent et sur-le-champ ils allèrent élever un troisième arbre de liberté , qu'ils décorèrent de milliers de rubans rouges , de bonnets phrygiens et de devises où l'égalité et la liberté étaient célébrées.

A la nouvelle de ces faits , La Sagne montra un vif mécontentement ; il fut même question de prendre les



armes, et si la Commission de Neuchâtel ne lui avait adressé une lettre pour l'exhorter à la tranquillité, on ne sait comment tout cela se serait terminé. Quelque temps auparavant elle avait fait parvenir au Conseil d'Etat une adresse de dévouement au sujet d'une lettre révolutionnaire d'un bourgeois de Valangin, reproduite par l'un des journaux de la frontière française. Les jeunes gens de La Sagne allaient de temps à autre faire des excursions dans les communes d'alentour, pour y abattre les arbres de liberté; plusieurs vieillards se souviennent encore parfaitement d'avoir fait partie de ces expéditions.<sup>1</sup>

Le pays commençait à rentrer un peu dans le calme, quand voici tout à coup qu'une escouade de dra-

<sup>1</sup> En 1675, lors des troubles survenus au sujet de la duchesse de Nemours, les Sagnards avaient fait partie des troupes placées au Landeron contre toute éventualité. Voici la mention qu'en fait Abraham Vuille, dans son journal: « Le 29 avril 1675, j'ay envoyé Claude Vuille en ma place, en la compagnie du capitaine Frédéric Convert, de la Mellice, pour aller au Lenderont par ordre de la seigneurie; par quoy nous sommes venu d'accord pour cinq bats par journée, à condition que ce la seigneurie donne quelque chose, qu'il m'en doit tenir compte; et je luy ay delivrer mon fusil avec une bandollier et une pièce de 15 bats qu'il me doit rendre en son retour, en telle estat que je le luy ay mis en mains. Le mardi 15 de may, je suis allez rechercher le dit Claude Vuille aux Lenderont, la out il m'a rendu mon fusil au mesme estat que je le luy avoit mis en mains avec la bandollier; par quoy la seigneurie luy a délivrez tous les jours quatre bats avec un pain de monition. Le 4 septembre, il ma rendu les 15 bats du 29 avril passez, par quoy je luy ay estrenné deux esmines d'orge, par quoy il a esté fort comptant. »



gons français paraît au Locle; elle y avait été appelée par les *patriotes* qui voulaient fêter quelque une des grandes victoires du peuple, en France. Grande fut l'inquiétude et l'agitation dans les communes avoisinantes, surtout à La Sagne. Cette fois on y prit les armes tout de bon, et nul doute que nos Sagnards seraient allés expulser tous ces énergumènes si un nouveau message du pouvoir ne les avait arrêtés, les informant qu'on avait prévenu les cantons bourgeois et fait des réclamations à la France. Plusieurs dispositions militaires furent prises au cas qu'il fallût recourir à la force des armes.<sup>1</sup>

C'est à cette époque aussi qu'il faudrait placer le récit d'un contemporain: «Le 28 mai 1793, un jour de foire, les *Eplaturiers*, les *Planchottiers*, les gens du Valenvron et autres *Environniers*, s'étant rendus à la Chaux-de-fonds décorés de la cocarde orange, se prirent de querelle avec les *Jacobins* de cette localité, qui, ayant élevé quatre arbres de liberté surmontés du bonnet classique, étaient venus danser la *carماغولة* autour de ces sapins, vêtus du costume tant prisé des amateurs du système français. A ce spectacle, les Environniers n'avaient pu y tenir; ils étaient tombés à bras raccourcis sur leurs adversaires et il s'en suivit une mêlée sanglante où les Jacobins furent

<sup>1</sup> Une chose qui frappe, c'est la grande modération du pouvoir; mais Berne et Berlin recommandaient la prudence la plus grande; on ne pouvait agir.



vainqueurs. Ils poursuivirent leurs ennemis jusqu'aux Eplatures. Arrivés chez eux, plusieurs des orangistes se saisirent de carabines et commencèrent une fusillade en règle. Les bonnets rouges rebroussèrent chemin. » A La Sagne, racontent les chroniqueurs, aussitôt que l'on eût appris ces nouvelles, la population se leva comme un seul homme et vint se poster sur la colline des Crosettes qui domine la Chaux-de-fonds. Ils envoyèrent un parlementaire déclarer que si les arbres de liberté ne disparaissaient pas sur-le-champ, ils entreraient dans le village pour y rétablir l'ordre.

L'harangue du député Sagnard mérite d'être conservée; elle est en patois de la localité, cet idiôme qui a été celui de la chaire comme il a été celui de l'école et du plaid :

« Epoui ! époui ! quesça que c'est que tu slet train ? Diaibla pas i voui qu'on s'y mette de stet collets rudges ! Q'on âle vitamâ taillî l'âbre de sta libertâ que vo z'a tu divisâ ! Boûta, no que son s'bin uni à LaSeigne, le diaible on d'no n'boudgie. C'est que no na volin ra, ne po pou, ne po ra. Vélin çak c'est, boûta bin !... C'est k'no povin vivre sin let francet ; que le diantra pas no ne volin de sta libertâ et d'la lague étrindgîre à noûtra keumnautâ du pays de LaSeigne. Et d'pieut, no zin passâ pa let voix, no ne volin pieut que noûtre mnistre de LaSeigne no praîtché pieut avoué du francet, no n'r'kniossin pieut que noûtra mèra lagua, noûtre bon patois qu'est l' meilliu. Tu



slet que metta de stet collets rudges, ressabia des raroni que n'vâya pas mi que leu ! Po no, à LaSeigne, no ne volin pas no défigurâ avoué det collets tot' à fieux, det côlet tolei rudges ; let bians que no pôtin sont bin pieut avégnans. Qu'essat kset k'slet cocârdet qu'an tan de tacounets ? On d'ret que c'est det foulations qu'on vite po det bodé ; i ne voui pas que let Seignai a potan det taulets ; i son djaunes, les nouïtro ; le d'jaune c'est let calu du pays. — Y a assebin, ana bouna patia du Vaud' reu que sont k'ma no, i n'a veuya ra de sta diaibla de libertâ !... »

Ce spécimen des notes diplomatiques de La Sagne eut un plein effet. Un *Chauxdefonnier* arriva et annonça que les arbres qui causaient l'émotion des braves Sagnards allaient être abattus, et que tout rentrait dans l'ordre habituel. Voyant leur mission arrivée à bonne fin, les guerriers de la vallée retournèrent chez eux, se félicitant du succès de leur levée de boucliers.

Tchacon était trop bœuanâ  
De tot cet ksavai passâ.

Tel est le récit. Plusieurs *vieux* se souviennent encore de l'histoire. Une chose sûre, c'est que ce fut après ces rixes et ces violences que les discordes s'apaisèrent. Les libéraux ne se voyant pas soutenus comme ils l'avaient espéré, par la France, perdirent un peu de leur audace ; d'un autre côté, les vrais amis du pays, ceux qui craignaient l'intervention étran-



gère , comme l'origine de tous les maux , reprirent courage, et les idées républicaines furent encore une fois renvoyées aux calendes grecques. Mais plusieurs dans le secret de leur cœur espéraient des temps meilleurs.

Ce fut à cette époque, à peu près, qu'eut lieu le grand incendie de la Chaux-de-fonds. Des paroles inconsidérées , des propos menaçants proférés par quelque échauffé , la circonstance que le feu éclata dans un magasin à poudre, qui par son explosion alluma vingt maisons à l'instant, firent attribuer ce sinistre aux haines politiques; on en accusa les Sagnards. Les révolutionnaires accueillirent avec avidité cette suggestion haineuse , et malgré une enquête qui constata que c'était l'effet d'une négligence, ils la répétèrent à l'envi et plusieurs ouvrages l'ont reproduite; à notre époque elle a paru comme un dernier écho dans l'*Histoire complète et détaillée des événements de septembre* et même dans les journaux de cantons voisins (1863). <sup>1</sup>

## XIX<sup>e</sup> SIÈCLE (1831, 48 & 56).

Jusqu'en 1830 , La Sagne <sup>2</sup> ne sort pas de l'ombre

<sup>1</sup> La Sagne fit même un don considérable pour rebâtir La Chaux, tout le bois d'une parcelle de forêt, à l'extrémité est de la vallée.

<sup>2</sup> Le *Messenger de Neuchâtel* (1851) écrivait ces lignes: « On



commune. Comme le reste du pays, elle éprouve un profond chagrin à la cession de Neuchâtel à la France (1806); mais elle obéit à la domination arbitraire de Berthier, comme elle a obéi aux princes de Brandebourg. Ses enfants sont enrôlés dans le bataillon au service français, et plusieurs périssent sur les champs de bataille du grand Capitaine; quelques-uns reviennent de la campagne désastreuse de Russie; les rudes hivers de La Sagne leur ont aidé à passer sans trop de douleurs celui de 1812 dans les plaines glacées de la Russie. Cette période est celle où La Sagne sort un peu de son isolement, et le temps où l'on parlait plus d'une personne ayant été à Neuchâtel que de notre temps on s'inquiéterait de quelqu'un revenant d'Afrique, va se perdre et ne figurera plus que dans les histoires de la veillée, comme d'une chose impayable. Une route la relie à celle des Loges qui vient d'être entreprise. Le *Messenger boiteux de Neuchâtel* de 1811, écrivait dans sa revue annuelle: «La commune de La Sagne, qui a donné plus d'une fois

sera sans doute étonné d'apprendre que La Sagne a rendu un grand service au 1<sup>er</sup> écrivain du siècle, en lui donnant pour quelque temps son nom. Voici le fait, tiré des *Mémoires d'Outre-Tombe*: «Livré à moi seul, je ne sais si j'aurais eu la force de partir de Londres; mais je voyais ma petite société se dissoudre. Madame d'Aguesseau me proposait de me mener à Paris; je me laissai aller. Le ministre de Prusse me procura un passeport sous le nom de *La Sagne, habitant de Neuchâtel*. Je me glissai dans ma patrie à l'abri d'un nom étranger, caché doublement dans l'obscurité du Suisse La Sagne et dans la mienne.»



des preuves non-équivoques de patriotisme et qui aurait contribué pour une forte somme à la confection de la route du Locle, si la ligne en eût été dirigée à travers ce village, comme on en avait d'abord eu le projet, ne voulant pas rester en arrière dans les sacrifices qui se font presque partout le pays pour l'amélioration des voies publiques, décida de faire aussi construire à ses frais et en partie hors de son district, un assez long bout de chemin pour atteindre la nouvelle route et faciliter ainsi les communications avec le Val-de-Ruz et Neuchâtel. » Chacun sait que la route allant aux Ponts et descendant au Val-de-Travers, ne fut construite qu'en 1828; depuis lors une poste la relia avec le Locle et les Ponts, et un peu plus tard avec la Chaux-de-fonds.

Après la reprise du pouvoir par Frédéric-Guillaume III, la principauté entra dans la Confédération suisse. Mais notre localité, comme au reste beaucoup d'autres dans le pays, vit d'un œil mécontent cette réunion; elle, qui si souvent pour se soustraire aux empiétements du conseil d'Etat, de cette aristocratie qui pendant cent ans n'avait cessé de chercher à lui rogner par tous les moyens possibles ses vieilles libertés, s'est adressée pour réclamer (comme fraction de la bourgeoisie de Valangin et commune du comté) la réunion de Valangin à la Suisse, elle est arrêtée dans son élan par quelques vétilles qui blessent ses habitudes. La discipline mi-



litaire, exigée dans le contingent fédéral, leur semble un joug insupportable, à ces milices qui n'ont vu encore dans l'état des armes qu'un amusement; et dans une espèce d'émeute à la Chaux-de-fonds, en 1821, les Sagnards figurent au premier plan comme démolisseurs de la bicoque servant de prison militaire, qui vient d'y être bâtie. A ce petit peuple, habitué à l'économie, il semble énorme de s'armer, de s'équiper à ses frais, et des murmures, des récriminations leur échappent, récriminations accueillies avec bonheur par les adversaires du nouvel ordre de choses.

Le maire Richard était alors à la tête de l'administration; son souvenir est resté comme celui d'un de ces piliers de ce passé *si vieux* pour nous, mais qui a été la vie de la génération qui meurt. Son expression favorite lui avait donné un sobriquet; on ne l'appelait plus que: *Il est question que...* Au plaid avec les justiciers, il faisait parade d'une sévérité inexorable, et au moindre petit conciliabule, à une causerie de deux secondes, on était sûr de voir la figure et le nez fort rouge de M. le maire se tourner du côté des auteurs de l'infraction. « Il est question que si vous ne vous laissez pas, je vous forme demande! » Un trait historique dans tous ses détails, donnera une légère idée de la roideur, de l'importance originale que Richard mettait dans l'exercice de ses fonctions.

C'était pendant le ministère de M. Fabry. Le ministre et professeur Monvert (qui avec le conseiller d'Etat



Matile et l'historien , figure parmi les Neuchâtelois distingués, sortis de La Sagne) était arrivé pour faire le sermon un dimanche d'été. Après avoir prononcé la prière habituelle , il indique le psaume à chanter. Le régent était un de ces magisters de village dont on commence à oublier la figure , Abram-Louis à la Suzon , qui criait comme un aigle lorsqu'il portait le chant. Ce jour-là il advint que l'un des justiciers, aussi bien doué que lui au point de vue amateur de la mélodie , comprit mal l'indication du psaume ; il entonna donc avec le régent : c'était saisissant d'effet et de pittoresque dans le temple que ces deux virtuoses chantant à tue-tête un air et des paroles différents. L'église cachant mal son hilarité, les abandonna aux premiers mots. Arrivé à la fin du second vers, Abram-Louis Vuille , rouge comme un coquelicot de se voir surpasser par son partenaire , se tourna tout d'une pièce vers le banc des justiciers et laissa tomber ces paroles indignées : « Est-ce pour se moquer de moi qu'on chante un autre psaume que celui que M. le ministre a indiqué? » Le justicier, très-étonné de cette interpellation inusitée , devint cramoisi , mais resta coi. Le maire Richard, placé au fond du cœur, dans la chaise de rigueur, saisit au vol cette occasion d'exercer devant toute l'église sa superbe autorité ; il se leva, prit une pose tragique et articula : « Au nom de la seigneurie, je vous ordonne de chanter. » Le régent se tourna aussitôt de son côté, et voulant lui ser-



vir un plat de sa façon , ou tout à fait hors de son assiette , s'écria : « En quel ton chanterai-je , M. le maire ? » — « Il est question qu'il faut chanter en ut, » répliqua Richard sans broncher ; puis il se rassit. Abram-Louis à la Suson se résigna , reprit *sa voix du dimanche* et entonna un plain-chant , un ton plus haut encore que d'habitude. Inutile de dire les chuchottements et les rires étouffés de l'église et la stupéfaction du pasteur en chaire.

En 1830 , Neuchâtel reçut le contre-coup de la révolution de juillet. La bourgeoisie de Valangin se mit à la tête du mouvement. Les députés de La Sagne s'unirent à ceux des Montagnes pour demander le remplacement des Audiences , impopulaires dès leur origine , par un Corps législatif élu par le peuple ; la liberté de la presse , celle de la chasse , etc. Après bien des débats et des déboires , on en vint à obtenir une partie de ces demandes qui , avec la visite de Pfuel , du 18 mai , où d'adroites flatteries leur furent prodiguées , amenèrent un retour de satisfaction chez les Sagnards , lesquels d'ailleurs avaient constamment hésité , craignant de violer leurs serments au prince.

Mais le conseil d'Etat et ses partisans avaient frustré les attentes du parti libéral. Aussi le 13 septembre 1831 , une colonne de républicains s'emparaient-elle du château de Neuchâtel. Mais bientôt à l'appel de cette même bourgeoisie de Valangin , un camp se forma à Valangin , et on y vit affluer les défenseurs



du régime monarchique. A la Sagne, dit un historien, tous ont pris les armes, jeunes gens et vieillards; les femmes même, vaillant landsturm, s'en vont faisant des rondes et montant la garde; elles veillent à la sûreté de la commune, pendant que leurs frères, leurs maris attendent l'ennemi, puisqu'il faut appeler ainsi des frères. Les postes qui sont restés avec elles, font des reconnaissances la nuit jusque sur la dernière colline dominant la Chaux-de-Fonds, dont les habitants, en majeure partie partisans de la république, ont menacé de les attaquer.

Cependant cette première prise d'armes se termina sans effusion de sang, par l'intervention de la Confédération. Les insurgés rentrèrent dans leurs localités, réservant leurs armes pour des temps meilleurs.

Toute animosité ne pouvait être éteinte ainsi; les relations des populations s'en ressentirent et chacun se plut à attribuer à ses ennemis les plus sanglants épisodes, des faits où tout était peint sous le plus mauvais jour. C'est ainsi qu'on a pu écrire que « la population de la Sagne, dont l'or de Neuchâtel soutenait le fanatisme, devint bientôt l'effroi des libéraux paisibles. »

Irrités de ce que le pouvoir leur avait retiré ses premières concessions, quelques-uns des patriotes marchèrent de nouveau sur Neuchâtel (18 décembre 1831). Mais tout avait été préparé pour une forte résistance et ils devaient être vaincus. Les Sagnards se réuni-



rent aux Ponts aux gens de la Brévine, du Locle, des Ponts, de la Chaux-du-Milieu. Les chefs étaient Pourtalès-Steiger, Ibbetson, etc. Cette troupe devait rejoindre Pfuel à Rosières; mais sans l'attendre et malgré le vent et la neige chassée au visage, on marcha sur Travers où les insurgés étaient réunis. Ceux-ci s'étant retirés, on se dirigea sur Couvet. Une résistance y avait été organisée; cependant cette localité fut évacuée par les républicains, après un court combat, auquel avaient participé les soldats venus avec Pfuel: un bataillon du Val-de-Ruz, une compagnie de carabiniers de Neuchâtel et une batterie d'artillerie. Le surlendemain, 20 décembre, la petite armée qui venait de consolider pour 17 ans le pouvoir de ses princes, appelée par la générale, partait à dix heures du soir pour la Chaux-de-Fonds, où l'on devait entrer au point du jour. — On s'est plu à répéter (et plus que tout autre l'auteur auquel j'emprunte ces détails <sup>1</sup>) que les chefs supérieurs s'étaient appliqués à ôter du cœur des milices tout scrupule et toute pitié; en réponse à ces insinuations, il suffit de rappeler le discours fait par Pourtalès à la troupe rassemblée devant la Fleur-de-lis (Chaux-de-Fonds). Cela peut être vrai de quelques chefs subalternes; on l'a vu d'ailleurs plus d'une fois.

Arrivé à La Sagne, on fit une halte; les femmes

<sup>1</sup> *Fragments neuchâtelois*, par Guinand.



qui s'étaient aidées à garder la vallée, vinrent féliciter leurs maris. Les prisonniers y furent laissés sous leur garde. On a raconté depuis, qu'elles se montrèrent particulièrement cruelles à leur égard. Si ces faits étaient vrais, ils ne feraient que prouver sous quel jour des chefs avaient représenté ces patriotes malheureux. La colonne reprit sa route et opéra sa jonction avec le corps envoyé de Neuchâtel, par la Vue-des-Alpes, à Boinod. La Chaux-de-fonds humiliée dut courber la tête.

Le passage du prince de Neuchâtel, en 1842, est un fait marquant dans les annales de La Sagne. Je n'en dirai un mot que pour faire ressortir quelques incidents. Il n'est pas nécessaire de rappeler que l'amour profond des habitants les avait guidés dans les préparatifs faits pour le recevoir. « A toutes les maisons, raconte un témoin oculaire, sans exception, on voyait des signes de fidélité: des drapeaux, des couronnes, des guirlandes; cinq arcs de triomphe étaient disposés le long de La Sagne, et la maison d'éducation était chargée de fleurs. Le cortège arriva; c'était par une pluie battante, tous les habitants étaient dans la rue et les prés, la tête découverte, et l'on sait qu'au 27 septembre, il n'est rien moins qu'agréable dans nos Montagnes de recevoir une *chakée* sur la tête. « Couvrez-vous, leur criaitle roi, couvrez-vous! » Ils avaient bien peur de lui obéir. Touchant le dis-



cours, il se passa un incident qui mérite d'être rapporté. Le maire Matile avait été chargé de s'acquitter de ce devoir ; mais soit émotion, soit toute autre cause, il resta bouche close, au grand mécontentement des Sagnards, qui allèrent plus tard jusqu'à lui reprocher des idées républicaines. En montant l'escalier de la maison de ville, le roi se trouva tout à coup devant un vieux resté là par inadvertance. D'abord étonné de se trouver seul si près de Sa Majesté, il ne savait que faire, retournant son bonnet dans ses mains ; se ravisant tout à coup, il alla tendre la main au roi qui répondit cordialement à cette étreinte naïve mais loyale. Une collation fut acceptée, aux instances des dames de la localité qui voulaient pouvoir raconter à leurs petits-enfants qu'elles avaient un instant été les cuisinières de leur prince. Puis le cortège se dirigea sur le Locle : pendant tout ce temps, la société de musique n'avait cessé d'exécuter ses plus beaux morceaux. »

Ce passage enthousiasma les cœurs pour leur souverain, et six ans après, lorsque le 1<sup>er</sup> mars vint proclamer la république, nul doute qu'il y aurait eu de sanglantes rencontres si les hommes au pouvoir avaient montré de l'énergie. Les Sagnards qui, aux premiers bruits, étaient descendus sur Valangin, brisaient leurs fusils de rage, en se voyant licenciés sans avoir pu combattre. L'année suivante, une occupation militaire de douze jours vint arrêter les manifes-



tations au sujet de l'anniversaire du roi et de la reine de Prusse ; cette mesure coûta plus de 320 louis à la commune.

**Cinquante-six.** — Chacun connaît l'insurrection royaliste de septembre 1856. Aussi n'en essayerai-je pas l'histoire. Je désire simplement faire ressortir le rôle que La Sagne a joué dans cette prise d'armes.

Très-souvent depuis 48, les chefs du parti royaliste étaient venus faire visite à la localité ; ils avaient pris à cœur d'entretenir les espérances de la vallée fidèle. Lorsque le *pèlerinage de Sigmaringen* fut organisé, plusieurs Sagnards en faisaient partie ; à la manifestation royaliste de Valangin, le noyau de l'assemblée était formé de gens de notre localité. Mais ils avaient positivement déclaré ne vouloir marcher, ni tenter un coup de main qu'avec l'ordre du roi. Les désirs des meneurs ne tendirent donc plus qu'à l'obtenir cet ordre qui ne fut donné qu'après beaucoup d'hésitations et de restrictions.

La mésintelligence, glissée dans le camp républicain au sujet de la construction des voies ferrées, encouragea le cabinet noir et les abstentionnistes dans leur projet d'un coup de main hardi, qui leur fit regagner le terrain perdu depuis la révolution, et remît sur le tapis la question de Neuchâtel. Le 14 août 56, une réunion des hommes du parti avait lieu à La Sagne. On y discuta plusieurs propositions, et le colonel Pour-



talès-Steiger partit aussitôt pour Berlin. Il en revint avec l'autorisation d'agir. C'est sur le Communal du Locle, à la face du ciel que tout fut concerté : la brise qui murmurait dans les feuilles, le calme du soir, la paix qui régnait dans la montagne, contrastait avec l'air préoccupé de ces hommes qui allaient exposer leur vie pour le triomphe d'une idée. Cette scène rappelait un peu, elle avait un faux air du serment des trois suisses.

Le mouvement avait d'abord été fixé pour la fin d'août ; mais quelques empêchements étant survenus, l'on attendit encore. Une chose qui en aida singulièrement la réussite et qui expliquera pourquoi le secret fut si bien gardé, c'est que tout en sachant fort bien qu'il devait partir, le simple royaliste, le bras de l'action, ignorait complètement le moment fixé. Les cartes de convocation ne furent portées que dans la soirée, et même assez tard, puisque plusieurs ne les reçurent qu'à 10 heures, 10<sup>1</sup>/<sub>2</sub> heures. Mais on s'attendait à être appelé : tout était préparé depuis huit jours et chacun fut prêt à partir presque en un clin d'œil. Plusieurs miliciens qui arrivaient de Colombier, où le bataillon 115 venait d'être licencié, n'ôtèrent pas même l'uniforme.

L'ordre qui fixait le mouvement au 3 septembre, indiquait : qu'il serait exécuté simultanément à Neuchâtel et aux Montagnes, et que les royalistes de ces dernières localités recevaient l'ordre de se lever en



masse. L'autorité royale devait être proclamée en même temps à *La Sagne*, Locle, Brévine et communes environnantes. Le plan de campagne portait quant à *La Sagne* : Le capitaine Fabry, avec 60 hommes, sera à 2<sup>1</sup>/<sub>2</sub> heures du matin à la croisée de la route du Val-de-Travers et des Gorges. Le reste des gens de *La Sagne* entrera au Locle à 4 heures du matin. Les gens de la Brévine, du Cerneux et de la Chaux-du-milieu, doivent attendre près des Abattoirs que les *Sagnards* soient entrés au Locle. Les hommes armés de cette dernière localité doivent être prêts dans leur domicile pour deux heures du matin, et lorsque les *Sagnards* s'empareront de l'Hôtel de ville en criant vive le roi ! ils sortiront et se réuniront à eux. Le mot d'ordre était *Sagne*.

L'on était donc au 2 septembre. C'était un mardi. Durant tout le jour le ciel avait été pluvieux ; le soir arriva et les nuages continuèrent à se traîner le long de la montagne. Le capitaine Paul Fabry, fils du pasteur Fabry, avait expédié les cartes de convocation, où il avait recommandé de se munir de ses armes et munitions. A 9 heures, les 60 hommes sous ses ordres, devaient être au Plan de la scie, au bas du vallon des Kignets. On quitta ses toits, la plupart le cœur oppressé par cette tristesse, ce pressentiment vague que chacun a ressenti à l'approche de graves événements. Plus d'un ne se faisait pas d'illusion et avait quitté sa famille comme s'il ne devait pas la revoir.



Une fois arrivés et l'appel fait, la colonne se mit en marche. La nuit était noire, *noire comme un four*, disaient les soldats. Pas une étoile ne brillait au ciel, pas une lumière ne tremblait dans la vallée; l'obscurité, la pluie empêchait de les voir. On commença de s'enfoncer dans la gorge sauvage. De hauts sapins, les rochers bizarres qui en divers endroits surplombent ses bords, n'apparaissaient un instant que comme autant de fantômes évoqués dans la nuit. Le Bied grossi par les pluies de la journée, grondait dans la montagne, et ses cascades apportaient à l'âme une impression de douleur, de regret, un je ne sais quoi d'indéfinissable qui pesait, qui ébranlait le cœur et l'agitait longtemps. Dans les endroits où il coupe le chemin, le pas de la troupe produisait un clapottement lugubre. Quelques oiseaux effrayés par ces bruits inaccoutumés, s'enfuyaient en poussant des cris de détresse, qui faisaient tressaillir les nocturnes voyageurs. On sentait que le cœur était resté dans la vallée et que des réflexions douloureuses l'assiégeaient.

En effet, il y avait de quoi être triste, et malgré les éclats de voix ou les rires éteints aussitôt que jetés, il était facile d'en juger. Et j'en suis persuadé, si ce n'avait été le devoir, devoir regardé comme sacré, nombre d'entre eux seraient revenus sur leurs pas. Personne ne restait à La Sagne, sinon les femmes, les vieillards inutiles et quelques enfants.... si les chances de la guerre tournaient contre eux, qui les



protégerait? Ceux qui avaient été acteurs dans la pacification de 34, avaient souvenance des scènes déchirantes de la guerre civile... pour la première fois peut-être le regret entraît dans leur conscience.

Ces furent sans doute ces dispositions qui engagèrent deux soldats à se dissimuler derrière un buisson et à revenir sur leurs pas. Il n'y eut que cette défection. La marche continua, rendue pénible et par une pluie fine qui faisait l'herbe et les sentiers glissants, et par les difficultés de toute nature d'une expédition de nuit dans la forêt. Il est vrai que huit jours auparavant, l'un d'eux était allé marquer le passage au moyen d'arbres abattus et d'autres remarques faciles à retrouver par une nuit claire;... mais l'obscurité était profonde. La troupe cheminait donc péniblement; elle arriva aux pâturages, puis sur la crête et l'on commença à descendre. Le silence fut réclamé et le reste du voyage se fit sans bruit; on aurait dit une troupe de ces esprits dont les vieux peuplent encore les endroits solitaires, durant les nuits d'orage: derniers restes du temps des sorciers et de leur *yoke*. Les éclaireurs avaient eu soin de tracer la ligne à suivre loin des localités, afin qu'aucun bruit ne trahît la marche de la troupe. Un moment, au-dessus de Corcelles, près des bois de Serroue, le chef fut inquiet: le chien d'une ferme près de laquelle ils passaient, aboya et à la fin devint furieux. Mais lorsque le fermier fut levé, le dernier des soldats avait passé,



et si quelque bruissement lui parvint, il put l'attribuer à la voix des bois. Arrivée au lieu du rendez-vous, la colonne harassée de fatigue, se trouva seule; elle attendit longtemps: les royalistes du bas n'étaient pas prêts. Cependant à trois heures du matin le château était pris.

Revenons à La Sagne. Ceux qui y étaient restés ignoraient le départ d'un corps pour Neuchâtel. Mais peu à peu des groupes se formèrent, s'éloignèrent pour se reformer; l'instant d'après on venait de recevoir les ordres de marche. L'hôtel de ville avait été choisi comme lieu de rassemblement; bientôt sur les routes, venant de Miéville, des Cœudres, sur la chaussée des Pontins, en bas le Crêt, commencèrent à retentir des pas pressés; et à la clarté descendue par les échancrures des nuages, on put apercevoir des points noirs se rendant tous à la même destination. C'étaient les hommes appelés. Néanmoins tout se fit dans le plus grand calme; point de tumulte, point de bruit. Les rares partisans du régime républicain dormaient, rien n'arriva à leurs oreilles; aussi jugez de la surprise le lendemain, quand l'un d'eux que ses idées franchement déclarées avaient désigné particulièrement à l'attention des chefs, en ouvrant sa porte, y trouva trois factionnaires avec une consigne des plus sévères.

A onze heures et demie tout se trouvait prêt; on se mit en marche. Le pas cadencé de cent cinquante



hommes s'éloigna en haut le Crêt, puis dans les contours de la route, et bientôt s'éteignit sans retour. Les femmes qui avaient ouvert les fenêtres pour voir partir leurs maris, leurs enfants, leurs pères, rentrèrent en poussant un soupir et en demandant à celui dont l'œil veille sur le monde, de protéger ceux qui s'en allaient dans la nuit. La troupe montait la route qui après avoir serpenté sur le Commun, redescend Entre-deux-Monts et va déboucher par une gorge étroite et dangereuse sur le plateau qui domine le Locle. On avait renoncé à prendre la route de la Jaluza, à la suite d'avis indiquant que divers bruits d'insurrection étaient parvenus au préfet. Pourtalès, vieil officier qui déjà avait commandé en 34, et Bernard de Géliou, son aide-de-camp, jeune homme au service de Prusse, à la tournure gracieuse mais à l'uniforme étranger, étaient les chefs de cette colonne. Au reste personne ne savait au juste à qui il obéissait, la nuit était si noire. Le chef de la localité avait seulement déclaré que ses pouvoirs, il les avait remis entre les mains du colonel de Pourtalès. Le plus profond silence régnait; les soldats avaient croisé le pas; des exclamations étouffées, des conversations à voix basse, c'étaient les seuls signes de la présence de cette foule. La même discipline régnait dans la troupe qui les rejoignit là; elle arriva à une quinzaine de pas sans être aperçue; puis les deux grands cordons noirs se mêlèrent; l'on était au haut de l'Argilat. Les chefs



commandèrent une halte. C'était à peu près à ce moment que les gendarmes du Locle faisaient une ronde de sûreté; tout leur paraissant des plus tranquilles, ils rentrèrent maugréant contre le malencontreux fonctionnaire qui avait pu envoyer au préfet des renseignements aussi saugrenus que ceux pour lesquels on les avait éveillés.

Vingt à vingt-cinq minutes s'étaient peut-être écoulées quand la troupe, qui s'était glissée en bas l'Argilat au signal annonçant que tout était calmé, entra dans les rues du Locle. Le silence fut gardé jusqu'à l'hôtel de ville; mais là, mille cris éclatent, bruyants comme la voix des trompettes : Vive le roi ! Vive le roi !... Les maisons semblent tressaillir, car à toutes les fenêtres jaillit un flot de lumière; quelques têtes se projettent en dehors et regardent curieusement ceux qu'on croit des tapageurs. Les royalistes sont venus les rejoindre. Le groupe désigné d'avance s'empare de la poudrière du Col-des-Roches où des munitions sont prises; le reste de la poudre est jetée dans le Bied qui près de là s'engouffre sous les rochers. Un second poste s'est assuré du clocher, et un homme se huche au sommet de la tour et y arbore le drapeau noir et blanc... Des arrestations furent faites, les anciennes autorités reprirent leurs fonctions et plusieurs proclamations, annonçant l'état de siège, le rétablissement du pouvoir du prince, etc., furent répandues dans le Locle. La population qui commen-



çait à se répandre, s'arrêtait devant ces grandes feuilles et apprenait ainsi les vues des maîtres du jour. Des hauteurs avoisinantes on entendait un bourdonnement semblable à celui que font les abeilles lorsqu'elles vont essaimer : c'étaient les mille voix d'un peuple surpris et inquiet. Dans les rues parfois éclataient comme une fusée les cris de Vive le roi ! Les arrestations s'opéraient...

Cependant la colonne envoyée sur la Chaux-de-fonds, et à laquelle les Eplaturiers venaient de se joindre, en voyant arriver les troupes de cette localité, rétrograda et rentra au Locle. Après une délibération de quelques instants, on reprenait le chemin de La Sagne, renonçant à défendre le Locle.

Arrivés sur le Commun, à l'endroit du plateau employé comme place-d'armes, un repos fut accordé. Une discussion sérieuse eut lieu entre les chefs ; plusieurs, entre autres le fougueux de Géliou, voulaient qu'on y attendît les républicains. Les deux pièces de canon furent mises en batterie. La position était excellente et les dispositions de la troupe encore des meilleures ; nul doute que si l'on eût écouté ces conseils un combat terrible ne se fût livré, et l'avantage aurait fort bien pu ne pas rester aux arrivants, eux qui avaient pour toute ressource deux cartouches dans la giberne. Mais Pourtalès avait reçu du roi l'ordre formel de ménager le sang des Neuchâtelois ; il résista à ces suggestions, d'ailleurs excellentes une



fois le point de vue admis, et commanda : En avant ! Son front était couvert d'un sombre nuage ; les quelques illusions qu'il pouvait avoir eues s'étaient envolées ; le billet qu'il expédia un peu plus tard à ses amis de Neuchâtel, laisse entrevoir une partie de ses tristes prévisions. On a même dit que tous ses efforts avant cette prise d'armes de 56, avaient tendu à l'empêcher et que ce n'est que la voix du devoir et de l'honneur qui l'avait jeté dans cet impasse.

La Sagne se découvrit aux regards. On s'arrêta pour y manger quelque chose ; les femmes apportèrent des vivres à leurs maris. La fatigue commençait à devenir générale : on en voyait se coucher pour tâcher de reposer un instant, d'autres, les pieds blessés par la marche, venaient demander de la charpie dans les maisons du Crêt ; plusieurs n'étaient armés que d'un fusil de chasse ou d'un sabre, sans autre uniforme que le brassard noir et blanc. Du vin fut donné à ces pauvres gens. Les chefs veillaient eux-mêmes à ce que personne ne pût s'enivrer. De Gélieu, s'apercevant que malgré ces précautions quelques-uns étaient parvenus à obtenir plus des deux verres prescrits, ordonna brusquement le départ, défendant d'en donner encore une goutte. Pendant cela, il y en eut qui, voyant la tournure que prenait la chose, rentrèrent chez eux ; mais ces défections furent peu nombreuses.

On prit la chaussée de Marmoud, puis passant par



Plamboz, on vint déboucher sur les Petits-Ponts, pour de là gravir la montagne de la Tourne. Une fois sur la hauteur, la route devenait moins pénible; la colonne pouvait se flatter d'arriver sans encombre dans la soirée à Neuchâtel. Vers les 2 heures, la tête de l'expédition était aux abords de Peseux. Quelques carabiniers, envoyés de Colombier, occupaient dans ce village l'auberge des XIII Cantons. Le feu commença; aux premiers coups, l'un des Sagnards tombait, une balle perçant son feutre au ruban, lui avait fracassé le crâne; c'était le premier mort de la journée. Une colère furieuse s'empara de ses camarades, en le voyant tourner et tomber le visage contre terre. Une pièce d'artillerie vint s'aider et arrêter la défense; les carabiniers se rendirent: sans la protection des chefs ils auraient été massacrés, car ils venaient de faire encore plusieurs blessés. C'est à cette surexcitation qu'il faut attribuer les scènes odieuses qui ensanglantèrent Peseux. A la tombée de la nuit, Pourtalès arrivait à Neuchâtel; tout disparut derrière les barricades du château.

La colonne des républicains, de son côté, arriva à La Sagne un peu après midi. Les femmes croyant que c'était l'arrière-garde, s'écrièrent: c'est des nôtres! Mais elles furent vite détrompées. Les guides, pistolet au poing, précédaient l'infanterie et l'artillerie, et les carabiniers faisaient la chaîne en descendant les Crêtets. Des cris de: Vive la république! Vive la



Suisse! se mêlaient au sourd roulement des canons et à la marche de la troupe. Aussitôt chacun rentra dans les maisons et les femmes, prenant leurs enfants dans leurs bras, commencèrent à pleurer. Une pareille troupe contre eux, si peu nombreux! Quelle pitié! Partout éclataient les gémissements. Cruelle position pour des épouses dont plusieurs étaient enceintes. Aussi les enfants nés après 56 portent tous plus ou moins le cachet des terreurs, des angoisses éprouvées par leurs mères; ils sont ou plus pâles, ou plus frêles. Pauvre jeunes êtres, vous serez longtemps là pour faire souvenir des malheurs des guerres civiles! comme vous aussi orphelins de cette époque!

Au reste, les soldats ne se firent remarquer que par leur peu de brusquerie; quelques verres furent cassés à l'hôtel de ville, puis la marche fut reprise. Le major Girard avait profité de ce moment pour transmettre des ordres importants au commandant de l'arrière-garde, le capitaine Matile du Locle, qui devait occuper Rochefort.

Le 4 septembre au matin, les troupes républicaines donnaient l'assaut au château. Je ne veux pas ici rechercher si vraiment les combats eurent lieu ainsi qu'on l'a raconté. Les républicains disent oui; les royalistes répondent non. Sans trop s'aventurer, on peut pourtant admettre que la narration devient un peu trop fictive dans la portion des ouvrages qui ra-



content ces épisodes. Mais la parole de Petitpierre-Wesdehlen : « Deux jours de guerre civile valent mieux que deux mois d'intervention fédérale, » devait être mise en pratique par ceux-là mêmes contre qui elle avait été prononcée. Arrêtons-nous à quelques-unes des scènes qui se passèrent dans cette surprise.

D'abord les occupants du château ne croyaient pas à l'attaque. Plusieurs m'ont répondu, lorsque je demandais pourquoi ils ne s'étaient pas défendus : « Mais nous croyions qu'une capitulation avait été conclue et nous attendions les troupes fédérales pour 6 heures. Nous avions même si peu de doute à cet égard que nous avons laissé ouvert l'un des battants de la grande porte où les canons étaient braqués. On a dit que nous avons fait un feu très-vif sur les assaillants, mais cette assertion n'est qu'une erreur volontaire ; les quelques coups lâchés, le furent par ceux qui résistèrent aux ordres donnés, et pendant l'attaque. D'ailleurs, si nous avions tiré, croyez-vous que nous aurions manqué ainsi ? il n'y a pas eu un républicain tué et les troupes arrivaient à grands flots : nous n'avons pas tiré. » En voyant l'assaut, une foule de royalistes se sauvèrent en criant : Sauve qui peut ! Les uns passèrent par la porte du château qui donne sur les jardins de l'Ecluse ; d'autres par la rampe abrupte du donjon, du côté de la montagne ; d'autres encore par dessus la barricade établie à l'entrée du



petit escalier qui mène du château au pied de la tour de Diesse. Mais ceux qui n'avaient pas eu le temps de s'enfuir ou qui avaient pris à cœur l'expédition, restèrent au château. Le capitaine Fabry s'écria : « J'ai amené des hommes ici, je resterai avec eux. » Plusieurs parmi les tués étaient de La Sagne; ils moururent en braves. L'un d'eux sur l'escalier de la collégiale, refusant de rendre son fusil, reçut trois balles et fut achevé à coups de baïonnettes. Un autre visé à bout portant, reçut la mort sans faire un mouvement. Quelques jeunes gens en voyant les balles frapper les murs de la collégiale, baissaient la tête : « C'est trop tard ! » leur disaient les vieux en railant. Cependant lorsque la troupe enjambant les murs du donjon, se rua sur la terrasse, la plupart se jetèrent la face contre terre, et la vague leur passa sur le corps, allant briser plus loin sa fureur; ils ne se relevèrent que lorsque la fusillade fut arrêtée, pour aller se constituer prisonniers. Cet instant vit encore quelques victimes : un carabinier arrivant du donjon, s'arrêta devant l'un des royalistes : « Vous avez servi, vous ! » lui dit-il en épaulant sa carabine. C'était à bout portant, il fit feu; mais un officier qui avait tout vu accourait, d'un coup d'épée il releva l'arme fatale et le coup partit en l'air. *Durant les secondes pendant lesquelles il se trouvait le front devant la bouche de la carabine, nous ne le vîmes pas ciller*, racontèrent plus tard ceux qui, couchés sur la terrasse, examinaient



d'un œil cette scène terrible. Le capitaine Fabry, qui avec d'autres chefs avait été enfermé dans une chambre du château, fut emmené avec eux à la Tour des Prisons, protégé par une escorte de quatre soldats. C'était une mesure on ne peut plus dangereuse pour la vie des prisonniers; aussi a-t-on voulu faire de cet acte un plan concerté pour l'extermination des chefs. « On nous mène à la boucherie, » s'écria l'un d'eux. « Cela en a tout l'air, » répondit Fabry. Les vainqueurs éprouvaient cette exaltation fébrile, cette fureur des actions où le sang a été versé et la fumée de la poudre respirée. Il fut impossible à l'escorte de se frayer un passage; trois prisonniers reçurent des blessures; le capitaine Fabry fut frappé d'un coup de sabre qui lui ouvrit le crâne, et d'un coup de baïonnette dans le ventre. Il mourut quelques jours après; c'était un caractère des plus beaux : sa vie n'a été qu'une longue et énergique protestation contre le régime qu'il croyait contraire au bonheur de sa patrie. En 1848, s'il n'avait craint d'assumer une trop grande responsabilité sur sa tête, il aurait cédé aux conseils de ses amis et se serait mis à la tête des royalistes pour soutenir le principe monarchique. Honneur à ceux qui sont morts pour rester fidèles à leurs convictions ! Mais haine aux guerres civiles qui précipitent dans le tombeau des hommes dont la vie aurait été utile à la patrie !...

L'insurrection était donc vaincue. Les insurgés



étaient en fuite ou prisonniers, et ils devaient paraître devant la justice fédérale.

Le désarmement de La Sagne fut ensuite opéré, non par la troupe régulière, mais par une foule composée d'éléments assez hétérogènes. On sentait dans la manière de procéder de ces gens, que le souvenir de 1831 était resté au fond des cœurs; les actes de vandalisme qui eurent lieu, indignes du beau nom de Suisse, ne peuvent être attribués qu'à la terrible souvenance de cette première de nos guerres civiles.

Puis l'occupation fédérale vint peser deux mois, deux longs mois, sur notre malheureuse Sagne. Enfin, lorsque la mise sur pied des bataillons fédéraux qui devaient marcher aux bords du Rhin, fut décrétée pour répondre aux menaces de la Prusse, les Sagnards qui avaient participé au mouvement, passèrent la frontière de France. Envisagés comme déserteurs, ils furent traqués par les gendarmes, partout où l'on avait vent de leur présence. Que d'angoisses encore alors! A chaque coup de fusil une pensée de mort arrivait à l'esprit de ceux qui attendaient un absent; car ces pauvres réfugiés ne pouvaient rester loin de leur vallée; de temps en temps, la nuit, ils venaient rôder près des habitations et s'y glissaient comme des larrons, craignant à tout instant de voir apparaître le schako ou la carabine du gendarme dans les arbres, au-dessus d'un buisson. (Qu'il est doux et mysté-



rieux l'amour de la patrie ! Il attache aux rochers les plus sauvages , aux sites les plus arides , comme aux riantes campagnes et aux gazons fleuris des pays baignés d'air et de lumière ! )

Maintenant la paix est venue fermer ces plaies ; le temps qui efface tout , a passé son éponge d'oubli sur ces pages lugubres de notre histoire , et notre peuple Sagnard est bien réellement rattaché aux idées républicaines. La crise horlogère , qui était venue assombrir l'horizon , a passé. Une ère de bonheur s'ouvre devant nous ; posons hardiment le pied sur la plage que nous a laissée le naufrage.

### Dernier coup d'œil.

La Sagne est la plus haute des vallées du Jura neuchâtelois. Parallèle à cette chaîne , elle est élevée de 2445 pieds au-dessus du lac , <sup>1</sup> de 228 pieds au-dessus de la Chaux-de-fonds , de 197 au-dessus des Ponts , et de 700 à 800 au-dessus du Val de St-Imier , dont elle est comme une continuation. A la Toffière , la vallée éprouve une brusque dépression , devient l'encaissement des Convers et finit par s'abaisser jusqu'à la région des arbres fruitiers. Elle est bordée par la Basse-Côte et le Commun ; cette dernière ondu-

<sup>1</sup> Auberge de la Croix-blanche , sur le Crêt , élevée de 40 pieds au-dessus de la Brévine.



lation, placée au couchant, sépare La Sagne de l'étroit vallon d'Entre-deux-Monts, des Bressels, des Bénéciardes et des Roulets, qui va s'ouvrir sur les Crosettes. Le Commun et le plateau qui le domine, n'est qu'un vaste pâturage semé de sapins qui, de loin, le font paraître presque une forêt; d'abord peu élevé, de pente douce, il finit par porter d'assez hauts points de vue, ainsi Son-Martel. La côte du Levant a des pentes raides couvertes de sapins et de hêtres entremêlés, qui se terminent en une espèce de terrasse dominée par une série de collines; les Kovirons, les Pradières en sont les crêtes les plus élevées. Le dos de la montagne est coupé de plusieurs combes, dont l'une, marécageuse par places et encaissée, a creusé par ses eaux le profond ravin de la Mauvaise-Combe, qui permet, depuis Rochefort, d'arriver à La Sagne sans avoir vu le lac et les Alpes, sinon par une mince échappée dans les arbres. En quelques endroits, entre autres à la Roche-des-Cros,<sup>1</sup> des rochers abrupts arrêtent le regard et sont souvent, comme les hautes arêtes de la chaîne, cachés par les nuages pluvieux qui se traînent sur leurs flancs. Le vallon des Kignets entaille profondément cette Côte et creuse un enfoncement dans la montagne même, enfoncement qui suit les Neigeux et où les Chenail-lons, au printemps et après les grosses pluies, pré-

<sup>1</sup> De *cros*, espèce de corbeaux qui y sont très-nombreux.



cipitent leurs ondes jaunes et forment des cascates d'un pittoresque ravissant. Arrivée près des Ponts, elle s'abaisse et se livre davantage; elle va enfin rejoindre par un circuit qui ferme la vallée au sud, la chaîne du couchant. Cette dernière envoie les eaux qui se fraient un passage dans ses combes, à deux grands bassins de l'Europe, la Mer du Nord et la Méditerranée, par l'Areuse et le Doubs. Le paysan qui en cheminant dans la montagne, arrête parfois de son robuste soulier ferré un des minces filets d'eau qui y murmurent, s'est rarement douté que les ondes auxquelles son pied servait de digue, allaient battre les côtes de la lointaine Norwége.

Quant au caractère des habitants qui peuplent cette vallée, rien n'a été peut-être si diversement jugé, parce que rien autant que ce caractère n'a été vu avec plus de passion, de peu d'impartialité; on pourra en juger par quelques fragments. Des milliers de récits, de contes, de farces où le Sagnard joue constamment le beau rôle, c'est-à-dire le rôle stupide et benêt, circulent dans le pays et pourraient s'ajouter aux lignes qui suivent : <sup>1</sup>

« A La Sagne se trouvent encore des Valanginois de vieille race, aux mœurs simples et aux vertus an-

<sup>1</sup> Ce serait vraiment un curieux recueil que celui où l'on écrirait tous les faits et gestes imputés aux Sagnards. Qui n'a entendu un plaisant commencer ainsi : « il y avait une fois un Sagnard, » littéralement comme dans les contes de fées.



tiques, aimant leur patrie d'un amour sans égal, qui, légué de père en fils, s'est comme enraciné dans leurs cœurs inaccessibles aux doctrines des novateurs. Et cet amour noble et grand dans la prospérité, grandit encore davantage et opère des prodiges de dévouement, lorsque le malheur a frappé la terre qu'ils chérissent. » <sup>1</sup>

« Les habitants de La Sagne sont religieux, très-assidus aux saintes assemblées ; ils ont des mœurs simples et laborieuses, des habitudes d'ordre, une vie rangée, une vie de famille. Et non-seulement il y a à La Sagne une vie de famille, mais encore on pourrait dire que ce village est une grande famille, tant l'union, la concorde et l'égalité règnent parmi ses habitants. Personne ne saurait leur refuser la droiture, la probité, l'exécution ponctuelle de ce à quoi ils s'engagent. Mais ce qui les caractérise peut-être plus que tout le reste, c'est la réunion de la fidélité et de l'amour de la liberté. Droits et devoirs se confondent à leurs yeux. Le respect pour le passé est porté chez eux à un degré qui le rapproche presque d'un culte. L'antique maxime des Neuchâtelois : *Nous sommes bien, tenons-nous-y*, semblerait avoir été trouvée à La Sagne et pour son usage. » <sup>2</sup>

« La Sagne est une petite Vendée sur les hauteurs du Jura. Dans le creux d'un vallon, ou plutôt d'une

<sup>1</sup> *Chants Valanginois*, 1848.

<sup>2</sup> *Almanach de Neuchâtel*, article : *La Sagne*, 1851.



gorge étroite, austère, triste, s'étend un village très-allongé, dont la plupart des maisons sont couvertes en bois, et dont les habitants ont généralement un air renfrogné, soupçonneux, presque lugubre. Le Sagnard a la tenacité du Breton en fait d'opinions politiques et religieuses; il croit au ministre qui prêche et au roi qui ordonne; c'est là toute sa politique. Il a conservé le tempérament des vieux âges. Le Sagnard est féroce dans son amour de la tradition; nul républicain ne peut habiter près de lui. C'est une question de savoir si l'autorité gouvernementale pourrait envoyer là un fonctionnaire républicain quelconque. Certes, il n'y serait pas en sûreté. » <sup>1</sup>

« .... Et cette peuplade est aussi passionnée de liberté que dévouée à son souverain; elle est (chose étrange!) en majeure partie industrielle; elle est intelligente, riche, éclairée, prospère; elle possède tout ce qui semble constituer le bonheur des nations. » <sup>2</sup>

Assurément voilà des jugements bien dissemblables.

Le caractère de l'habitant de La Sagne a en effet quelque chose de la tenacité du Breton, de son attachement aux vieilles coutumes; il a conservé quelque chose du tempérament des vieux âges. Mais vraiment, est-ce bien là un défaut, dans notre époque où l'on tend à tout abandonner, même les choses les plus

<sup>1</sup> *Histoire complète et détaillée des journées de Septembre 1856.*

<sup>2</sup> *Le prince et le peuple de Neuchâtel, 1857.*



sacrées? sans doute, cet attachement aux vieux us, cette crainte des innovations a fait rejeter plus d'une amélioration. Mais cette tendance n'est-elle pas à excuser plutôt qu'à peindre sous les couleurs les plus noires; n'en fera-t-on jamais ressortir le beau côté? Car ce n'était point un intérêt mesquin qui le faisait tenir, ce peuple, au vieil ordre de choses, c'était la ferme conviction que là seulement était le bien du pays.

Et d'ailleurs, la nature du pays, ces teintes tristes, cet horizon restreint, ne doit-il pas influencer sur les idées de ceux qui l'habitent et donner à leur caractère ce sérieux, ce peu de désirs de communiquer avec l'étranger, que l'on a si sévèrement jugé? Notre vallée est isolée, comme en dehors du pays; La Sagne a été oubliée; elle n'a reçu aucun des avantages assurés à d'autres localités qu'on a richement dotées de chemins de fer et de routes. Les locomotives du Jura Industriel passent à 4  $\frac{1}{2}$  lieue du centre et dans un enfoncement, vrai pays de loups; les trains du Franco-Suisse ne se rapprochent qu'à Noiraigue et à Troirods: c'est une course de longue haleine. Mais, dirait-on, le Locle est tout près, à une lieue, et quelle route avons-nous pour y arriver! N'a-t-on pas, dernièrement encore, vu une demande de La Sagne, à ce sujet, être presque écartée? La route, joignant le Val-de-Travers à la route des Loges, depuis quand est-elle construite? depuis 30 à 40 ans seulement.



Au reste, bien des appréciations qui ont pu avoir leur raison d'être ne seraient plus applicables aujourd'hui; et ce peuple fait vraiment bien partie de ces Montagnards du Jura, à l'intelligence sans cesse remuante, aux infatigables recherches industrielles. Plus d'un horloger est là pour le prouver: les Perret et les Richard sont connus.

La vallée est ouverte aux vents d'ouest et à la bise qui y souffle âpre et froide et qui balaie la plaine; des masses de neige énormes y sont chassées, et le printemps, un souffle glacé descend chaque soir des montagnes; l'été même, après deux jours de pluie, le froid se fait vivement sentir. Cependant l'air y est très-salubre, et les habitants y portent des vieillesses vertes et bien conservées. Le registre des décès de 1745 à 1794 contient la mention de 14 personnes de 90 à 98 ans et de 5 centenaires dont l'un a accompli sa 105<sup>e</sup> année. — De même, le sol est loin d'être aride, infécond: les foins y sont magnifiques et font la richesse du paysan; les orges et les avoines y prospèrent également sans beaucoup de travaux. Des carrés de légumes, de carottes, de choux surtout, se détachent au milieu des prés ou bien occupent les abords des maisons; la pomme de terre est reléguée dans les endroits non humides, sur les pentes des Crêtets et au pied de la côte de Marmoud. Mais ce qui fait la richesse de la localité, c'est le pâturage du Commun,



où quatre à cinq cents vaches passent l'été; une quantité considérable de fromages se fait dans les *fruitières* de La Sagne. — La portion méridionale de la vallée surtout, est occupée par les marais où des bouleaux et des pins sont clair-semés parmi les bruyères; les bandes de prés assez nombreuses, qui lui ont été arrachées, sont bordées, pour les assainir, de grands fossés où croissent quantité de plantes aquatiques aux fleurs d'or. A la première pousse de l'herbe, c'est un délicieux coup d'œil que ces bandes vertes avec cette lisière éclatante. Ces fossés, où des légions de grenouilles s'abandonnent aux plaisirs de la gymnastique nautique, conduisent leurs eaux aux Bieds hésitants de la plaine, et ils deviennent, aussitôt les premières gelées venues, le théâtre des exploits d'une foule de jeunes patineurs. Des bouquets de hêtres, d'alisiers, de sorbiers, de platanes, s'isolent de la forêt et se hasardent dans les prés du bas du Commun; de nombreux coudriers avec leurs branches chargées de *fiotsets* de noisettes, aiment à se placer au bas des côtes et forment des haies de leurs buissons. De rares pommiers sauvages y semblent des bouquets de roses, tant ils sont chargés de fleurs.

Un peu plus bas que le village, vis-à-vis des Cœudres, les tourbières remplissent la partie basse de la vallée. C'est dans ces terrains que les sphaignes, les conferves et autres végétaux qui se plaisent dans les eaux, se transforment lentement en combustible.



Combien de siècles a-t-il fallu pour accumuler là ces couches noires de huit à quatorze pieds de profondeur? Dieu seul le sait. Nos aïeux qui, les premiers, ont exploité ces plaines, se préoccupaient fort peu de pareilles questions, et aucune donnée ne nous est parvenue pour aider à résoudre ce problème sur le secret travail des temps. L'exploitation de la tourbe a pris chez nous des proportions qu'elle était loin d'avoir il y a 25 ans, et le vénérable *Messenger boiteux de Neuchâtel* y regarderait à deux fois aujourd'hui, avant de formuler le grave reproche, qu'en 1840 il expédiait par monts et par vaux, avec les pronostics d'*Antoine Souci, astronome et historiographe*: « N'est-il pas étrange, s'écriait-il d'un ton chagrin, qu'un M. Vuille de La Sagne soit allé s'enrichir au Brésil, en trouvant le moyen de faire écouler les eaux qui inondaient une mine de diamants, et qu'on n'ait pas encore trouvé chez nous celui de faire écouler suffisamment les eaux qui ne permettent pas la complète exploitation des tourbières? C'est à la surface du sol une vraie mine d'or, dont malheureusement nous n'avons pas encore su tirer assez parti: jusqu'ici cette exploitation est restée dans l'enfance; par exemple on s'arrête assez généralement à la couche où la tourbe devient la meilleure. » Aujourd'hui, il serait envisagé comme bien ignorant celui qui laisserait la tourbe *noire* sur la couche d'argile où elle repose. Rien n'est laissé dans les entrailles de la terre; d'immenses ca-



naux la creusent, la déchirent en tous sens : la tourbe noire, la brune, les *pelvoux*,<sup>1</sup> les *kerbes*,<sup>2</sup> tout se trouve extrait et séchant au soleil de juillet en août. On raconte que ce M. Vuille, dont parle le *Messenger*, fit une fortune considérable par ce moyen et que bientôt on l'anoblit : il devint le marquis de Vuillaz. Décidément la famille des *Magnins* (c'est le sobriquet général des Vuille) a un avenir ; mais s'étaient-ils jamais doutés qu'ils fussent du bois dont on fait les marquis ?

Dans toute sa longueur, le vallon est parsemé de maisons rustiques, basses, couvertes de bardeaux, qui ont beaucoup de ressemblance entre elles ; quelques beaux bâtiments ont été construits sur le Crêt, quartier où se trouvent l'hôtel de ville, la maison d'éducation et l'hospice, achevé tout récemment. C'est au pied de la montagne du couchant qu'elles ont été bâties, pour recevoir les premiers rayons du soleil ; Marmoud et Plamboz suivent cependant le pied de la chaîne opposée. Les Cœudres, le Crêt, Miéville<sup>3</sup>, vers l'Eglise, la Corbatière, sont les noms des groupes d'habitations qu'on trouve en remontant la vallée.

<sup>1</sup> *Pelvoux*, tourbe de peu de consistance, remplie de débris de végétaux, brûlant facilement et vite ; elle se trouve à la surface.

<sup>2</sup> *Kerbes*, troncs et racines de pins et de bouleaux, parfois très-grosses et longues, mêlés dans les couches de tourbe.

<sup>3</sup> *Média-ville*, à moitié ville.



Boinod, qui a pris son nom de sa proximité de la Roche-mil-deux, borne qui séparait l'évêché de Bâle de celui de Lausanne, et les terres neuchâtelaises du canton de Berne, occupe la portion la plus relevée. C'est là que lorsque le föhn commence à souffler, les *ruz* naissent; période vraiment intéressante que celle de la fonte des neiges dans nos Montagnes. Du moindre petit crêt, de la combe la plus ignorée descend un filet d'eau; les *Chenaillons* de la Combe-des-Aulx<sup>1</sup> et autres branches de la Combe-des-Kignets, celui de la Charbonnière, le torrent de la Roche-des-Cros, précipitent leurs eaux et se fraient violemment un passage sous les neiges. D'abord ce n'est que durant l'après-midi que les eaux ruissellent; mais bientôt c'est tout le jour, puis jour et nuit. Alors la plaine se trouve recouverte d'une vaste nappe d'eau qui va submerger la scierie des Cœudres, où le Bied se perd et fait flotter dans toutes les directions les bois et les planches qu'on n'a pas eu soin de lier. Mais cela ne dure que quelques jours; les *entonnoirs* boivent à longs traits et conduisent les eaux à travers les cavités de la montagne à l'Areuse par Noiraigue et peut-être à la Serrière. La terre débarrassée pousse son premier jet: ses brins d'herbe, ses marguerites roses et blanches; douze jours après, les dents-de-lion montrent déjà quelques-uns de leurs panaches; toute la cam-

<sup>2</sup> Ainsi nommée à cause d'une espèce d'oignon qui communique un léger goût d'ail au lait des vaches qui y paissent.



pagne en sera bientôt couverte. Sur la montagne même, avant aucune verdure, de charmantes fleurs bleues à pédoncules très-courts, tapissent le terrain ; on dirait un reflet de l'azur du ciel. Des nuées d'oiseaux, exilés de nos climats par les rigueurs de notre long hiver, sont revenus et répètent à l'envi d'interminables chansons d'amour ; ce ne sont partout que chants et concerts... L'horloger ouvre sa fenêtre et respire avec bonheur les senteurs des prés et l'air pur du printemps. L'hiver est oublié comme ces songes enfantés par les terreurs d'une sombre nuit. Le soleil est chaud ; il brille toujours plus longtemps dans le ciel. A l'heure de son coucher, le promeneur peut jouir d'un des plus beaux spectacles. Longtemps avant de descendre à l'horizon, il est voilé par le rideau de vapeurs éternelles qui montent des Vosges ; il finit par présenter l'aspect d'une masse de fer rougie au feu ; ses rayons colorent en rose les vertes pentes qui descendent sur la vallée : c'est la *moussia*, disent les habitants, demain nous aurons encore une belle journée ! Les Rochers-bruns, au-dessus des Kignets, présentent des reflets où le rose s'unit au violet, puis les tons les plus riches. Longtemps après que l'astre du jour a disparu et que la montagne a repris son manteau d'obscurité et de tristesse, la bande du ciel au couchant qui joint l'horizon, reste rougie et envoie les jets de sa douce clarté sur les crêtes des Vosges lointaines. Mais bientôt le bord opposé se colore, une



lumière blanchâtre s'épand dans le ciel comme un voile de vierge; des gerbes de lumière partent de derrière la montagne et font pâlir les étoiles, depuis quelques minutes seules maîtresses de l'espace. Soudain un arc paraît dans les arbres, la lune se dévoile et monte lentement. Dans cet instant parfois, les vaches du pâturage dessinent sur le disque leur silhouette noire; éclipse non prévue par les astronomes, mais qui n'en a pas moins son originalité et d'intéressantes phases... Quelle belle nuit! quel calme dans la plaine!

Mais comme l'été est court dans notre Jura! Les foins sont faits, les moissons sont rentrées, les tapis de hautes marguerites blanches, les trèfles rouges et serrés, les frémissantes fenasses, les aigrettes des esparcettes aux Crêtets, les grandes *planches* jaunes où les orges et les avoines baissaient la tête « au moindre vent qui d'aventure faisait rider la face de l'eau, » tout a disparu. Déjà voici venir l'automne. Les côtes changent d'aspect; les vertes teintes de la belle saison prennent des tons plus chauds, et trois semaines après les premières feuilles changées, les forêts tout entières n'offrent plus au regard qu'une masse dont le feuillage rougi annonce la venue de l'hiver aux tristes perspectives. Au milieu des hêtres touchés par les froids, se dressent les sapins toujours noirs. C'est un curieux effet de paysage que ces pyramides sombres sur les pentes d'une couleur uniforme. A la fin des beaux jours de l'automne, l'œil aime à s'y reposer;



seulement en se souvenant de cette teinte vert clair qui se mariait si bien avec nos espérances du printemps, une impression de tristesse vient serrer le cœur. Telles étaient nos jeunes années, telles seront nos vieux ans ! semblent dire ces rameaux qui n'attendent qu'un coup de vent plus froid pour se dépouiller de leur brillante parure. Les fleurs sont devenues rares comme les jours sont devenus courts ; et maintenant les blanches gelées apparaissent chaque matin. C'est l'arrière automne avec ses brumes. Pendant bien longtemps, les habitants du Vignoble seront recouverts de ce manteau froid et humide : dans notre vallon il est assez rare que le brouillard règne tout le jour ; la soirée, le soleil le dissipe et nous avons des journées admirables de soleil, de chaleur et de lumière. Parfois le soir ou le dimanche, l'habitant de la vallée gravit la pente raide et arrive aux cîmes des Kovirons ou des Pradières, les points culminants de la chaîne. La vallée tout entière est un lac où les vagues roulent et se brisent silencieusement sur le haut du Commun ou à ses pieds aux premiers pâturages de la Basse-Côte. La Roche-des-Cros, cette aiguille isolée, semble une île au sein de la tempête. Du milieu de ce silence qui donne à l'âme des pensées de recueillement, montent se répondant, mais voilés, les tintements des cloches du temple, de l'école et de la maison de ville, ou les sons plus clairs des sonnailles et des clochettes des troupeaux. Les coups



de hache résonnent sur les versants de la chaîne, et quelques notes modulées dans les branches des sapins rappellent la présence des derniers oiseaux. En jetant un regard du côté des Alpes, c'est le même spectacle mais grandi et plus imposant; le sentiment de l'infini arrive puissant à l'esprit et nous plie comme un roseau sous le souffle des bises. Le cœur est débordé par les flots de cette poésie des brumes, si chère aux montagnards écossais.

Ces derniers beaux jours ont fui avec rapidité.

L'herbe s'est résignée, elle cache sa tête,  
Rien ne l'agite plus, pas même la tempête.  
Les prés et les forêts sont calmes et pensifs;  
Seulement dans leur sein, quelques soupirs furtifs,  
Incertains, ignorés; une feuille qui tombe  
Et qui montre à ses sœurs le chemin de la tombe,  
Un gland qui fait sonner un morceau de bois mort,  
Un oiseau qui s'enfuit, la sève qui s'endort:  
Toute chose a fini son œuvre et sa journée  
Et s'incline sans bruit devant sa destinée.

En novembre le plus souvent, mais parfois aussi en octobre, la neige commence à flotter dans les airs; une bouffée du vent d'ouest la rabat sur la vallée, et après quelques *névas*,<sup>1</sup> l'hiver est définitivement arrivé; pour six mois nous serons sequestrés dans la vallée. Les paysans comme les horlogers en ont pris leur parti; ils regardent avec une tranquillité insouciance ces flocons tourbillonner, puis blanchir la terre, couvrir les toits des maisons et obstruer les fenêtres;

<sup>1</sup> *Néva*, petite quantité de neige qui fond au premier soleil.



dès leur plus tendre jeunesse, ils sont habitués à ces sombres journées : on en prend son parti. Puis la bise vient enlever des nuages de cette neige sèche et la roule avec de longs sifflements ; c'est le *pousse* avec ses rigueurs insultantes ; les chalets disparaissent quelquefois sous ces vagues froides et les maisons de la vallée en ont des remparts à leurs côtés.<sup>1</sup> Après quelques jours de tourmente, tout redevient calme ; mais quel calme que celui de l'hiver ! c'est le silence de la mort... Plus d'insectes ! plus d'oiseaux ! Le corbeau seul nous a gardé fidélité ; mais c'est l'oiseau des trépassés, et son vol, ses cris rauques, loin de relever l'espérance, mettent une nouvelle tristesse au cœur... Le triangle se fraie lentement un passage, des murs de neige et de glace s'élèvent aux deux bords de la route ; toute trace du ruban dont la blancheur attirait l'œil depuis les prés s'est évanouie : nous sommes en hiver... Plus rien que de la neige et des frimas : sous nos pieds de la neige ! sur les montagnes de la neige ! sur nos têtes des nuages chargés de neige ! partout le froid et le givre !



<sup>1</sup> Je ne voudrais pourtant pas faire croire que Raoul-Rochette, dans ses lettres sur la Suisse, dise la vérité, lorsqu'il avance que « les vallées du Locle et de la Chaux-de-fonds (par conséquent celle de La Sagne, puisqu'elle est plus élevée) sont souvent ensevelies pendant un hiver de sept mois sous trente pieds de neige. »



## LIBRAIRIE

D'EUGÈNE COURVOISIER, AU LOCLE.

---

**BIOGRAPHIE NEUCHATELOISE.** 290 notices biographiques des Neuchâtelois qui se sont fait un nom dans les arts, les sciences et la littérature, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, rédigées par MM. JEANNERET ET BONHOTE. Deux volumes grand 8°, de 1100 pages, imprimés avec luxe sur fort papier velin. — Prix 15 francs.

**ETRENNES NEUCHATELOISES.** Recueil de documents inédits et intéressants sur l'histoire du pays de Neuchâtel. Trois volumes in 12. — Prix 6 francs.

Chaque volume se vend séparément 2 francs.

*Il paraît un volume toutes les années depuis 1862.*

**LES SORCIERS DANS LE PAYS DE NEUCHATEL**, au 15<sup>me</sup>, 16<sup>me</sup> et 17<sup>me</sup> siècle. Recueil curieux sur les procédures instruites par l'Inquisition et les Tribunaux du pays pour faits de sorcellerie. Brochure 8° de 56 pages. — Prix 50 cent.

*Ces ouvrages sont aussi en vente dans toutes les librairies du canton de Neuchâtel.*

---

IMPRIMERIE COURVOISIER, AU LOCLE.



